



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 822,162

11^e édit

CLAUDE FERVAL

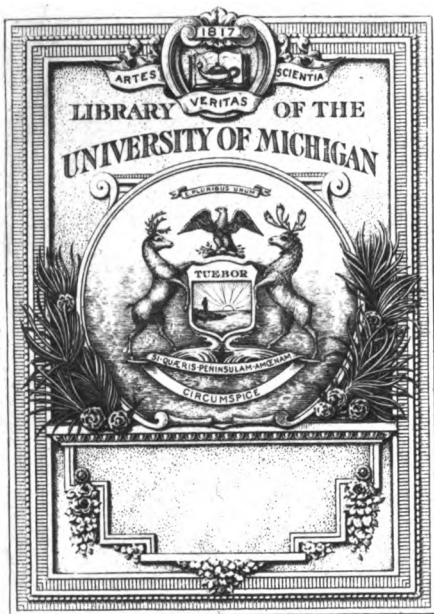
398

NINON
ET
SON CORTÈGE

PARIS

ARTHEME FAYARD & C^{ie}, ÉDITEURS

18-20, RUE DU SAINT-GOUBERT 18-20



398

**NINON
ET SON CORTÈGE**

DU MÊME AUTEUR

L'autre Amour (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>)	1	volume
Le plus Fort	1	—
Vie de Château	1	—
Ciel Rouge	1	—
Ma Figure	1	—
Un Double Amour (<i>M^{lle} de la Vallière</i>) . .	1	—
La Vie et la Mort de Cléopâtre	1	—

*Henry de Pierreboug, Marguerite (Thomas-Gall)
Baronne*

CLAUDE FERVAL, *pond.*

NINON 
ET SON CORTEGE

PARIS

ARTHÈME FAYARD ET C^o, ÉDITEURS

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

*Copyright by CLAUDE FERVAL, 1924
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.*



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix exemplaires sur papier de HOLLANDE

VAN GELDEE ZONEN,

numérotés de 1 à 10

Vingt exemplaires

sur papier pur fil des PAPETERIES LAFUMA

numérotés de 11 à 30

DC
130
.L5
A5

NINON ET SON CORTÈGE

Rom. Lang.
gaulon
3-6-34
28576

CHAPITRE PREMIER

*Ma bienvenue au jour me rit dans tous les
yeux.*

A. CHÉNIER.

Le Père et la Mère

A côté de quelques grandes figures de femmes dont s'illustre le dix-septième siècle, il en est plusieurs qui, pour n'être pas du même rang, furent et demeurent éminemment caractéristiques de l'époque. Celle que nous avons le dessein d'étudier ne se révèle, ni comme Mesdames de La Fayette et de Sévigné écrivain de génie, ni chevaleresque et guerrière comme Mademoiselle de Montpensier, Mesdames de Longueville et de Chevreuse. La naissance et la fortune de Ninon de Lenclos étaient médiocres et, si éclatante que fût sa beauté, elle ne l'éleva point jusqu'au lit royal. Son nom cependant est célèbre à l'égal presque de ceux que nous venons de citer, et dépasse dans la sympathie de l'opinion ceux que, par l'intrigue,

se sont faits Mesdames de Montespan et de Maintenon.

A quels mérites? A quels dons prestigieux faut-il attribuer cette renommée? L'erreur serait singulière de croire qu'une séduction physique ait suffi à l'établir. Aucun pays, aucune civilisation n'ont manqué de belles courtisanes dont nous ignorons l'existence. On peut même affirmer que dans une société chrétienne comme celle qui engendra Port Royal, une Phryné n'aurait pas rencontré l'enthousiasme qui agenouilla Athènes devant l'apparition de ses seins nus. La galanterie, en réalité, était un dangereux écueil où la destinée de Ninon aurait pu se briser. Si elle échappa au naufrage, si, contrairement à ce que ses ennemis purent un instant espérer, elle triompha d'une société où la morale était en honneur, c'est que son esprit plein de sagesse, les limites bienséantes qu'elle sut toujours imposer à ses désordres, la mesure, le bon goût qui apparaissent au moment où l'on croit qu'elle va tout braver, montrent cette fille exceptionnelle douée à la fois d'audace et d'un grand sens qui la gouvernait.

Son cas d'ailleurs est unique et tient à une incomparable chance. Jean-Jacques Rousseau nous en fournit l'assurance dans une de ces pages moralisatrices de *l'Emile* où il se plaît à discourir sur l'excellence de la nature humaine, plaçant la pudeur au-dessus de toutes les autres

vertus, il écrit : « Aucune femme ne saurait se passer de cet apanage essentiel, mit-elle à sa place la probité, la droiture, la franchise et toutes les noblesses du caractère qui sont les attributs de l'homme. Je ne connais que Mlle de Lenclos qui fasse exception. » L'hommage qu'il rend toutefois à la charmante émancipée ne va pas jusqu'à lui accorder pleine confiance. « Malgré toutes les merveilles qu'on raconte d'elle, ajoute-t-il quelques lignes plus loin, je n'en aurais voulu ni comme maîtresse, ni comme amie. »

Ne dirait-on pas que, d'avance, Ninon ait répondu à ce dédain par sa célèbre boutade : « Puisqu'on fait à notre sexe cette injure de lui dénier, les réservant à l'autre, les nobles qualités et de réduire toutes nos vertus à une seule, mon choix est fait, je serai homme. » Et cela ne fut pas un vain mot.

Mais avant de dire comment elle se tint parole, et par quel prodige elle réussit, en même temps qu'elle était l'enchanteresse des sens, à se concilier l'estime, regardons à quelles influences furent soumises ses premières années.

Le père et la mère de Ninon faisaient assez mauvais ménage. Comment auraient pu s'entendre l'esprit fort, cabaleur, grand duelliste, musicien passionné et homme du plaisir qu'était Henry de Lenclos avec l'obscur ménagère, Marie Barbe de Raconis que, sans les consulter, leurs familles

avaient unis? La naissance d'une fille survenue à Paris le 15 mai 1616, allait cependant, pour un temps, rapprocher ces époux disparates. Elle était si jolie, si vive, la mignonne et témoignait d'une si précoce intelligence que, penchés sur son berceau, les deux êtres qui lui avaient donné le jour oubliaient à la regarder leurs griefs réciproques.

Des conflits à son propos cependant n'allaient pas tarder à éclater. Le premier eut pour objet le nom qu'il convenait de lui donner. Son parrain, Messire Nicolas de Villotret, conseiller du roi, et trésorier général de l'extraordinaire des guerres, et sa marraine, demoiselle de Villotret, lui attribuèrent au baptême celui d'Anne. Ce nom porté par la mère du Sauveur ne pouvait que plaire à la pieuse Madame de Lenclos. Anne! Ma petite Anne! répétait-elle en faisant joindre les menottes roses devant l'image de la sainte patronne. Mais Henry de Lenclos ne partageait par les sentiments de sa femme. Dépourvu de convictions religieuses, c'était dans l'esthétique qu'il cherchait la raison de ses préférences. Anne dut lui paraître fade, vulgaire, entaché de bourgeoisisme; il en fit successivement *Annie*, *Nanine*, puis *Ninon* qui finit par s'imposer. Ces deux syllabes printanières, en effet, ne semblent-elles pas écloses tout exprès sur des lèvres de poète, pour désigner la ravissante fleur humaine qui commençait à s'épanouir?

Les dissentiments ne devaient pas en rester là. A mesure que Ninon grandit, son père d'un côté, sa mère de l'autre tiraient à soi l'étoffe ductile de sa petite âme. Tandis que Lenclos apportait à sa fille de beaux livres dorés sur tranches où des compositions en couleur illustraient des contes de fées, Mme de Lenclos la formait à l'ordre, à l'économie, aux soins du ménage, et l'emmenait avec elle pour de longues stations à l'église, où elle lui enseignait à suivre l'office dans de gros eucologes encombrés d'images sombres. Qui aurait voulu écarter un enfant de la piété ne s'y serait pas prise autrement. Quel que fût toutefois son ennui, la fillette ne pouvait échapper à l'autorité de sa mère. Chaque jour elle était tenue de suivre celle-ci à la messe, et à entendre le dimanche de fastidieux sermons.

Aux approches de Pâques, une retraite fut prêchée à St.-Eustache par un Carme réputé pour les emportements de son verbe. Cette éloquence enflammée attirait beaucoup de monde autour de sa chaire, et Mme de Lenclos y était des plus assidues. Plus la retraite approchait de son terme, plus violentes devenaient les diatribes contre qui n'était pas occupé uniquement de son salut. Le dernier jour, agitant sous le froc des bras chargés de menaces, le religieux se mit à parler des peines de l'enfer. Dans un langage de bourreau, il décrivit les supplices qui attendent les pé-

cheurs. L'auditoire était frémissant. Chacun croyant entendre la voix même de Dieu sentait dans sa conscience des bourrasques de peur et de repentir.

Loin de partager ce saint émoi, Ninon donnait des signes évidents d'impatience. L'idée de Dieu que, dans son petit cœur de tendresse elle s'était faite, ressemblait si peu à celle d'un vengeur impitoyable ! Quand, à la sortie, sous le porche, elle se trouva au milieu des dévotes qui se récriaient d'admiration, elle eut la franchise de dire ce qu'elle pensait : « Eh bien moi, je déteste ce prêtre qui n'a dans la bouche que des paroles cruelles. »

L'étonnement fut indicible. Quelle était cette gamine qui se permettait?... On la regardait, indigné.

Une dame lui ayant fait observer d'un ton sévère que les paroles du prêtre étaient parfaitement conformes à l'enseignement de l'Eglise, Ninon mit le comble au scandale en ripostant : « Peu m'importe ! Je ne croirai jamais qu'en un Dieu bon, indulgent, favorable au bonheur des hommes. »

L'esprit philosophique l'emportait décidément. Mme de Lenclos aurait beau tancer vertement sa fille, l'envoyer à confesse, redoubler de pieux conseils, jamais l'idéologie religieuse ne prédominerait dans la jeune cervelle bien construite pour

le raisonnement. C'est du côté de son père qu'elle se tournerait, c'est avec le disciple d'Epicure et de Gassendi, avec l'homme sans scrupules et sans préjugés que l'accord allait se faire.

Henry de Lenclos n'était rien moins qu'un éducateur. Frappé des analogies qui rapprochaient son tempérament raisonneur de celui de sa fille, il n'eut d'autre but que de la soustraire à l'influence maternelle, et de la former à sa ressemblance. Dès qu'elle fut en âge de comprendre, il mit entre ses mains les ouvrages de Montaigne, de Charron, de Ronsard dont lui-même raffolait, et sans s'occuper du risque qu'on court à affranchir un jeune esprit, il ne s'attacha qu'à l'initier aux vues réalistes, et à lui enseigner le beau langage. Une connaissance de la vie sans illusions remplaçait chez ce cynique les principes moraux, et il avait pour doctrine que chacun doit se conduire selon ses goûts, en s'efforçant seulement que ceux-ci soient raffinés. « Il faut être plus exigeant pour le choix que pour le nombre de ses plaisirs », avait-il coutume de dire, et aussi qu'on doit composer son existence de la même manière qu'une œuvre d'art.

Il eût été impossible de trouver un terrain plus propice à l'éclosion de cette dangereuse semence intellectuelle que ne l'était le cerveau effervescent de Ninon. Attirée par tout ce qui était charme,

séduction, conquête enivrée de la vie, elle acceptait comme oracle l'enseignement paternel. La lecture et l'étude aussi lui plaisaient. Presque sans effort, elle apprit l'espagnol et l'italien qui faisaient alors partie des éducations soignées, un peu de latin et, par la connaissance des bons auteurs, le français où elle ne devait jamais cesser de se perfectionner. Mais c'est surtout vers les arts que M. de Lenclos allait incliner cette nature formée pour eux. Musicien passionné lui-même, au point, a-t-on prétendu, d'oublier de se nourrir lorsque l'inspiration lui mettait la flûte aux lèvres, il se fit le professeur de sa fille. Jamais élève n'avait montré de si heureuses aptitudes. Qu'elle jouât de la harpe ou que, s'accompagnant du théorbe, elle interprêtât quelque romance, son beau visage inspiré faisait songer à Euterpe. La danse la trouva mieux disposée encore : tout en elle était rythme, grâce, harmonie. C'était merveille de la voir, un pli de sa robe relevée, entre le pouce et l'index, exécuter les pas savants dont son maître, l'archet aux doigts et le jarret tendu, lui indiquait le mouvement.

Mais à quoi auraient servi ces talents, si Ninon n'avait pas été belle? Rassurons-nous; la nature qui parfois se plaît à réparer en un seul être ses nombreuses erreurs, l'avait comblée. A vrai dire, les peintres ne nous ont laissé d'elle que d'impar-

faites images, et les chroniqueurs, à son sujet, ne sortent guère des généralités. Avec ces fragments imprécis, essayons cependant de reconstituer un portrait qui ait quelque ressemblance. De sa taille, nous savons qu'elle était souple, élancée; de son teint, qu'il avait la pâleur chaude et dorée d'une perle; que l'ovale de son visage, délicatement aminci, se terminait par une fossette; que ses yeux pétillaient; que sa bouche, faite pour dire la vérité, était éclatante et mutine. Mlle de Scudéry qui, sous le nom de Clarice, a dépeint Ninon dans le *Grand Cyrus*, dit qu'elle avait la physionomie ouverte, tendre, nonchalante, et que ses dents sans défaut lui faisaient un délicieux sourire. Si nous ajoutons à cela un génie de plaire qui s'exerçait pour ainsi dire à son insu, on conviendra que peu de créatures ont été aussi singulièrement douées pour l'agrément et pour le danger de vivre.

Un tel joyau ne devait pas demeurer longtemps dans l'ombre. M. de Lenclos n'attendait que les seize ans de sa fille pour se parer d'elle, et l'exposer à l'admiration du monde. Quelque opposition qu'il rencontrât chez sa femme qui, hors du foyer domestique, ne voyait qu'occasions de pécher, sa volonté triompha comme toujours et Ninon fut présentée dans plusieurs maisons réputées pour les fêtes qu'on y donnait.

Deux courants partageaient alors la société:

l'un, issu du moyen âge, renforcé à la Cour soldatesque du Béarnais, en continuait les habitudes batailleuses et les robustes paillardises. Il suffisait aux gentilshommes de cette espèce de savoir se servir d'un cheval, tirer l'épée, et signer leur nom au bas d'une lettre qu'écrivait leur écuyer, pour faire leur chemin dans le monde. Réclamés le plus souvent par le service du roi, ils séjournèrent peu à Paris et, s'ils y venaient entre deux faits d'armes, c'était pour prendre leur plaisir dans des tavernes où le rire était tapageur et la goinfrerie abondante. A côté de ces ribauds, sous l'influence des derniers Valois et de la *mécénienne* Catherine de Médicis, s'était formé une élite où la culture de l'esprit, et les manières délicates avaient leur prix. Moins viril que son père, ayant dans les veines le sang italien, plus qu'un autre sensible aux arts, Louis XIII encouragea cette tendance. Le ton de son entourage en fut modifié et bientôt, à l'imitation de la Cour, naquit cette vie de salons qui, progressant toujours allait corriger ce qui traînait de barbare encore dans les mœurs. En attendant que les grandes guerres du règne suivant réquisitionnassent presque toutes les forces vives du pays, une sélection se fit, déterminée par les goûts de chacun. Pendant que les *gens d'armes*, comme on appelait ceux dont c'était le métier de se battre, avides de mouvement et de gloire, guer-

royaient sous les murs de Corbie, ou s'efforçaient, sur les rives du Rhin, à défendre le sol français contre les hordes impériales, des hommes d'humeur pacifique menaient à côté des dames une existence douce et raffinée.

L'habitude de se réunir entre gens d'un même milieu, d'une même éducation, et de prendre ensemble d'aimables divertissements, s'était répandue jusque dans la bourgeoisie. Point de maison aisée désormais, point surtout de beaux hôtels — et il s'en construisait partout autour du Louvre, dans le Faubourg Saint-Germain, au Marais, — qui n'eussent leurs réceptions. De grands fauteuils recouverts de tapisseries ou de velours à ramages, formaient un demi-cercle devant l'âtre. Largement décolletées, avec des perles au cou, des cheveux tirés sur le front et roulés en boucles le long des joues et descendant jusqu'au col, des femmes faisaient palpiter l'éventail, tandis qu'autour d'elles, le feutre emplumé à la main, des seigneurs en habits soyeux leur apportaient des hommages. S'ils y étaient autorisés, ils prenaient place à côté d'elles, sur des tabourets qui leur permettaient de se transporter rapidement de l'une à l'autre, et des conversations s'engageaient. Curieux de beau langage et de littérature, ces oisifs avaient beaucoup lu, et aimaient à parler de leurs lectures.

Les romans surtout plaisaient à ces imaginations brûlantes. Le plus à la mode, celui qui, entre tous, occupa les esprits de son temps et devait laisser un nom célèbre, l'*Astrée*, avait pour auteur un gentilhomme provençal. De bonne race et nourri des lettres grecques, Honoré d'Urfé avait entrevu la Cour des Valois et en avait été tellement ébloui que, moins la corruption, il rêva de la faire revivre et d'en remettre en honneur la politesse, et le culte des *Dames* qui, après avoir occupé toute la littérature du seizième siècle était tombé en désuétude. Le sujet de l'*Astrée* n'a rien de rare. C'est l'histoire de deux amants qui, au cours de péripéties romanesques, souffrent l'un par l'autre, se brouillent, se réconcilient et finissent, au dénouement, par s'épouser. Peu de livres cependant, en aucun pays ont égalé son succès. Cette bergerie sentimentale en dix volumes qui, aujourd'hui nous tombe des mains avant la fin du premier, ravissait les lecteurs de 1630. Longtemps encore après, La Fontaine, Mme de Sévigné, Racine, et jusqu'à Jean-Jacques Rousseau en parlaient avec admiration.

Pour comprendre cette vogue, il faut songer que ce premier en date de nos romans psychologiques ne parle que d'amour. On a toujours aimé l'amour en France; la preuve en est dans le succès, qu'après l'*Astrée*, eut la *Princesse de Clèves*,

puis la *Nouvelle Héloïse*, les *Liaisons dangereuses* et jusqu'aux innombrables romans modernes qui tous, ont la passion pour ressort. La façon de l'envisager seule diffère, selon les époques. D'Urfé la concevait à la manière des anciens, une *Fatalité* contre laquelle toute lutte est inutile. « Le Ciel l'a voulu. C'est par la volonté du Destin que je t'aime. Il n'est pas en mon pouvoir de t'arracher de mon cœur. » Tels sont les termes qu'emploie l'inconsolable *Céladon* séparé de sa bergère. C'était traduire les besoins d'un temps où, las des guerres et des grossiers accouplements qui en résultent, las des contes graveleux où la femme était méprisée, on aspirait à replacer l'amour sur son piédestal. Jamais ce piédestal ne s'était élevé si haut que dans l'*Astrée*. L'œuvre entière n'est qu'un hommage rendu à l'amour, chaque épisode n'est là que pour glorifier la femme, pour diviniser l'*éternel féminin*, et convier l'humanité entière à son culte. Le résultat fut prodigieux. Telle bourgeoise qui se serait contentée d'une existence de famille, dut, à la lecture de l'*Astrée* de se croire une héroïne; telle autre prétendit à une situation de déesse. Les hommes leur devaient soumission, adoration et au besoin de sacrifier le désir qu'ils avaient d'elles, car certaines prudes avaient mis à la mode la *belle galanterie* du respect.

Toutes les manières d'aimer, de n'aimer pas

assez, de souffrir ou d'être heureux en aimant. toutes les joies que l'amant trouve dans sa souffrance, et toutes les souffrances que lui réservent ses joies, toutes les pensées qui le peuvent envahir, et toutes les situations qui peuvent résulter de l'état où il se trouve sont, jusqu'à la quintessence, analysées dans *l'Astrée*. C'est l'étude sentimentale la plus minutieuse qui ait été écrite dans notre langue. C'est aussi, ce fut pendant vingt ans, comme le manuel de la bonne compagnie. Les gens du monde y trouvèrent des modèles de maintien et de politesse; ils y apprirent à traiter les dames avec l'admiration qui se doit, à leur tenir des propos fleuris et ingénieux, à leur écrire des lettres enflammées. « Dans certaines sociétés, rapporte Tallemant, on se divertissait, entre autres choses, à se poser des questions sur *l'Astrée*, et qui ne répondait pas bien payait, pour chaque faute, une paire de gants à la frangipane. » Dans d'autre, on adoptait les noms et les manières des bergers du Lignon jusqu'à conduire des agneaux à la houlette; on parlait comme eux un langage de gracieuse tendresse; on s'aimait à leur exemple, avec des cœurs alambiqués qui jouaient à faire durer le désir. De là, ce goût des conversations subtiles, des discussions à pertes de vue sur des cas de psychologie amoureuse, et toute cette dialectique qui peu à peu raffina jusqu'à devenir le tarabiscotage que l'on sait.

L'hôtel de Rambouillet était le premier *salon* de l'époque, et nous aurons l'occasion d'en parler; mais à côté de celui-là, un peu pompeux, artificiel et où la littérature tendait à remplacer la vie, d'autres s'ouvraient, moins figés dans le sérieux. Ceux-ci donnaient à danser, à chanter, à jouer la comédie. La conversation, sans cesser d'être galante, y était plus naturelle. Sous leurs rubans et leurs plumes, les hommes étaient des gars, et tout en exigeant une délicate bienséance, les femmes acceptaient ce qu'aimer veut dire. Ainsi se formait, s'organisait un peu partout sur les ruines d'un passé rude et périmé, ce qui allait être la grande société française.

C'est dans cette atmosphère de fine sensualité que, ses seize ans à peine révolus, pénétra la ravissante Ninon. La première fois qu'elle parut à la lumière des lustres, habillée d'un satin qui bouffait autour de ses jambes, comme sur leur tige, les pétales d'une rose, une sorte de rumeur l'accueillit. C'était la nouveauté, la fraîcheur, l'éclat d'une matinée de printemps. Les hommes s'empressèrent autour d'elle. Sa gentille gaîté les charmait, et ceux qui avaient de l'esprit eurent la surprise, en cette souriante créature toute proche encore de l'enfance, de découvrir une intelligence cultivée, pleine de savoir et de raison. Ces admirateurs qui avaient noms Charleval, Raré, Cha-

tillon, Miossens, Saint-Evremond, ce que Paris comptait de plus distingué, ne se lassaient pas de l'entendre. D'autres l'entraînaient vers les jeux de son âge: on la vit dans des pavaues où s'éployait la grâce harmonieuse de son corps, dans de mutines gavottes, dans des sarabandes dont le rythme impétueux la grisait. Sous la pression de bras frémissants, elle se sentait naître à une existence nouvelle et délicieuse. Vivre sans succès, sans les plaisirs où les hommes sont mêlés, lui aurait paru désormais impossible; elle avait trouvé dans leurs regards son élément vital et le niveau que toujours rechercherait le cours accéléré de son sang.

L'enthousiasme que provoqua son talent de musicienne fit connaître à la jeune fille des sensations plus vives encore. Métal flexible et sonore, sa voix possédait en même temps que les notes hautes par où s'échappent les fusées de l'idéal, le médium qui fait vibrer l'airain grave des passions. Pendant que frêle et plantureuse, elle chantait debout, auprès du clavecin où l'accompagnait son père, des admirateurs l'écoutaient pensifs. C'était en eux un trouble indéfinissable. Il leur semblait entendre, pour la première fois, le langage de l'amour, et en découvrir l'image. Les hommes qui, une heure auparavant avaient le cœur libre, se sentaient enchaînés; et ceux qui, jusque là, avaient été satisfaits de leurs ma-

tresses, éprouvaient le regret subit de quelque bonheur inconnu que pouvait seule donner cette adorable créature. Les autres femmes auprès d'elles, de sa vénusté, semblaient sottes ou flétries; elle attirait les regards. C'est ainsi qu'heureuse, enveloppée d'hommages et de désirs, Ninon s'avançait vers un avenir qui avait tous les charoiments, toutes les promesses de l'aurore.

CHAPITRE II

*Les peines que nous fait l'amour valent
mieux que tous les autres plaisirs.*

ST EVREMOND.

Premières rencontres avec la vie

Si Mme de Lenclos assistait d'une âme effarée aux triomphes mondains de sa fille, ceux-ci étaient au contraire pour Henry de Lenclos l'objet d'une double satisfaction. A celle d'une paternité flatteuse, s'ajoutait l'espoir de n'avoir point à fournir une dot dont il n'avait pas les moyens. Faite comme elle l'était, ne se trouverait-il pas dix contre un de ses admirateurs pour épouser Ninon sans argent? Plusieurs déjà semblaient sur les rangs. Auquel, à quel riche seigneur, à quel puissant financier se déciderait-il à l'accorder?

Devant ce légitime orgueil, et les rêves construits sur sa base, on est confondu par l'aberration qui, en une minute, allait mettre tout ce bel édifice à néant. L'existence du joueur de flûte avait toujours été, il est vrai, assez incohérente. Passant d'une carrière à l'autre, il n'avait laissé

dans aucune les traces d'un travail méritoire. On le savait insolent, prompt à prendre la mouche; mais partout il était tenu pour homme d'honneur, et dans plusieurs duels il avait montré sa bravoure. De l'emploi d'écuyer dans la maison d'Epinau Saint-Luc, il avait passé au service du duc d'Elbeuf puis, récemment, à celui de Paul de Gondi, cet intrigant de haut vol qui devait être le cardinal de Retz, archevêque de Paris. Ce nouveau poste où les talents d'Henry de Lenclos étaient appréciés, l'aurait probablement conduit à la fortune lorsque la rencontre d'un ami d'autrefois, avec qui il avait eu des démêlés, fit obliquer la chance.

Le baron de Chabans était depuis plusieurs années éloigné de Paris. Comme Lenclos, ce fils de famille avait eu des débuts difficiles; mais quoique aussi mauvais sujet, aussi effronté et brouillon que son camarade, il avait réussi à se procurer des charges avantageuses. Ses fortunes diverses l'avaient conduit aux quatre coins de l'Europe, et il exerçait pour lors les fonctions de grand maître de l'artillerie dans la République de Vénise.

Le bonheur de qui l'on hait se supporte à la rigueur tant que l'éclat en brille au loin; mais gare au jour où ce bonheur sera à portée du rival moins heureux! Venu à Paris avec une mission

de la Sérénissime République, Chabans s'y montre en habits somptueux, dans de piaffants équipages, précédés et suivis de laquais en livrées écarlates. N'y a-t-il pas là de quoi échauffer la bile de l'ancien concurrent demeuré dans le médiocre?

Un jour, sur le seuil du Luxembourg, ils se trouvent face à face. Chabans rend le salut de Lenclos d'un certain air de hauteur que celui-ci ne peut souffrir. Une violente rougeur lui monte au visage; sa main, d'instinct, saisit le pommeau de son épée. Ce qu'il veut, c'est un duel, un de ces combats où il aura le bon droit pour lui, et où cependant, fort aux armes comme il l'est, toutes les chances seront de son côté. Mais les gens heureux ne risquent par leur vie volontiers : Chabans refuse de se battre. C'est alors que l'inféernal projet entre dans le cœur de Lenclos. Faut-il que la passion soit forte pour, en une minute, y effacer tout ce qui n'est pas elle!

Sur le bord du précipice, suivons un instant notre homme. Depuis quelques jours il guette; ses pas sont attachés à ceux de son ennemi. Soudain, au fond d'un carosse, il l'aperçoit souriant, reluisant, chargé d'insignes. Le carrosse s'engage dans une ruelle, s'y arrête, et au moment où le baron à reculons sur le marchepied va en descendre, Henry de Lenclos se précipite et, dans le dos, lui porte un coup mortel.

Aussitôt son forfait accompli, le meurtrier se

juge. Par le sang qui s'échappe à gros bouillons du pourpoint crevé, il en mesure les conséquences. Assassin! Lui, le philosophe, l'artiste recherché des salons, le père de la délicieuse Ninon! N'être plus qu'un vulgaire gibier de potence! Des exempts vont arriver qui lui mettront la main au col. Il entrevoit la prison, la place de Grève avec son vol noir de corbeaux. Comment échapper? Une fuite rapide est sa seule sauvegarde. En un instant, son parti est pris; avant que commencent les poursuites, il lui faut être à la frontière. Sans repasser par la rue des Petits-Champs où sa femme et sa fille l'attendent, il enfourche un bon cheval et, à pleins étriers, le voilà sur la route des Flandres.

En apprenant cette honte, les deux femmes furent atterrées. Avec le père idolâtre, avec l'époux qui, dans le ménage, apportait argent et considération, elles perdaient tout. Devant cette nouvelle épreuve, Mme de Lenclos s'enfonça un peu plus avant dans l'abîme de résignation dont elle avait fait sa demeure. Ninon n'ayant pas le même refuge, se sentit abandonnée. Sa vie lui semblait un petit îlot désert au milieu de l'océan. Sans le guide, sans l'ami qui l'avait jusque-là dirigée, qu'allait-elle devenir? Elle examina l'événement. Quelle déconvenue de la part de celui en qui elle avait mis toute sa confiance! Comment avait-il pu commettre cette action inqualifiable? Il l'aimait

cependant. Comment n'avait-il pas songé qu'il la déshonorait, la ruinait, compromettait son avenir? Elle aurait voulu trouver des excuses à ce père séduisant et coupable; mais lesquelles? Son cœur était si révolté qu'elle ne savait plus, par instants, si c'était la haine ou le désir d'absoudre qui en précipitait les mouvements. Il lui arriva cependant de répondre, un jour, aux lamentations de sa mère: « Il est plus malheureux que nous. »

L'habitude d'envisager les choses par le point de vue du divin, suggéra à Mme de Lenclos la pensée que, de leur malheur, sortirait peut-être un bien. La voie où son mari avait engagé Ninon était des plus périlleuses; humiliée maintenant, privée des hommages qui l'enivraient, l'espérance d'un grand mariage abolie, qui sait si la chère fille ne se tournerait pas du côté du cloître?

Ce vœu qui nous semble aujourd'hui barbare, n'avait rien alors que ne pût formuler à l'égard de sa fille sans dot, la mère la mieux intentionnée. Les couvents étaient l'asile d'un grand nombre, de presque toutes les jeunes filles de bonne famille à qui manquait la chance d'un établissement selon leur rang.

Ninon était trop instruite des choses de la vie, pour ne pas reconnaître la justesse des exhortations maternelles. Sans doute, la tache de sang qui avait éclaboussé sa robe lui avait fait perdre la majeure partie de sa valeur sociale, mais qu'est

cela pour un être doué comme elle l'était d'une magnifique vitalité? Parce qu'une branche casse, faut-il renoncer à en saisir une autre? Quand une tempête fait sombrer la cargaison, condamne-t-on le navire à la suivre au fond de la mer?

Par gradations insensibles, Ninon remontait ainsi la pente. Sa jeunesse et sa beauté étaient des forces dans lesquelles il fallait croire. Mue par un instinct infailible, elle repoussait l'idée de les faire captives. Couper ses cheveux? S'habiller d'étoffes rudes? Non, elle ne ferait jamais cela. La riche sève qui bouillonnait dans ses veines, son teint aussi frais que des pétales, sa bouche toute embaumée encore d'enfance, réclamaient d'autres destinées.

De tous les jeunes hommes qui s'étaient approchés d'elle, Charles Claude de Beaumont, sieur de Saint-Etienne, plus qu'un autre, l'avait troublée. Le front légèrement griffé par la trentaine, révélait chez ce viveur une volonté opiniâtre et précise. Son regard était insistant et, de sa moustache aux reflets de feu sortaient les paroles qui font vaciller le cœur des femmes. Une vilénie cependant se cachait sous ces dehors agréables. Il l'avait bien montré le jour où, jugeant Mlle de Sallenove une riche proie, il l'avait enlevée pour ensuite, devant l'obstination des parents à ne pas verser un liard, l'abandonner enceinte. Et de réparation, point. Au cartel envoyé par le frère de la jeune

filles, le lâche avait opposé la rigueur des édits récemment promulgués.

Mais Ninon ignore ces laides histoires, vieilles déjà de quelques années, et la conduite à son égard, de Saint-Etienne n'est pas de nature à la renseigner. Tandis que, beaucoup de ceux qui se prétendaient ses adorateurs, prudemment, se sont éclipsés, Charles Claude continue à s'occuper d'elle. Palpitant de convoitise, il redouble même ses attentions. Peut-elle soupçonner, l'innocente, que la pensée de l'épouser n'a jamais effleuré l'esprit du drôle?

Une circonstance inattendue allait confirmer la jeune fille dans son erreur et, par surcroît, y entraîner Mme de Lenclos. Profitant des sorties de sa mère, Ninon invitait quelquefois Saint-Etienne à venir la voir. Le plaisir qu'elle goûtait à ces visites, la relevait peu à peu. Persuadée qu'il l'acheminait vers un but honnête, elle encourageait le jeune homme, lui donnait sa confiance.

Un jour, qu'au moment de se séparer ils échangeaient un baiser, Mme de Lenclos qu'on n'attendait pas si tôt, rentra. Bouleversée de trouver sa fille en ce tête-à-tête, la pieuse dame pensa s'évanouir. Sans trouver la force d'une parole, elle indiqua la porte à l'intrus.

Mais les gens de l'espèce qu'était Saint-Etienne ne sont jamais dans l'embarras. Il comprend que, s'il lâche pied, ses chances de conquérir Ninon

sont perdues. Le désir qu'il a d'elle, tend à l'excès toutes ses fibres. Il trouve l'audace de déclarer :

— Excusez-moi, madame, j'étais venu vous demander la main de Mademoiselle votre fille.

Paroles magiques ! L'irritation tourne à l'espoir. La mère crédule sent des larmes lui humecter les paupières.

— Ninon ! Ninon ! reproche-t-elle avec tendresse, pourquoi ne m'avais-tu rien dit ?

Non moins prompt que le jeune homme à entrer dans un jeu qu'elle croit sincère :

— Je n'osais. Vous ne me parliez jamais que du couvent.

Les fiancés furent libres, dès lors. On était au mois de juin. Comme des oiseaux dont on a ouvert la cage, ils s'évadèrent. Ce furent des promenades sans fin. La Seine descendait nonchalamment autour de ses îles. Ils en suivaient les rives ombragées et sinucuses. Les prairies qui tendaient au soleil leurs fines verdure émaillées de fleurs les invitaient à s'asseoir, et ils passaient ainsi des après-midi entiers dans l'ivresse infinie d'être ensemble. Chaque jour, le jeune homme se montrait plus tendre et aussi plus exigeant. Après un baiser, c'étaient d'autres baisers encore, et Ninon s'abandonnait au charme de ces prémices qui grisaient sa petite âme sensuelle et naïve.

Le mariage cependant, sous prétexte d'un héri-

tage à aller recueillir en Périgord, avait été remis à l'automne.

— Me ferez-vous si longtemps languir? dit Charles Claude à sa fiancée.

Un désir furtif et hardi la faisait, elle aussi, aspirer aux réalisations; mais sa vigilance de vierge demeurait sur le qui-vive. Chaque fois que la minute lui avait paru menaçante, elle s'était toujours dérobée.

Le mauvais temps les ayant un jour surpris, elle se laissa entraîner vers une auberge. A la porte, une peur la prit; elle eut envie de fuir. L'autorité presque tragique de Charles Claude la retint. Il lui saisit la main, et l'enveloppant d'un regard avide, il balbutia des paroles suppliantes.

— Entrons ici. Venez. Je vous prie. Je vous aime.

Une méfiance seule aurait pu mettre la jeune fille en garde; mais cette méfiance comment l'avoir lorsque le cœur est complice? Elle hésitait cependant, restait sur le seuil de l'auberge.

— Que craignez-vous? implora le solliciteur; bientôt nous serons époux.

Tout flotta autour d'elle. Puis soudain, dans un vertige, ses craintes s'évanouirent, et elle fût épousée, ce jour-là, ainsi que seulement elle devait l'être.

L'absence de Saint-Etienne cependant se prolongeait. Depuis qu'il était au loin, bien des ailes

noires avaient eu le temps d'obscurcir les pensées de Ninon. Elle en était à la plus extrême inquiétude. Il ne reviendra pas, se disait-elle, c'était comme si tout son être était à vif. Elle ne concevait pas comment on peut continuer à lever, à se nourrir, à être en apparence soi-même quand rien de soi n'est resté ce qu'il était. Apprendre par un père, par un fiancé, le pire de ce que sont parfois les hommes, quelle rafale de découvertes honteuses! Sa nature honnête en avait des soubresauts. Et toujours ce déluge de *pourquoi* qui submerge l'être trahi. Pourquoi le mensonge? la basse tromperie? Sa virginité saccagée, son amour méconnu lui étaient moins douloureux que le goût de poison laissé sur ses lèvres par les baisers déloyaux. Pour l'abandonner ainsi, comme une fille de la rue, Charles Claude ne l'avait-elle donc pas aimée? Si, il l'aimait. Elle se souvenait. Il y a des minutes qui ne trompent pas. Pourquoi alors? Pourquoi?

Tout à coup, sans transition, elle aperçut la partie sournoise qu'est l'amour où les deux partenaires ne mettent pas le même enjeu. Là, où elle avait cru enfermer toute sa vie, l'autre n'apportait que le désir d'une saison. Et cette duperie était admise! Une antique tradition autorisait l'homme à abuser de son savoir contre la femelle naïve. Devant sa conscience indignée, toute une morale commençait à se faire jour; un code s'élaborait.

qui serait celui de sa vie. Entre homme et femme, songeait-elle, le mal impardonnable est de mentir. Tout le reste mérite excuses. Et se rappelant les troubles exquis de l'étreinte, elle convenait: S'il m'avait dit: Je ne peux pas vous épouser, peut-être aurais-je passé outre; mais ce lâche abus de confiance!

Ninon, cependant, n'était pas fille à se perdre en vaines lamentations. Erièvement, elle informa sa mère qu'il n'y avait plus à compter sur le sieur de Saint-Etienne, et qu'elle s'en félicitait, car ce prétendu gentilhomme n'était qu'un goujat. La vieille dame, accoutumée à enregistrer sans plus les décisions de sa fille, se contenta d'un soupir:

— Ma pauvre Ninon! Et ce fut tout.

Ninon, d'ailleurs, n'aimait pas à être plainte. Contre les chocs de l'existence, sa fierté la redressait. On n'imagine pas ce que le mépris contient d'enseignements efficaces. Des hommes pourraient encore la blesser, la faire souffrir; d'aucun elle ne serait plus l'esclave obéissante. Elle possédait l'arme qui fait échec à la ruse. Son arme c'était la franchise. Elle ne descendrait jamais aux compromis où s'abaissent celles qui poursuivent des buts. Sa revanche serait de dire: Je n'attends de l'amour que ce qu'il est: un jouet miraculeux qui se brise mais qu'on remplace. Que sont ses combinaisons, ses roueries pour qui, une fois, en a démonté le mécanisme?

Ce serait faire trop d'honneur à Saint-Etienne de penser qu'il fut discret. L'aventure s'ébruita et le soupçon courut que le droit des fiançailles avait été outrepassé. Les galants qui s'étaient jusque là tenus sur la réserve s'enhardirent dès lors. Que risquaient-ils? Ninon elle-même déclara hautement qu'elle avait renoncé au mariage. C'est ainsi que commença de se former autour d'elle le cortège qui devait l'accompagner toute la vie. Par une chance de fidélité singulière ceux qui dès cette époque, entourèrent la charmante fille Miossens, d'Elbène, Charleval, Saint-Evremont sont ceux-là même qui vieilliront auprès d'elle pareils à ces arbres dont l'automne nous verse l'ombre, après que nous en avons cueilli les grappes du printemps.

Une expérience aussi funeste que celle dont elle avait été victime aurait dû, semble-t-il, écarter jamais Ninon des débauchés, et lui faire chercher un consolateur qui fût honnête homme. Plusieurs l'étaient parmi ceux que nous venons de citer. Si l'un d'eux à ce moment se fût offert, la destinée de notre héroïne aurait pu encore être changée. Une fixation peut-être par le clou d'or des attachements réciproques. Mais des scrupules retinrent les uns et les autres eurent peur de s'engager, et ce fut comme la première fois, le moins digne et le plus audacieux qui s'imposa.

Entre Ninon et le jeune homme qui allait de

niveau l'entraîner, et décider de son sort avenir, il n'y eût du moins, cette fois, pas de complicité. Raré, « cet aimable garçon, lequel a bonne façon », comme un couplet disait de lui, n'était pas un séducteur professionnel. A la Cour de France où il avait été élevé comme fils de la gouvernante des enfants de Gaston d'Orléans, dans un foyer d'intrigue et de corruption, qu'aurait-il pu apprendre, sinon à séduire? Avec son teint rose, ses grands yeux de velours et la plus jolie bouche du monde, il y excellait. Ninon qui ne se voyait pas encore consolable eut la délicieuse surprise de se sentir émue par le désir qu'exprimait ce joli visage. Tout ce qu'elle jugeait flétri elle ressuscita. L'exaltation déjà éprouvée fit frémir sa jeune chair. Sans exiger de promesses, son cœur refit la route ingénue dont on croit toujours qu'elle mène à des régions enchantées. Devenue cependant plus clairvoyante, Mme de Meneval s'alarmait. Tant de jeunes hommes autour de sa fille! Et celle-ci accorte, rieuse, avec son corsage largement échancré sur une gorge ondissante! Si seulement quelque confiance avait rassuré sa craintive tendresse. Mais Ninon ne savait rien dire, ou trop pressée de questions, elle répondait par de vagues assurances.

— Soyez tranquille, mère, tout cela est bien innocent.

Se sentant impuissante à rien empêcher, la

bonne dame s'en fie à Dieu pour protéger une pudeur dont elle ne doute pas, mais qu'elle voit grandement exposée. Ses stations à l'église se font de plus en plus longues.

Ninon ne manque pas de les mettre à profit. Aussitôt la maison vide, les visiteurs accourent rue des Petits-Champs. Le salon est étroit, mais la compagnie est si choisie, si agréable que personne ne rechigne à s'asseoir, au besoin sur le tapis. Et comme une belle libellule, la jeune fille va de l'un à l'autre, porter son charmant sourire qu'appuie la fossette du menton. Au sourire parfois se substituent des mots dont l'acuité étonne, car on ignore à quelle source décevante son expérience les a trempés.

Après le départ des comparses l'élu reste, et dissimulé derrière un rideau, attend l'heure où Mme de Lenclos sera endormie. Ninon vient alors le tirer de sa cachette et l'amour fait courir dans leurs veines les ondes d'une ivresse partagée.

Le ciel qui, en retour de ses patientes vertus, n'avait pas été clément pour la pauvre Mme de Lenclos, épargna du moins à son cœur maternel l'épreuve que l'avenir lui ménageait. Une paralysie tutélaire fit de son lit un refuge où, ne pouvant plus rien surveiller, ni apprendre, elle allait finir ses jours dans une sécurité illusoire. Voyant Ninon tendre et dévouée, comment ne l'aurait-elle pas cru sage? Les visiteurs avaient été congédiés

L'excellente fille consacrait à sa mère les heures qu'elle passait ordinairement occupée par ses amusements. Le sacrifice qu'elle faisait n'était pas aussi méritoire qu'il le paraissait car l'essentiel était conservé. Chaque nuit, en effet, Raré se glissait dans la chambre, et le lendemain, par la fenêtre, ils échangeaient des signes convenus entre eux. Si la malade à ce moment ne réclamait pas sa présence, Ninon, prestement, s'échappait et rejoignait son amoureux. C'était, au coin de la rue, des dialogues hâtifs où se condensaient les mille choses que les amants ont toujours à se dire.

Un mendiant les ayant surpris un jour que, se croyant en sûreté dans l'ombre de la porte, ils s'embrassaient avec passion, Ninon eut peur qu'il la dénonçât à sa mère.

— Tiens, prends ceci, dit-elle, en lui offrant tout ce que, pour l'instant, elle avait de précieux sur elle : un mouchoir garni de Malines.

Jamais, de ses mains calleuses, l'homme n'avait rien touché de si doux, de si délicat. Il regarda la jolie fille, lui sourit. Elle n'avait plus rien à craindre.

Cette crainte d'ailleurs si touchante de déchoir devant des yeux vénérés, Ninon ne l'aura plus bientôt. L'état de la sainte femme empire, et elle meurt sans soupçonner ce qui, si elle l'avait su, l'aurait tuée.

La mort de ceux à qui nous lie l'habitude ré-

serve parfois d'étranges surprises. Tel être avec qui nous n'avions pas deux idées communes, et dont la société constante nous pesait, laisse, en s'en allant, un vide que l'on n'aurait pas pu prévoir. La divergence des esprits cachait la proximité des cœurs; on s'aimait, mais la présence imparfaite empêchait de le sentir; la tendresse étouffait sous l'épaisse accoutumance. C'est ainsi que la perte de sa mère plongea Ninon dans une vive douleur. La rupture du nœud qui les unissait équivalait à un désastre. Pour la première fois, elle sentait la valeur de cette protection qui commence au berceau et que rien ne décourage. Maintenant elle était seule, désespérément seule. Elle l'était aujourd'hui, elle le serait demain encore, et toujours. Ecroulée dans un fauteuil, l'orpheline pleura longuement. Tout est vain! gémissait-elle. Personne ne m'aime plus, je ne veux plus aimer personne. Même Raré, la laissait indifférente. Le revoir d'ailleurs lui aurait paru une profanation de son deuil.

Pendant la cérémonie, une détresse de fin du monde s'abattit sur elle. Chaque pelletée de terre qui recouvrait le cercueil lui semblait en même temps enfouir sa jeunesse. Pour la première fois, son âme se tourna vers les idées que sa mère avait vainement tenté de lui inculquer. Toutes les vagues du regret et du remords l'inondèrent à la

fois. Comment avait-elle pu méconnaître tant de sages enseignements? tant de vertueux avis? On eût dit que par delà la tombe, Mme de Lenclos prenait enfin de l'influence.

L'usage était fort répandu des retraites à l'intérieur des monastères. Beaucoup de grandes dames, de bourgeoises, des reines même, lorsqu'un chagrin s'abattait sur elles, ou seulement lorsque leur âme avait besoin de recueillement, quittaient demeures, relations, familles et, pour quelque temps, disparaissaient derrière une de ces clôtures au seuil desquelles viennent mourir les bruits du dehors. La règle conventuelle s'appliquait à ces retraitantes; elles priaient, se mortifiaient, habitaient une cellule. Il n'était pas rare qu'au cours des pieux exercices, l'une d'elles s'éprit de l'atmosphère paisible qui s'oppose comme une ombre douce aux brutales clartés du monde, et restât jusqu'à sa fin là où elle n'était venue que pour quelques jours. Telle avait été le cas célèbre de Mlle de La Fayette qui, poursuivie par l'amour de Louis XIII, et y voulant échapper, n'avait pas trouvé de barrière plus sûre entre elle et son royal soupirant, que les grilles du Carmel.

Lorsque Ninon, toute de noir vêtue vint se présenter au *tour* de la Visitation de Chaillot, elle y trouva l'accueil le plus empressé. Ses désordres n'étaient pas connus; on savait seulement que sa mère était une sainte femme, et que son père,

après un scandale, avait disparu à l'étranger. Les larmes ne cachaient pas entièrement sa beauté, et les religieuses pensèrent que si elles parvenaient à retenir cette *brebis de choix*, la vue en serait agréable au Seigneur. Avec l'art onctueux qui leur appartient, elles pansèrent le cœur de la jeune fille. « La vie est brève, disaient-elles, le monde n'est qu'artifice et mensonge. Il n'y a de joie véritable qu'en Dieu. » Et encore : « Les âmes qui se sont aimées ici-bas, pourvu qu'elles suivent la même route, se rejoignent pour l'éternité. »

Ninon s'abandonnait sans contrôle à la douceur de ces discours. L'émotivité avait momentanément en elle balayé la raison. Elle ne voulait que moins souffrir. La vie où elle s'était jetée avec une fougue impétueuse lui faisait peur à présent. Renseignée sur la ruse des hommes et sur sa propre faiblesse, elle redoutait le lendemain. L'amour lui paraissait une caverne d'enchanteur, pleine, tantôt de ténèbres, tantôt de lueurs fulgurantes. Elle fermait les yeux en y songeant. Un séjour, sinon définitif, prolongé dans la maison de Chaillot n'était pas pour lui déplaire. Le charme des grands jardins assoupis, le son régulier des cloches, les voix pures où coulait comme un ruisseau le rythme alterné des cantiques, les pas feutrés qui venaient à elle, en faisant tinter le rosaire, tout cela, toute cette paisible mise en scène, détendait son cœur surmené. On est bien ici, se

disait-elle, comme un voyageur qui, après une première étape fatigante, se demande s'il ne ferait pas mieux de renoncer à aller plus loin.

La disparition de Ninon avait été un petit événement parisien. Chacun le commentait à sa manière, les uns déplorant qu'une fille si intelligente se fût laissée endoctriner, d'autres rendant grâce au ciel d'une vocation qui la sauvait du désordre. La mode voulait qu'à cette époque de versification à outrance, toute circonstance de la vie publique ou privée, jusqu'aux plus petits incidents de la chronique mondaine, eussent aussitôt leur rimeur. La plupart, avouons-le, n'étaient que de médiocres assembleurs de mots, à qui toute occasion était bonne d'exercer un métier, dont parfois, ils tiraient quelques bénéfices. Mais à côté de ceux-là, de délicieux poètes, des Théophile, des Cyrano, des Saint-Pavin, dits *petits* parce que leurs poèmes sont courts, ont laissé, en des morceaux pleins de verve, une foule d'impressions qui ressemblent à des croquis de maîtres.

C'est sous la plume de Scarron que nous trouvons l'épître qui suit, — peu déferente et point des meilleures, mais qui a bien le ton de sa muse burlesque. Retenu à l'hospice de la Charité, par une première atteinte du mal qui devait le terrasser, il l'adresse à son ami Sarrazin, pour en réclamer la visite. « Tu me raconteras, lui dit-il, les

nouvelles du jour, tu m'apprendras entre autre choses,

- « *Ce que l'on dit du bel e saint exemple,*
- « *Que la Ninon donne à tous les mondains*
- « *En se logeant avecque les nonnains.*
- « *Combien de pleurs la pauvre jouvencelle*
- « *A répandus, quand sa mère, sans elle,*
- « *Cierges brûlants et portant écussons,*
- « *Prêtres chantant leurs funèbres chansons,*
- « *Voulut aller, de linge enveloppée,*
- « *Servir aux vers d'une franche lippée, etc. »*

Mais c'est surtout chez les amis de Ninon, que sa retraite fut vivement ressentie. Tous l'aimaient, et depuis qu'elle s'était une seconde fois montrée accessible, il n'en était pas un qui ne nourrît au fond du cœur l'espoir d'être un jour l'élu de sa fantaisie. Et c'était au moment où, délivrés du regard inquisiteur de la vieille dame, ils allaient pouvoir enfin approcher l'enchanteresse sans contrainte, respirer de près tous les baumes et les aromes de sa jeunesse en fleur, qu'elle se dérobaît. Ninon au couvent! La fille au rire clair, à l'esprit pénétrant et hardi, devenue réciteuse de paternôtres! C'était à n'y pas croire. Une captation avait dû intervenir. En toute hâte, il fallait y mettre fin.

Raré était le seul à prétendre que le parti pris par la jeune fille était peut-être le meilleur. Ayant obtenu d'elle tout ce qu'il en désirait, ce charmant égoïste n'était pas fâché de la savoir à l'abri d'au-

tres aventures. Quoi de plus flatteur pour l'amour-propre d'un homme, que d'avoir Dieu pour remplaçant?

Plus que tous, Saint-Evremond déplorait l'absence de Ninon. Quoiqu'il n'eût pas été le premier à ouvrir en elle les sources de la volupté, avant les autres, il avait pressenti ce qu'elle valait, et ne se serait pas aisément résigné à la perdre. La connaissance qu'il avait du cœur des femmes le préservait de croire à un exil définitif. La chère enfant, se disait-il, cède à la pitié qu'on a de soi-même, aux heures d'affliction. Elle s'attendrit, se désole; mais la crise durera d'autant moins qu'elle aura été excessive. L'énergie du bonheur qui dort en elle se réveillera indomptable, et elle appellera l'amour avec la même ardeur qu'elle met aujourd'hui à le repousser. Le tout était de savoir attendre. Il détourna Miossens, d'Elbène, Charleval du tapage que ces jeunes fougueux voulaient organiser autour du monastère : « L'ennui, leur dit-il, nous rendra Ninon plus sûrement que les entreprises qui feraient d'elle une captive de légende, et occuperaient son imagination. »

Lorsqu'il estima qu'assez de temps avait passé pour tarir les larmes dont dispose un cœur de vingt ans, Saint-Evremond se présenta au parloir de la Visitation. Le calcul approximatif qu'avait fait ce bon psychologue se trouvait sans doute

exact, car Ninon qui, au début, avait refusé de le recevoir, ne le fit, ce jour-là, point attendre. Depuis une semaine, ses résolutions vacillaient. Dans la brume des rêveries mystiques, elle ne se reconnaissait plus. Son esprit accoutumé au réel sentait, peu à peu, l'inanition le gagner. Elle était comme les cénobites au désert, tourmentée par des visions, dont la forme, à chaque instant, devenait plus précise. Le manque de liberté, en outre, commençait à l'étouffer. Le matin même, elle avait aperçu le long du cloître une hirondelle qui, ne trouvant plus son chemin, heurtait de la tête contre les ogives. Cette hirondelle, c'est moi, s'était-elle dit, et son regard avait coulé du côté de la porte aux gros verrous.

La vue de Saint-Evremond ramena soudain Ninon aux beaux jours, aux jours qui avaient précédé ses fautes et son deuil. Elle revit avec lui le temps de ses premiers succès, aux côtés de son père, les causeries où chacun se récriait à l'éclat de ses répliques, où les désirs autour d'elle bourdonnaient comme une ruche. Ah! qu'il était désolant d'avoir perdu tout cela!

Il devina son regret, mais aussi, qu'elle était dangereusement gardée par des fantômes. Pour les faire évanouir, le plus sûr moyen était d'évoquer le présent, plein pour elle encore de séductions et d'attraits.

— Avez-vous donc oublié vos amis? lui demanda-t-il.

— Certes non; mais quand on n'a plus que des larmes, ne faut-il pas craindre de les éloigner?..

Il la rassura. Ceux qu'elle s'était faits lui étaient profondément attachés, et se feraient un bonheur de peupler sa solitude.

Elle comprit qu'il parlait pour lui surtout, et qu'elle pouvait compter de sa part sur un solide dévouement. Mais, en retour, qu'exigerait-il?

— Ici, fit-elle, je suis en sécurité.

Saint-Evremond répondit avec son sourire d'homme jeune, qui savait déjà bien des choses.

— A votre âge, Ninon, ce n'est pas de sécurité qu'on a besoin.

Elle prétendit que si, qu'il y avait des moments de grande lassitude, où un refuge était nécessaire.

Sa mine charmante, en tout cas, prouvait que ce moment-là n'était plus. Saint-Evremond le lui fit observer.

— Vous vous morfondrez ici, ma très chère; vous abandonnez à l'ennui des jours que vous regretterez plus tard. Le froid de ces murs vous glace. Si vous ne leur échappez, ils vous auront bientôt ensevelie.

Ninon l'écoutait, inquiète. Un frisson courut le long de sa nuque. Elle faillit s'écrier : C'est vrai! Emmenez-moi, je veux partir. Mais, toute sincère

qu'elle fût, il lui en coûtait d'avouer son erreur, de convenir que c'en était fini du rêve blanc, où s'était plu un instant son âme.

— Je ne sais, dit-elle; je suis comme quelqu'un qui entend des voix dans des directions différentes.

Son ami ne la laissa pas à celles du découragement.

— Une seule voix, Ninon, vaut qu'on lui prête l'oreille; elle vient du fond de la nature et ne se taira jamais. Ecoutez-la. Comme la sève parle à la branche, comme le vent impétueux, parle aux flots que son souffle soulève, écoutez-la vous proposer le beau, l'ardent voyage, auquel sans se l'avouer, aspire votre jeune être.

Remuée par ces paroles, Ninon sentait une force qui, peu à peu, la détachait du radeau où s'étaient accrochées ses mains d'orpheline. Une sorte de crainte l'y retenait encore, mais à chaque instant, plus faible. Elle était prête en somme, malgré les risques, à s'élancer vers tout ce qui appelle et menace, vers ce qui croît et s'étend, ce qui enchante et désespère, vers la vie enfin, périlleuse et magnifique.

Le lendemain, elle regagna son appartement. Des gerbes de roses s'épanouissaient dans les vases. Comme, avec une grande soif on avale une boisson fraîche, elle en aspira le parfum.

CHAPITRE III

Nous n'avons jamais l'idée du bien et du mal que par rapport à nous.

VOLTAIRE.

Amants et Amis

Sollicitée de tous côtés, par de grands seigneurs, par de riches banquiers, par des hommes spirituels, par des jeunes gens élégants et sensuels, Ninon, depuis sa rentrée dans le monde, n'avait encore exaucé aucun désir. Elle réfléchissait. Sincèrement, ainsi qu'elle l'avait déclaré après sa première aventure, le mariage ne la tentait plus. Une entière indépendance convenait mieux à son caractère. Comme toutefois, elle était théoricienne, et désireuse d'accorder sa manière de vivre avec une morale, elle adopta celle d'Epicure, qui place le bonheur à la base des actions humaines, et le désigne comme but légitime de toutes les aspirations. A cette doctrine, Ninon décide de se conformer « de la manière la moins approximative possible », mais elle n'est pas sans y ajouter quelques

idées personnelles. Si beaucoup de femmes, avant elle, s'étaient tenues pour libres de disposer de leur corps, aucune n'avait eu la hardiesse d'ériger cette liberté en principe. Après l'avoir bien examinée, elle juge la morale des mœurs une vaste entreprise d'hypocrisie gérée par le sexe fort au détriment du plus faible. La première, elle ose professer que, devant l'amour, l'homme et la femme sont égaux, et qu'aucune raison n'est valable pour que le même acte, accompli dans des circonstances équivalentes, mérite à l'un l'estime, tandis que l'autre n'en tire que déconsidération. Préjugé, non seulement injuste et cruel, fait-elle observer, mais dangereux pour la morale même, car en réduisant, comme fait le monde, toutes les vertus de notre sexe à une seule, on le déprécie, on lui fait injure, on l'exclut en masse d'exercer toutes les autres. Qu'une femme vienne à commettre le doux péché qui lui a été représenté comme le pire, sa faillite est complète. Sentant qu'elle n'a plus rien à perdre, rien à ménager, quelle force l'empêchera de tomber dans des désordres qu'elle croit moindres?

Mais si notre charmante *affranchie* s'élève contre l'opinion qui fait de l'amour le vice honteux des femmes, elle n'est pas moins éloignée de l'erreur qui, sous le nom de *grande passion*, le veut ériger en vertu. L'indiscutable trouble auquel ses sens avaient obéi, l'enivrement dont elle con-

servait le souvenir, ne lui permettaient pas de croire à un mouvement supérieur de l'âme. Même lorsque le plus pur des sentiments l'élève et l'ennoblit, l'attrait que la femme et l'homme éprouvent l'un pour l'autre n'est bien réellement, selon elle, qu'un besoin, « l'échange, comme le dira plus tard un philosophe non moins cynique, de deux fantaisies, le contact de deux épidermes. »

Ninon, on le voit, n'attachait point à l'amour une importance exagérée. Elle était à son égard dans l'état d'esprit d'un jeune homme qui, à la porte de l'Empyrée n'a qu'un geste à faire pour désigner l'objet de son désir. Gardant cependant, le long de ses nerfs, la sensation cuisante des déceptions, des ruptures, elle hésite, se demande vers lequel des horizons du bonheur, elle va se diriger.

Un rêve la tira d'embarras. Un rêve? Cela est peu assurément et n'a rien de décisif, mais celui qu'elle eut correspondait si singulièrement aux préoccupations de son esprit, qu'elle y vit une sorte d'avertissement un de ces mystérieux présages où la destinée est écrite.

Dans son grand lit à baldaquin supporté par quatre colonnes torses, Ninon venait de s'endormir. Par une tendre adaptation au sommeil, son corps gracile s'était pelotonné sous la courtine de soie pâle. Soudain, lui apparut un petit homme vêtu de noir, avec des yeux flamboyants, et le

front creusé d'une ride. La frayeur faillit l'éveiller. — « Que ma visite ne vous soit pas désagréable, rassure-t-il. Votre intérêt, ma belle enfant, est ce qui m'amène ici. » La respiration de la dormeuse se fit plus calme.— « Qui êtes vous? » demanda-t-elle — « Mon nom, est Noctambule. Si modeste qu'il soit, et plus encore mon apparence, toute la puissance du monde est entre mes mains. A mon gré je dispose du sort, et je viens savoir de quelle manière vous désirez que le vôtre se déroule. » Cette question était celle-là, précisément, que Ninon s'était maintes fois posée à elle-même. Elle s'agita. Ses mains se tendirent comme au devant d'images fascinantes. Mais la diversité même de celles qui s'offraient à son désir rendait la réponse embarrassante. Noctambule, cependant était toujours là. Il reprit son discours. — « Vous ne me dites rien, Ninon. Pourquoi? N'avez-vous donc pas de souhaits? Votre vie n'est, il est vrai, qu'à son aurore, et sans doute vous ignorez ce qui en ferait le bonheur. Il faut choisir, cependant. Je vous offre d'être la personne la plus illustre de votre siècle, d'en être la plus riche, ou la plus aimée. Ces trois propositions sont également tentantes. Réfléchissez un instant. Consultez les régions profondes de votre être. » Ninon se sentit étrangement troublée. Dans le sommeil comme dans la veille, elle gardait ses hésitations.

L'instinct toutefois qui prédomine pendant les heures d'inconscience lui fit sentir qu'elle n'était ni ambitieuse ni vénale. — « Mon choix est fait, répondit-elle enfin, je ne veux que l'amour. » Le mystérieux visiteur sourit, comme s'il s'était attendu à cette décision. — « C'est bien! approuvait-il, vous serez aimée de tous ceux dont vous désirerez l'être. Aucun homme ne vous approchera sans subir votre charme; aucun ne se déprendra de vous, que vous ne lui en ayez vous-même donné l'indication. Une santé parfaite empêchera votre chair de se flétrir, vos traits de s'altérer, et à l'âge où d'autres ne sont que ruine, caducité, vous serez charmante encore, vous plairez, vous ne cesserez jamais de plaire. » Ninon écoutait palpitante; ses paupières s'emplissaient de belles visions; d'incomparables espoirs lui faisaient battre le cœur. Soudain elle eut le souvenir des heures voluptueuses qu'elle avait déjà vécues; un nuage sombre les recouvrit. Elle eut un tremblement : de quel prix faudrait-il payer les félicités promises? Noctambule la rassura. — « Je ne vous demande que d'inscrire ici votre nom. » Et en même temps il lui tendit un vieux parchemin sur lequel étaient déjà les noms d'Hélène, de Sémiramis, de Cléopâtre et autres grandes allumeuses d'incendies. Comment hésiter à être une de ces créatures irradiantes?

Au moment où elle signalait, Ninon s'éveilla. Son esprit était si lucide qu'elle croyait encore sentir sur son épaule la baguette magique dont Noctambule s'était servi pour conclure leur pacte. Toutes mêlées de rêve que fussent les assurances qu'elle venait de recevoir, le miroir suspendu vis-à-vis de son lit y ajoutait assez de réalité pour qu'elle eût confiance. A toi donc Amour ! Et elle commença à mener une existence qui rappelait celle des grandes courtisanes de la Grèce.

Dénombrer les amants d'une femme est tâche fastidieuse et ingrate ; mieux vaut glisser légèrement. Une liste (d'autres l'ont essayée), risque toujours d'être incomplète ou enflée, et l'intérêt qu'elle offre ne nous paraît pas dépasser celle d'un menu le lendemain du festin. Renvoyant donc les curieux à l'histoire, à la légende, à tout ce qu'on a dit, répété, contredit, brodé, sur les amours de Ninon, nous nous bornerons à citer quelques noms, les plus célèbres, de ceux qui traversèrent l'intimité de la charmante fille, ou s'y fixèrent.

Le premier élu de cette nouvelle phalange, fût-il Saint-Evremond, qui avait si délicatement mérité de l'être ? ou Gaspard de Coligny, le huguenot passionné qui, pour plaire à Ninon, abjura une confession dont son aïeul a été l'un des martyrs ? ou Guy d'Elbène, ce gentilhomme

toujours endetté, que ses créanciers font enlever en carrosse à la porte du Luxembourg, et que ses amis délivrent, préférant vider leurs bourses à être privés de sa compagnie? ou Miossens, ce Gascon accompli, gueux et fastueux, qui entretient un Suisse en grande tenue à sa porte, et dont les chausses sont trouées? Est-ce le joli marquis de Jarzay, qui eut d'elle un fils dont nous aurons à dire la dramatique aventure? ou encore, subissant le prestige du « héros qui gagna des batailles, et sut couvrir de tant de funérailles les champs fameux de Nordlingen et Rocroi », exauça-t-elle, avant tout autre, Louis de Bourbon, futur prince de Condé? peu importe, puisque chacun eut son heure, et que le bonheur les attendait tous d'émouvoir, un instant, la plus inconstante, mais la plus sincère des femmes.

Pendant cette période effervescente, où ses caprices ne se comptent pas, le programme que s'est tracé Ninon se peut résumer ainsi : « Ayons autant d'amour qu'il en faut pour être heureux et pas assez pour troubler notre repos. » Elle n'admet pas, en effet, qu'un sentiment auquel est attaché le bonheur devienne une cause de regrets, de lassitude, de larmes. « Le cœur nous a été donné pour aimer, déclare-t-elle, et non pour souffrir. » En conséquence, elle ne se croira pas tenue à prolonger une liaison au delà du plaisir qu'elle

y trouve. « Trois mois me semblent l'infini », répond-elle au comte de Rambouillet, qui la presse de questions sur le temps qu'elle pense lui appartenir. Et si elle assigne cette courte durée, c'est que l'expérience lui a démontré qu'au delà, les sensations s'émeussent et ne valent plus qu'on enchaîne sa liberté.

Réduit à ces limites, l'amour n'est plus que ce jeu passager auquel le dix-huitième siècle donna le joli nom de *bagatelle*, et qu'avec une sincérité toute moderne Ninon définit : « Un goût fondé sur les sens, un sentiment aveugle qui ne suppose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître et ne l'engage à aucune reconnaissance; un caprice en un mot qui ne dépend pas de nous et qui est sujet au dégoût et au repentir. » Aucune honte, dès lors, à cesser d'aimer, et à remplacer un amour par un autre; le tout est d'éviter le mensonge, qui dégrade et avilit. Elle donne la recette : « Dès qu'une femme ne trouve plus de contentement avec celui qui veut lui plaire, il faudrait qu'elle n'en abusât pas la crédulité et que, sans donner à celui-ci de fausses assurances, elle lui signifiât nettement son congé. Mais il faudrait aussi, dès qu'elle est persuadée qu'on l'aime, que, de bonne foi, elle en convînt, sauf à se faire prier autant qu'elle jugera à propos, avant de se déclarer elle-même aussi tendre qu'on l'est pour elle. »

Ainsi s'inaugure le type de la femme camarade qui traite l'homme d'égal à égal, et ne se reconnaît liée à lui que par l'attrait qu'il exerce sur elle. Si, par ses théories, Ninon peut être regardée comme la patronne de ces *émancipées*, devenues légion aujourd'hui, qui, dépouillées des conventions et des contraintes où l'on avait enfermé leur sexe, sont à peine assez femmes pour s'en souvenir et ne pas le laisser oublier aux hommes le soir, mais qui dès le matin, par leurs gestes, leurs paroles, par les modes qu'elles adoptent, ne semblent avoir d'autre but que d'écarter les égards auxquels on se croyait tenus vis-à-vis d'elles, combien peu elle leur ressemblait ! Plus femme qu'on ne saurait le dire, avec son cœur prompt à s'émouvoir, avec ses grâces d'attitude et ses enveloppantes toilettes, elle allait prouver bientôt que, si affranchie de lui qu'on prétende l'être, l'amour n'en reste pas moins notre maître. Mais avant de raconter les événements de sa vie, poursuivons l'étude des doctrines qui en seront le flambeau.

Ninon n'était point vénale. De ses belles mains patriciennes, elle n'aimait qu'à donner. Nulle ne fût jamais plus prodigue, non seulement de sa personne, mais de toutes les monnaies du bonheur dont elle pouvait disposer. Sa fortune cependant était modeste, et les goûts fastueux de ses

amis, l'obligeaient à un train de vie qui dépassait ses ressources. Que ceux-ci subvinsent à sa dépense, quoi de plus naturel? L'argent, d'ailleurs, était loin, à cette époque, d'avoir la valeur que les conditions de la vie moderne lui ont conféré. Beaucoup le répandaient sans compter, et en recevoir, pas plus que le distribuer, n'avait l'importance que ces actes ont pris aujourd'hui. L'ouverture des cassettes de Fouquet a prouvé que maintes grandes dames, sans en être déshonorées, acceptaient l'aide du généreux surintendant. Il n'était pas exceptionnel non plus que de jeunes seigneurs éclaboussassent le pavé d'un équipage que leurs maîtresses avaient fourni. Au surplus, ceux que Tallemant a appelé les *payeurs* de Ninon, et dont lui-même assure qu'elle se souciait peu, et ne les a soufferts que jusqu'à ce qu'elle ait eu de quoi s'en passer, furent peu nombreux et rarement sollicités. Discrétion méritoire, si l'on songe au luxe de princesse dont, moins indépendante, la belle courtisane aurait pu faire état!

Le fermier général d'Emery qui, le premier, tira Ninon du modeste logis où elle avait continué d'habiter, et l'établit rue des Trois-Pavillons, dans un appartement clair, entouré de beaux jardins, où des meubles en bois de rose, de jolis sièges soyeux, des tapisseries mettaient sa beauté en valeur, n'était pas sans agrément. Rabelaisien, bon vivant, maniant avec adresse l'ironie et le

quolibet, il possédait au plus haut point le don précieux d'égayer. Toutes les sociétés le recherchaient, et Ninon s'amusait de ses propos. Le conseiller Coulon fit avec lui assaut de générosité; mais il eut maille à partir avec la jalouse Mme Coulon et, redoutant un esclandre, Ninon l'eut vite congédié. C'est à la prodigieuse tendresse du comte d'Aubijoux, qu'elle dut sa longue sécurité. Retenu fréquemment en Languedoc, dont il était gouverneur, d'Aubijoux ne fut pas un amoureux encombrant. Sur le tard, même, devenu philosophe, il se retira, sans diminuer ses largesses, dans un ermitage qu'il avait fait bâtir près de Paris, entre des fontaines et des bois, où la lecture était devenue son seul divertissement. Ses amis l'y allaient visiter, et Ninon se joignait à eux quelquefois. « Vous dire qu'il tenait une fort bonne table et bien servie, raconte Bachaumont, ne serait vous apprendre rien de nouveau; mais peut-être serez-vous surpris de savoir que, faisant si grande chère, il se contentait pour lui-même, d'une croûte de pain. »

La liste des Crésus qui rendirent à Ninon la vie facile serait incomplète, si nous y omettions le nom de Fourreau. Cet étrange entreteneur donnait tout et ne demandait rien en échange. Idolâtre de la charmante fille il se jugeait, avec sa bedaine et ses grosses joues, indigne d'être favorisé.

d'elle, lui offrait sa fortune entière, et la suppliait d'en user sans compter. Comme cette fortune, faite dans le commerce des grains, était sans fonds, Ninon ne se faisait pas faute d'y recourir, dans les cas surtout où ses amis dans l'embarras s'adressaient à elle, et où elle n'était pas en fonds de les obliger. « Demandez de ma part à Fourreau », leur disait-elle, et Fourreau payait toujours. Pourvu que sa *Toute Belle*, comme il l'appelait, fût contente de lui, il se déclarait satisfait.

Se faire agréer de Ninon, fût-ce comme banquier, n'était pas chose facile. Ni la somptuosité des offres, ni l'éclat d'une situation n'y auraient suffi. Il fallait plaire. Sans attrait, tout contact d'une chair contre sa chair la répugne; elle en repousse l'approche comme une honteuse salissure. Cette intransigeance fit d'elle, par excellence, ce que le dix-septième siècle appelle une *inhumaine*. De là, les ennemis qu'elle eut, nombreux, puissants et qu'il, en plusieurs occasions, la mirent à deux doigts de sa perte.

Le plus illustre de ceux dont elle repoussa les hommages, démontre combien l'ambition eut peu de part dans sa destinée et que, si cette destinée atteignit une hauteur peu commune, ce n'est pas à des calculs qu'il le faut attribuer. On sait ce qu'était alors en France le cardinal de Richelieu. Génial, tenant l'Europe asservie, la noblesse trem-

blante, et le roi si timide en sa présence qu'on le croyait sans volonté, ce despote ne trouvait de résistance qu'auprès des femmes. Sauf sa nièce Marie-Madeleine de Combalet, duchesse d'Aiguillon qui tira de lui de tels bénéfices qu'on peut supposer de sa part des sentiments aveuglés, toutes les jugèrent défavorablement. Il ne savait pas leur parler. Sa grande âme violente que Michelet compare à un « logis ravagé », leur faisait peur. A son amour, Marie de Médicis, Anne d'Autriche, et de moindres, préférèrent ses persécutions.

Invitée à Rueil un soir que nombreuse société était réunie dans le parc, Ninon fut tirée à part par Boisrobert. Toujours prêt aux besognes extra-ecclésiastiques, pourvu qu'elles fussent bien rétribuées, le poète-abbé se fit l'interprète des sentiments de son maître.

— L'Eminence ce soir vous a vivement admirée. Après que les invités seront partis, Elle serait charmée que vous lui rendissiez visite. Si vous consentez, voici la clé d'une porte secrète; je vous introduirai dans le château.

Sans hésiter, Ninon déclina la proposition :

— Je me réserve le choix de mes caprices.

Un murmure à son oreille fit entendre des chiffres : cinquante mille écus. Elle aurait pu s'offusquer; la raillerie lui parut plus fière.

— C'est déjà trop que je vous aie écouté, répondit-elle; que seulement votre cardinal m'accorde

une indulgence plénière, c'est tout ce que je veux de lui.

Pas plus heureux auprès d'elle ne fut le duc de Vendôme, ce bâtard d'Henri IV, sale, paillard, ivrogne, qui comptait sur sa naissance pour forcer les cœurs. Econduit, il fait entendre que sa vengeance ne tardera pas. Cette menace n'ayant pas eu plus de résultat auprès de Ninon que les assiduités, il griffonne, furieux, ce quatrain qu'elle trouve un soir sur sa table de toilette :

*« Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appats;
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas. »*

Aussitôt, avec cette verve qui ne la laisse jamais à court, et sans se soucier de ce que peut la colère d'un prince du sang, elle riposte sur les mêmes rimes :

*« Insensible à tes yeux, insensible à tes charmes,
Je te vois renoncer à mes faibles appats :
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntais-tu pas? »*

On le voit, toute rieuse qu'elle fût à ses heures, Ninon n'avait rien d'une bonne fille. Son esprit était plein de traits, et elle n'hésitait pas à les décocher contre les soupirants dont elle souhaitait se défaire.

On en cite de cruels. Le comte de Vassé était fat et avait l'haleine impure. Il vante un jour le

bon estomac que la nature lui a octroyé : « Je ne l'ai jamais senti », dit-il. — « Je crois bien, réplique aussitôt Ninon; vous en laissez le soin aux autres. » — L'ennui, surtout, lui était insupportable. Elle se montre sans pitié pour ceux qui lui en infligent le supplice. Le duc de Choiseul, partout estimé pour sa bravoure et ses excellentes qualités, devient amoureux d'elle. Pour son malheur, le brave homme ne trouve au service de sa passion que des termes filandreux, qui loin d'attendrir Ninon, lui causent une vive impatience. A bout de l'entendre, elle s'écrie un jour, parodiant les vers de Corneille : « Oh! ciel, que de vertus vous me faites haïr! » Et à propos de ce même Choiseul, à un ami qui sollicite en sa faveur, elle répond avec le sourire mutin qui fait pardonner ses railleries : « Ne sait-il donc pas qu'il faut cent fois plus d'esprit pour faire l'amour que pour gagner des batailles? »

En somme, pour plaire à Ninon, il faut d'abord l'amuser : un sot n'y parviendra jamais. Mais l'esprit qu'elle prise si haut, qui toujours aura les grandes et les petites entrées de son salon, ne suffit pas à ouvrir son alcôve. Un goût de la perfection physique, impérieux en elle, exige d'un amant qu'il soit jeune, leste, souple, beau. En dehors de ce canon qui semble formulé sur les pentes mêmes de l'Olympe, nul n'a chance de trouver propice son sein parfait de déesse. Le pauvre

Saint-Pavin l'éprouve douloureusement, lui si fin et qui implore en si jolis vers, mais dont le corps est mal tourné. « Un vrai magot de la Chine! » soupire Ninon en le regardant s'éloigner, un soir qu'elle lui a signifié son dernier refus.

Claude Chapelle, pas plus que Vendôme ne vaincra la répugnance qu'elle ressent contre le vice dont il porte cette ridicule étiquette : *Empereur des biberons*. « Je n'aime pas l'odeur du vin », dit-elle en se détournant un jour brusquement. Et tantôt venimeux, tantôt élégiaque le poète évincé exhalera indéfiniment la déconfiture de son cœur. Parmi un amas d'épigrammes, de ballades, d'odes, retenons seulement cette épître où il se montre inconsolable :

*Ne reverrais-je pas Ninon?
De grâce introduis-moi chez elle;
Je brûle de voir cette belle.
Si c'est mon mal, si c'est mon bien
Je veux mourir si j'en sais rien,
Car elle est contraire ou propice
Selon qu'il platt à son caprice.
Cher Damon, je veux la revoir
.....
Je veux voir ses yeux qu'on adore
Du soleil couchant à l'aurore,
Sa belle humeur et son génie,
Entendre la belle harmonie
De son luth dont les douceurs
Passent le concert des Neuf Sœurs.
Ami, courons à ces délices,
Allons offrir, sous tes auspices,
Et mon cœur et ma liberté
A cette immortelle beauté.*

De tout ce que nous venons de rapporter, il ne faudrait pas conclure que Ninon manquât de cœur. Légère assurément, sensuelle, ironique, elle ne s'encombre pas de sentimentalité, ou plutôt fidèle à l'opinion que l'amour n'est qu'un désir aveugle, elle se garde de placer en lui son idéal. L'amitié au contraire lui semble digne de tous ses respects. Avec ce sentiment dont l'objet est choisi et soigneusement discerné, rien à craindre de fragile ni d'instable. Le pacte repose sur la valeur même des individus et leur convenance réciproque. Chacun sait quelles qualités il aime en son ami, et que ces qualités ne disparaîtront pas aux approches de la quarantaine. Un mirage ne les fait pas naître, un mirage ne les fera pas évanouir. Aussi est-ce à ses amis qu'elle réserve toute l'excellence, toute la délicatesse de son cœur, et l'on a pu dire d'eux justement qu'ils étaient les dangereux rivaux de ses amants.

C'est ainsi qu'elle fut profondément affectée par la disgrâce qui rejetait Yveteaux à la misère. Fort estimé d'Henri IV qui appréciait son savoir et la variété de ses talents, ce charmant poète avait été par le roi attaché à la personne du dauphin. L'enfant n'aurait pu que gagner à cette fréquentation; mais la reine qui ne haïssait rien tant que l'originalité, vit tout de suite d'un mauvais œil les mises singulières dont s'affublait le précepteur : chaus-
ses la plupart du temps dénouées, pourpoint en

peau de senteur auquel s'attachaient d'hétéroclites manches de satin rose, grosse chaîne où brinqueballaient bruyamment des amulettes. Elle s'offusqua surtout de l'extrême indépendance avec laquelle il s'exprimait devant son royal élève. Des esprits malveillants et étroits le représentèrent en outre comme un dangereux incrédule et, dès le lendemain du crime de Ravaillac, c'en fut fait du compagnon qu'Henri IV avait choisi pour son fils.

Deux pièces accusatrices avaient servi à congédier des Yveteaux. L'une, écrite de sa main même formulait ce sage précepte qui ne pouvait manquer de paraître suspect à l'Italienne bigote : « Les actions généreuses conviennent mieux aux rois que les exercices de piété. » L'autre est ce charmant sixain qui témoigne plus d'aimable philosophie qu'il n'est admis dans une Cour :

*« Avoir peu de parents, moins de train que de rentes,
Des jardins, des tableaux, la musique, des vers,
Une table fort libre et peu de couverts.
Avoir bien plus d'amour pour soi que pour sa dame,
Être estimé du prince et le voir rarement,
Beaucoup d'honneurs sans peine, et peu d'enfants sans
[femme. »*

Dès qu'elle le crut malheureux, Ninon s'empressa d'aller voir celui qu'elle appelait *le Bonhomme*. Il habitait aux portes de Vincennes une petite maison avoisinée d'un grand bois. Les abords en étaient isolés et Ninon s'attendait à

quelque désolante détresse. Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir, sous un arbre, à côté d'une jeune nymphe, un berger dont la tête chenue s'ombrageait d'un chapeau doublé de taffetas changeant. Était-ce bien des Yvetaux? Le chagrin lui avait-il dérangé l'esprit? Mais ôtant la flûte de ses lèvres, il salue Ninon et l'assure qu'il est le plus heureux des hommes. Une chance extraordinaire lui avait fait rencontrer sur le seuil de sa maison, comme il y rentrait, Mlle Cora, — c'était le nom de la nymphe; il l'avait fait entrer avec lui; elle avait chanté et, tout ému, il s'était promis de ne plus se séparer d'elle.

La vue de leur existence artistique et champêtre toucha tellement Ninon qu'elle revint souvent visiter ces puérides amoureux. Tantôt elle les trouvait au clavecin, murmurant de tendres romances, tantôt couchés sur des divans de verdure. Vêtus de costumes pastoraux, ils se donnaient des noms empruntés à Virgile. Des oiseaux apprivoisés volaient autour d'eux, et ils conduisaient leurs moutons en soufflant dans des pipeaux. Si ridicule que fût cette mascarade, Ninon ne la raillait point. Qu'on sût se passer du monde et, par une innocente fiction, se procurer du bonheur lui semblait un exemple admirable. Son amitié pour le *Bonhomme* ne se ralentit jamais, et elle en apprit la mort avec une vive émotion. Certains détails d'ailleurs étaient particulièrement touchants pour

elle. Sentant sa fin venir, des Yveteaux avait prié Mlle Cora de lui jouer une *sarabande*, et il avait rendu l'âme en serrant de ses pauvres doigts crispés, un vieux ruban de satin jaune, « en souvenir, disait-il, de la gentille Ninon qui l'avait elle-même attaché à ma houlette. »

Commencée à l'époque où vif, replet, bon vivant et railleur, il était le boute-en-train des salons, l'amitié que Ninon eut pour Scarron ne laissait pas prévoir l'épreuve où elle devait être soumise. A peine avait-elle eu le temps de quelques soupers joyeux où s'échangeaient les saillies caustiques de leurs esprits, le poète tomba malade. Avaient-ils été amants? Cela ne semble pas probable. Depuis quelque temps déjà, sans qu'il l'avouât, et sans que fût altérée cette verve dont il ne devait jamais se départir, la santé de Scarron était atteinte. Tout ce qu'il avait de forces physiques se dépensait en paroles; pour le reste, il se ménageait. Sans l'explication qu'en fournit l'avenir, on serait même surpris du contraste entre la délicatesse des sentiments qu'il témoigne et la verdeur de ses propos. Parle-t-il d'amour, — et comment n'en point parler à une fille ravissante dont l'humeur n'a rien de farouche? — c'est sur le ton d'un tendre respect plutôt que de la volupté. A un début d'année, les vers qu'il envoie à Ninon en guise d'étrennes sont presque d'un père; il lui souhaite un bon mariage.

« *O belle et charmante Ninon
 A laquelle jamais on ne répondra non
 Pour quoi que ce soit qu'elle ordonne,
 Tant est grande l'autorité
 Que s'acquière une jeune personne
 Quand, avec de l'esprit, elle a de la beauté;
 Puisqu'hélas, à cet an nouveau,
 Je n'ai rien d'assez bon, je n'ai rien d'assez beau
 De quoi vous bâtir une éternelle,
 Contentez-vous de mes souhaits.*

.....
*Je souhaite donc à Ninon
 Un mari peu hargneux, etc., etc.
 Et que chacun l'estime autant que fait Scarron. »*

Peu de jours après, il est frappé du mal étrange et terrible qui jusqu'à sa fin va faire de lui un infirme et, selon sa pittoresque expression « un magasin de douleurs. » Les médecins, dès lors, s'en emparent et, à sa misère, ajoutent la tyrannie des remèdes. Drogues, emplâtres, saignées, purges, tout ce qui depuis Hippocrate a été inventé pour le prétendu soulagement de la loque humaine, le harcèlent, sans empêcher sa chair de se dessécher chaque jour davantage, ses membres de s'atrophier et ses tortures de devenir intolérables. Mettant sa foi dans les eaux de Bourbon l'Archambault qui ont réussi à Gaston d'Orléans, il part en coche, mais non sans avoir adressé une lettre à son amie : « Adieu, bien que ne soyez blonde, — fille dont parle tout le monde, — charmant objet, belle Ninon. »

Un mois plus tard, il revient définitivement paralysé. La saison est froide. Il retrouve Paris la-

mentable. « Je suis las, découragé, écrit-il, et ne veux plus rien entreprendre. » Il le croit; mais à la nouvelle qu'un guérisseur traite par un procédé nouveau les malades de son espèce, il se fait transporter chez lui. On connaît l'ignoble mystification qui, dans le voisinage des abattoirs attendait le malheureux. Revenu, cette fois de toutes les expériences, il regagne son logis du Marais où l'attend, non la guérison, mais le plus doux des voisinages. Sans allusions, sans plaintes inutiles, avec ce dévouement rieur qui a plus de prix qu'un baume, Ninon s'installe près du fauteuil à compartiments où s'emboîte le corps perclus. Comme si Scarron et elle s'étaient donné le mot, la conversation reprend sur le même ton plaisant de jadis; anecdotes et lectures font doucement passer les heures. Un cri aigu quelquefois, arraché par la douleur, rappelle la souffrance qu'on veut taire. D'une poignée de mains appuyée, la compassion de Ninon se fait sentir puis, de nouveau, retentit héroïque, le grelot de la gaité.

CHAPITRE IV

*Une fille n'est faite
Que pour être jolie et tout changer en fête.*

Victor HUGO.

Ce qu'était Marion de Lorme

Ce fut un temps où Ninon négligea sa réputation. Non seulement sa vie privée était complètement libre, mais elle affichait au dehors des allures dégagées qui, pour n'être pas spéciales aux filles galantes, ne détournaient pas les gens de penser qu'elle en fût une. Sa famille s'était peu à peu éloignée d'elle, et les femmes du monde, hésitantes sur l'attitude à tenir vis à vis d'une personne qui, par sa naissance, son éducation, ses manières étaient des leurs, la fréquentaient ou négligeaient de lui parler, selon qu'elles étaient plus ou moins prudes. Une petite aventure, survenue à cette époque prouve, en tout cas, que les plus timorées n'étaient pas toujours les plus intactes.

Madame Paget, femme d'un maître des requêtes, dont la conduite était loin d'être irréprocha-

ble, mais qui tenait un bon rang dans la société du Marais, se trouva dans une salle de concert, assise à côté de Ninon. Intriguée par le charme et la distinction de cette jolie voisine, elle se retourne du côté de Dupuis, trésorier des menus plaisirs du roi, et lui demande s'il la connaît.

Dupuis qui aime à mystifier répond :

— C'est une dame d'Argencourt qui, de Bretagne, est venue plaider une importante affaire dont l'issue la doit enrichir ou ruiner.

Aussitôt, toute aimable, Mme Paget se penche vers Ninon, décline ses noms et qualités, et propose l'aide de son mari pour le procès.

Ninon a bonne envie de rire; mais elle non plus ne craint pas la plaisanterie, et avec mille grâces, elle remercie, elle accepte.

Vient à passer Bois-Robert, le factotum du cardinal, qui ayant échoué pour son maître, était devenu lui-même amoureux de Ninon.

— D'où connaissez-vous cet homme? demande, scandalisée, Madame Paget. Ignorez-vous qu'il est le plus décrié des abbés? Hier encore Madame Cornuel assurait qu'il taille des chasubles dans les robes de Ninon.

Pour la prétendue dame d'Argencourt, l'occasion était tentante de remoucher une pimbèche. Prenant un ton d'aménité :

— Oh! Madame! Il ne faut pas ajouter foi à tout ce qu'on dit : Ninon est peut-être une hon-

nête fille. La médisance n'épargne personne. Qui sait ce que l'on dit de vous ?

A la sortie, Bois-Robert accoste la femme du maître des requêtes et lui demande :

— Avez-vous été contente de la conversation de Ninon ?

Grand courroux de la dame. Elle secoue ses vêtements comme s'ils avaient été souillés, et fait une scène à Dupuis.

— M'avoir mise en relations avec cette putain ! Monsieur, vous vous êtes joué de moi.

Madame Paget devait un jour regretter ces laides paroles et en faire amende honorable. Mais l'heure des revanches est loin encore. En les attendant, suivons Ninon dans le tourbillon de sa vie dissipée.

Entres autres lieux de plaisir, le Cours la Reine était particulièrement à la mode. Dès les premiers jours de soleil cette jolie promenade étendue sur les rives de la Seine attirait l'oisive société. Quittant les quartiers sombres et resserrés, les Parisiennes étaient contentes de respirer un air pur, et d'exhiber au grand jour leurs toilettes printanières. Elles venaient accompagnées de leurs chevaliers servants, ou s'arrangeaient pour les retrouver. Les uns, assis sous les ombrages, lorgnaient les belles passantes, d'autres à cheval, plumes au vent, caracolaient le long des portières. Dans une

chronique dénigrante où pour un peu il **traiterait** le délicieux jardin d'infâme, Ange Ripault fournit quelques détails qui nous ont paru pittoresques : « C'est là, dit-il, que vont les mondaines pour voir les gentilles des autres et y faire les leurs. Elles se rangent par ordre et étalent leurs marchandises aux yeux des amateurs les mieux ajustés. Elles ne viennent là que pour donner la vue et l'envie de leur personne à ceux qui leur plaisent. Elles ajoutent des signaux qui sont autant d'enseignes impudiques pour attirer les galants. Si vous demandez quels sont ces signes, je réponds que ce sont des nœuds en soye de la couleur convenue qui ont chacun leur nom et leur signification. L'un s'appelle le *mignon* et se place sur le cœur; le *favori* au dessus; le *cavalier* occupe le sommet de la tête. Le *galand* a son petit dizain de perles ou de diamants. De celui qui touche le sein les dames disent avec un air de langueur : c'est mon *assassin*. Le nœud qui pend de l'éventail est dit le *badin* et *bijou* celui qui s'ajoute au livre de prières. Mais ce n'est pas tout; ces dames ont sur le front des cheveux à double étage dont je tais le nom par pudeur, comme aussi celui du peigne qui les dresse et les arrange. Les boucles pendantes et bavoiant le long des joues sont les *garçons*; les mouches posées sur la mamelle gauche portent le nom de *libertines*, etc. »

Ninon ne détestait pas ce marché de perdition. Du fond du carrosse-coupé attelé de deux forts alezans que lui a offert le financier d'Emery, elle échange œillades et saluts. Arrivée au rond-point où sont les sièges, elle s'arrête. Beaucoup de promeneurs viennent à elle et la mettent au courant des nouvelles. L'un arrive de St.-Germain et sait que le roi a reçu d'Amérique un envoi nombreux de faucons; l'autre a dîné la veille au Palais-Cardinal et a remarqué la mine jaune et le peu d'appétit du ministre. Est-ce que vraiment? Hélas non! le coffre est encore solide. On raconte ce qui se fait à l'hôtel ou au château de Rambouillet : les déguisements en nymphes des demoiselles de la maison; les farces qu'elles infligent aux invités jusqu'à avoir, un soir qu'on avait mangé des champignons, rétréci les vêtements du comte de Guiche afin qu'en les remettant le lendemain matin, il se crut enflé. On cite les bons mots de Voiture, les galanteries de Mlle Paulet, dite la *lionne*, à cause de sa rousse chevelure, celles de Mmes de Choisy, de la Ferté.

Un jour qu'environnée de son cercle, Ninon examine à droite, à gauche, curieuse de tout ce qui survient, et amusée de lire l'admiration dans les regards, elle aperçoit un cavalier en uniforme qui met pied à terre et jette les rênes à un laquais. Il est tout jeune et de belle mine. Elle apprend son nom : Philippe de Navailles, et qu'il commande

un régiment de cheveu-légers. Un de ces émois soudains, impératifs, auxquels il est difficile de résister s'empare d'elle. Aussitôt, sur le carnet qui pend à sa ceinture, elle griffonne quelques lignes et les fait porter au jeune homme. Celui-ci répond par une acceptation et, le soir même, il est chez elle. Le couvert est mis pour deux; gentiment ils dînent sur une table étroite et bien servie. Ninon ne s'est pas trompée : il est charmant ce militaire et vous a un petit air de bravoure qui laisse prévoir le grade de maréchal où il arrivera un jour. Décidément, elle ne le laissera pas repartir.

Au fond de la chambre bien close, sous des courtines soyeuses, le lit entr'ouvre ses blancheurs. Elle fait signe à Navailles de l'attendre et passe dans son cabinet de toilette. Les soins raffinés dont elle a l'habitude, la retiennent près d'une heure. Prête enfin, toute fraîche et parfumée, dans un déshabillé de batiste, elle soulève la portière; le plaisir qui l'attend fait déjà palpiter sa poitrine. Quelle n'est pas sa surprise d'entendre un ronflement? Oui, l'attente a été trop longue et le jeune colonel qui, tout le jour s'est fatigué à faire manœuvrer ses hommes n'a pas résisté au sommeil. Ninon sent vivement l'offense. Elle ne peut retenir un premier mouvement de dépit : le malotru! je vais le faire jeter dehors par mes gens! Heureusement, elle n'en

fait rien. La tempête s'apaise, et bientôt même, à regarder le coupable, sa colère se change en une douce pitié. Il est si joli sur l'oreiller avec son cou nu, ses cheveux bouclés en désordre! on dirait presque un enfant. Et quel rêve entr'ouvre sa bouche imberbe, où luit l'émail pur des dents?

Le dormeur cependant méritait une leçon. Sans bruit, Ninon emporte les vêtements, les armes qu'il a jetés sur un siège : tout cela demain aura son emploi. Au petit jour, en effet, elle s'en travestit. Debout devant son miroir, elle enfile la casaque à parements, la culotte en peau de daim qui ne lui vont pas trop mal. Le ceinturon doré prend la forme de ses reins, le tricorne galonné s'enfonce jusqu'à ses sourcils, et flamberge au vent, la voilà qui fait grand bruit dans la chambre.

Réveillé en sursaut, Navailles croit à l'irruption de quelque rival.

— Je suis homme d'honneur, Monsieur, s'écrie-t-il; vous aurez satisfaction.

Un éclat de rire lui répond.

Confus, il est aux pieds de l'adorable femme, plus femme que jamais sous le déguisement martial, et il demande à réparer. Elle consent. L'histoire ne dit pas si la réparation fut à hauteur de la faute, mais le peu de temps que Navailles occupa le poste d'amant ne laisse pas supposer qu'il eut de triomphants réveils.

De telles incartades rapportées de proche en proche écartent définitivement de Ninon les personnes respectables. Peu lui en chaut; elle trouverait leur compagnie bien fade; mais comme son goût n'est pas de vivre en ermite, c'est hors de ce qu'on appelle « le monde » qu'elle va chercher ses distractions.

La maison de Marion de Lorme entre toutes sollicitait sa curiosité. Bien née comme elle, et comme elle élevée par des parents soigneux de son éducation, la belle courtisane était de douze ans son aînée. Par une culture d'esprit exceptionnelle, autant que par le charme de ses manières elle avait attiré dans son salon beaucoup de gens distingués, et conquis cette estime que Ninon devait partager, et dont St-Simon s'étonnera un peu naïvement.

Le premier amant de Marion avait été Desbarreaux, fanfaron de libertinage qui affectait plus de vices qu'il n'en avait, et les avait tous. Poète de talent avec cela, et même des plus délicats, il était ami de Ninon. A force de les vanter l'une à l'autre, il avait donné aux deux *Lais* — ainsi que parfois on les désignait, — le désir de se connaître. Si vif que fut ce désir, Ninon n'y céda pas tout de suite car, pour indépendante qu'elle fut, le rang social ne lui était pas indifférent et elle savait, qu'une fois descendus, les échelons en sont difficiles à regagner,

Durant ces hésitations, Marion avait cessé d'aimer Desbarreaux et passé à Chavagnac, puis à Rouville et, récemment, elle s'était prise de passion pour le grand écuyer du roi, Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars. Ce jeune homme assez fourbe, avait l'esprit chimérique, mais sa séduction était irrésistible. La campagne en outre qu'il menait contre un pouvoir détesté, lui faisait figure de héros, et l'enveloppait déjà de cette légende que sa condamnation, et la crânerie avec laquelle il monta les marches de l'échafaud, devait rendre une des plus touchantes de l'histoire

En attendant Marion l'adorait, et son infidélité déchirait le cœur de Desbarreaux. Ne sachant plus que devenir sans celle qui avait été toute sa vie, il allait se plaindre à Ninon qui tentait vainement à l'amener à plus de philosophie. Tout en maudissant l'infidèle, l'amant abandonné n'en pouvait retenir l'éloge; et comme il était poète, cet éloge prenait la forme lyrique. Emportée enfin par l'envie d'approcher la femme qui inspirait de si touchantes élégies, la confidente pria Desbarreaux de l'accompagner Place Royale.

Marion de L'Ou ou de Lorme, — comme l'usage a prévalu de l'appeler, — habitait à l'angle Sud-Est un pavillon brique et pierre que lui avait fait construire le financier Armand de Corbeville. C'était un de ceux que, dans son *Royaume de la Coquetterie* a décrit l'abbé d'Au-

bignac : « Le plus beau quartier de la ville, dit-il, est la Grande Place qu'on peut appeler vraiment Royale. Elle est environnée de réduits où se tiennent les notables assemblées de coquetterie, sorte de temples magnifiques consacrés aux divinités du lieu. Au milieu d'un grand nombre de portiques, vestibules, galeries, cellules et cabinets richement ornés, existe toujours un lieu respecté comme un sanctuaire où, sur un autel dressé à la façon des lits sacrés du paganisme, se trouve une dame exposée aux yeux publics, quelquefois belle et toujours parée, quelquefois noble et toujours vaine, quelquefois sage et toujours suffisante. A ses pieds, viennent les hommes les plus illustres pour y brûler leur encens, offrir leurs vœux, et solliciter l'entrée du palais des bonnes fortunes. »

Toute lumineuse de sa beauté blonde et de son sourire débonnaire, Marion régnait sans conteste sur le royaume en question, mais elle ne régnait pas que là. Avec Corneille, Racan, Cyrano, Voiture, Balzac, Patru, son salon s'entr'ouvrait aux lettres, et l'aristocratie représentée par les ducs de Créqui et de Brissac, par le comte de Châtillon, le chevalier de Ruvigny, le maréchal de Bassompierre, bien d'autres, en avait fait un de ses rendez-vous d'élection. Quant aux femmes, s'il ne s'en trouvait pas d'honnêtes, les filles d'Opéra du moins en étaient exclues et, toutes dissolues

qu'elles fussent, Mesdames de la Suze, de Char-ny, des Loges, y apportaient, par leur naissance, un semblant de considération. Aucun milieu ne pouvait agréer davantage à Ninon. Elle y fut fêtée dès le seuil, et s'y sentit tout de suite à l'aise, comme dans un climat adapté au fonctionnement de son être.

Sachant ce que l'on sait des femmes, de leur prétention exclusive à occuper le premier rang, on serait en droit de se demander si, en rapprochant ces deux déités parisiennes, Desbarreaux n'avait pas commis une grave imprudence. L'entente sans nuages des jours qui vont suivre prouve supérieurement le contraire. En réalité, la nature les avait faites si différentes l'une de l'autre et si accomplies chacune en son genre qu'elles n'avaient rien à s'envier. Si Ninon est la plus jeune, et si elle l'emporte par l'éclat et le mouvement de la physionomie, Marion a pour réponse la suavité qui est celle de l'amour même, ses larges yeux pleins de douceur, sa bouche affable, ses cheveux tordus au-dessus du cou en spirales qui font songer aux modèles somptueux du Titien. A ses splendeurs charnelles s'ajoute une souveraine élégance. Le luxe de ses bijoux, de ses toilettes évoque, lui aussi, les toiles de grand peintre de Venise. L'inventaire dressé après sa mort, en fournit des détails devant lesquels on reste confondu. Les brocarts emplissent des cham-

bres; rien que pour contenir les dentelles, il a fallu d'immenses coffres; les gants se comptent par centaines. Il est vrai de dire que Marion n'en portait jamais une paire plus de trois heures. A côté de ce gaspillage, la simplicité de Ninon surprend: des robes d'indienne, de tabis, deux en gros de Tours, une seulement brochée de fleurs; un col en point de Gênes, un autre avec les manchettes assorties en dentelle au fuseau. Mais à quoi bon énumérer? tout entre elles n'est que contraste.

Si l'esprit de Ninon possède un tour ferme, une acuité rare chez les femmes, celui de Marion n'est que courtoisie, bonté native, indulgence. L'une se fait de l'amour un système et en raisonne jusque dans le moment de le ressentir; l'autre s'y abandonne sans démêler quelle est la part du cœur ou des sens. Dès le moment qu'on l'aperçoit, Marion oblige à l'aimer, mais on peut se détacher d'elle; à Ninon, on ne renonce que si elle y a consenti. La beauté établit incontestablement la royauté de l'une et l'intelligence celle de l'autre. Pour former la première, son corps divin, son savoureux visage, la nature semble avoir effeuillé des roses; les rêveurs se perdent en elle comme dans une onde idéale, tandis que les pourchasseurs de sensations rares les attendent de la subtile Ninon. Afin de saisir les nuances de sa pensée, il arrivera qu'un interlocuteur oublie de la regarder qui, auprès de Marion eut perdu

la parole. Un homme éminent aurait pu passer sa vie avec Ninon dans les seuls délices de l'amitié, (et ce fut le cas de plusieurs); à Marion que dire sinon qu'on l'aime? qu'on la désire? A elles deux, en un mot, ces enchanteresses composent toute la symphonie du plaisir; qui a goûté leurs baisers emporte la sensation que, pour lui, la volupté n'a plus de mystère. C'est ce qui explique que tant d'hommes, passés de l'une à l'autre, leur restent également attachés; c'est ce qui rend vraisemblable ce prodige entre elles, d'une amitié sans jalousie ni prises de bec, quoique souvent elles se soient enlevé leurs amants. N'étaient-elles pas certaines de provoquer chacune, plus de désirs qu'elles n'en pourraient exaucer?

Après qu'elles eurent fait connaissance, en causant seules un moment, Ninon fut introduite dans un salon tapissé en cuir de Cordoue, dont les chaudes arabesques rappelaient l'art ornemental des Maures. De riches cabinets d'ébène et d'ivoire s'appuyaient aux murs, des tableaux d'un choix heureux en éclairaient les panneaux, et dans une cheminée aux volutes de marbre rougeoyait un grand feu. La compagnie assemblée là, parut au premier moment morose, comme il arrive lorsque, laissés à eux-mêmes, les hommes envisagent les questions de la politique. Celle de Richelieu était l'objet de toutes les conversations. Sur le Rhin, en Espagne, en

Italie, partout elle était victorieuse, et l'homme cependant était haï autant qu'aurait pu l'être un malfaiteur. On lui reprochait l'exil de la reine-mère, l'effacement où le roi était relégué, les exécutions surtout qui, comme un défi à la noblesse, en avait fait tomber les plus hautes têtes. Un vent de révolte soufflait. Trois gentils-hommes ne pouvaient être réunis sans, qu'entre eux, quelque noir projet s'esquissât.

L'entrée des deux rayonnantes créatures alléga soudain l'atmosphère. Les fronts préoccupés s'éclaircirent et, autour d'elles, la causerie se fit aimable. Chacun donna des détails sur la fête que préparait M. le Prince à l'occasion du mariage de son fils. François Mansart, qui avait exécuté les réparations de Chantilly, assura qu'on y verrait des merveilles : le canal embrasé, une chasse à travers les bosquets où des faunes poursuivraient de gracieux troupeaux de nymphes. Flattée d'avoir été invitée, Marion décrivit la toilette tissée d'or et brodée de perles qu'une habile couturière était en train de lui confectionner. Ninon, qui elle non plus n'avait pas été oubliée du prince, se contenterait d'une gaine de satin couleur d'ambre, dont les larges manches retenues par des nœuds de rubans ciel, feraient valoir la sveltesse de sa taille.

Quittant bientôt ces frivolités, on aborda les sujets littéraires qui étaient en grande faveur.

Après n'avoir attaché de prix qu'aux romans qui sont la grande distraction des époques où les gens vivent sédentaires, la société devenue plus remuante s'était prise de passion pour le théâtre. La Cour avait donné l'exemple, et des représentations mêlées de drames, de ballets réunissaient au Louvre, un groupe de privilèges. La ville où commençait à brûler cette fièvre d'amusement qui devait croître toujours, et faire de Paris le point de mire européen qu'il est devenu, exigea bientôt les siennes. Deux théâtres furent ouverts, analogues aux nôtres, qu'achalandaient, selon le programme, gens de rien ou de qualité. Situé rue Mauconseil, entre la rue Montmartre et le boulevard Saint-Denis, l'Hôtel de Bourgogne avec ses farces, ses bouffonneries, attirait un public turbulent. Au théâtre du Marais, établi rue Vieille-du-Temple, le répertoire étant plus choisi, les spectateurs l'étaient également davantage. Ce fut une révolution pourtant le jour où, dans cette salle avilie par la coutume d'y boire, d'y manger, d'y parler pendant que la voix des acteurs avait peine à se faire entendre, Corneille fit représenter le *Cid*. Depuis l'antiquité, jamais rien de si grandiose n'avait remué les âmes. Lorsque tout frémissant de l'insulte reçue, le vieux Don Diègue interrogea : « Rodrigue, as-tu du cœur ? », le tumulte habituel fit place à un respectueux silence. Des applaudissements fré-

tiques accueillirent la noble réponse du fils. On sentait qu'un art nouveau venait de naître, un art robuste, opposé aux fadeurs dont la Calprenède, Gombaud, toute une école de dramaturges à l'eau de roses, avaient encombré la scène. Aux bergeries infailliblement terminées par le triomphe de l'amour, succédait un combat où la passion, toute impérieuse et violente qu'elle fut, trouvait un antagoniste. Si quelque tendre faiblesse humanisait encore l'âme de Chimène, il était aisé de prévoir que d'autres héroïnes viendraient en qui l'auteur n'en laisserait plus trace, et que la vertu serait par lui proposée comme un suprême exemple.

Le bruit qu'un chef-d'œuvre se jouait au Marais, y fit bientôt accourir tout Paris. La pièce fit des recettes que l'on n'avait jamais vues. Les places, en quelques jours, devinrent introuvables. Jusqu'aux femmes que l'usage avait toujours écartées des théâtres payants se ruèrent, faute de loges et de gradins, sur les bancs du rez-de-chaussée jadis occupés par la racaille.

Un si retentissant succès ne pouvait manquer de porter ombrage au potentat qui, sur lui seul, prétendait faire converger tous les rayons de la gloire. Oui, maîtriser la France, abaisser l'Empire, que les rois le prissent pour arbitre, être le chef devant qui reculaient les armées et les flottes ne suffisaient pas au cardinal de Richelieu :

il avait encore l'ambition d'être un grand auteur dramatique. Rêvant pour ses médiocres produits littéraires, les suffrages qu'on refusait à l'œuvre de son génie politique, il entreprit, aidé du poète Desmaret, de rimer une tragi-comédie en cinq actes. *Mirame* n'était ni meilleur ni pire que la plupart des exercices lyriques et déclamatoires qui, depuis une quarantaine d'années, satisfaisaient le goût du public, mais elle avait le tort de n'en pas différer. Au milieu de paysages mythologiques empruntés à *l'Astrée*, des héros se battaient, s'empoisonnaient, ressuscitaient pour les beaux yeux d'une princesse. Apre à la réussite comme aurait pu l'être le dernier des débutants, l'Eminence avait elle-même réglé les détails de la représentation. Mise en scène, décors, costumes, dépassaient en ingénieuse splendeur ce qu'on avait jamais vu. Une claque surtout, confiée à cent paires de mains vigoureuses et bien payées, devaient assurer le succès. Cependant, le soir où devant trois mille spectateurs invités dans la grande salle du Palais, se leva le rideau de velours brodé aux armes des du Plessis, le cœur du ministre battait plus précipité qu'au moment de donner aux avant-postes français l'ordre d'avancer sous les murs de Madrid. Il n'avait pas tort, car une fois de plus, l'antipathie contre sa personne s'allait manifester, autant du moins que le permettait la

bienséance. Sur le libre terrain littéraire, **beaux seigneurs et grandes dames, heureux de prendre leur revanche de ce qu'ils avaient à subir sans broncher dans les choses de l'Etat, n'accordèrent qu'un strict minimum d'applaudissements.**

En aucun lieu, l'antipathie qu'inspirait Richelieu n'était ressentie plus vivement que chez Marion de Lorme. Elle aussi avait repoussé les avances de l'homme tout puissant. Ne racontait-on pas, qu'afin de la mieux séduire, il l'avait reçue un jour déguisé en habit de satin gris perle, hautes bottes et le chef empanaché? « Sans la pourpre et la barrette, c'est bien peu de chose qu'un cardinal », aurait-elle répondu. Et maintenant, elle adorait Cinq-Mars, le premier gentilhomme du royaume, celui que ses fonctions faisaient appeler Monsieur le Grand et qui, fort de l'amitié du roi, ne se cachait pas de vouloir mal de mort au ministre.

Par la pente naturelle des esprits courtois vers les sujets qui les mettent d'accord, on vint à parler de la représentation de *Mirame*.

— La pièce n'existe que par sa machinerie, rappela Marion. Deux flottes sur une mer agitée, voilà en vérité, de la belle littérature!

— Le fait est, convint Racan, que les vers sont au-dessous du médiocre.

— Sans compter les allusions inconvenantes,

qui, en plusieurs scènes, font revivre les amours d'Anne d'Autriche et de Buckingham.

— Piètre vengeance d'un amoureux évincé! fit avec dédain Cyrano.

Un jeune magistrat, François de Thou, dont le noble esprit s'indignait de tout ce qui n'était pas désintéressé, marqua sa réprobation.

— Oui, la terreur toujours! les moyens lâches ou sournois, pour inquiéter la reine, faire sentir à cette pauvre femme qu'un mot suffirait à la faire répudier!

Grande admiratrice de Corneille, Ninon prit à son tour la parole :

— Et quand on pense que Mirame, cette pauvreté, a été préférée au Cid!

— Où? Par qui? demandèrent plusieurs voix.

— A l'hôtel de Rambouillet.

En entendant le nom de son chef-d'œuvre, Corneille s'était rapproché. Vulgaire, mal vêtu, la chevelure embroussaillée, on l'eût pris pour un commerçant de province. Il n'avait pas l'art des belles manières et s'exprimait difficilement dans un salon; mais sensible à ce qu'avait dit sa jolie avocate, il la remercia d'un sourire. Un tout jeune homme l'accompagnait. Il en fit la présentation : Jean-Baptiste Poquelin, tapissier du roi. Celui qui devait être Molière s'inclina devant Ninon et, tout de suite, ces deux êtres de franchise et de liberté se reconnurent, comme à une ressemblance, des

parents qui ne s'étaient jamais vus. Ce fut le commencement entre eux d'une intimité qui, sans fêlure, devait durer jusqu'à la mort.

Deux hommes s'étaient tenus à l'écart. Il y avait plus d'une heure, qu'à demi-cachés dans une embrasure de fenêtre, ils échangeaient des paroles à voix basse. Très différents d'âge et d'extérieur, l'un dans la fleur délicate de ses vingt-cinq ans et de son pourpoint lilas, l'autre, mûr, le teint cuivré, sobrement vêtu d'un velours noir qu'éclairait, sur la poitrine, une décoration en forme de croix, ils causaient cependant comme des égaux. L'un était le marquis de Cinq-Mars, et l'autre, l'ambassadeur d'Espagne. Celui-ci s'étant éclipsé, Cinq-Mars, comme si le long entretien qu'il venait d'avoir l'avait glacé, se porta devant le feu, et du ton léger qu'il affectait pour parler de choses graves, dit, en retournant la tête :

— Savez-vous, Messieurs, que si les murs avaient des oreilles, ce qui s'est dit ici ce soir nous ferait tous mettre à la Bastille?

Un petit frisson parcourut l'assistance car, partout où se trouvait l'imprudent jeune homme, on avait l'impression du danger.

Sur un ton de badinage, Cyrano objecta :

— Bah! nous n'avons tenu que d'innocents propos littéraires!

— Précisément, reprit Cinq-Mars; ignorez-vous que le cardinal renoncerait sur l'heure aux avan-

tages de sa presque souveraineté pour une gloire d'auteur?

On reconnut alors un de ces persiflages auxquels se plaisait M. le Grand, et le malaise se dissipa.

Seul le visage de Marion restait soucieux. Elle vint s'asseoir à côté de son amant, et levant vers lui son suave regard :

— Dites-moi, mon amour, que tramiez-vous tout à l'heure, avec ce noir personnage?

— Rien; nous parlions des choses d'Espagne.

Elle reprocha :

— A moi qui sais tout et qui vous aime, pourquoi mentir?

Lui aussi, aimait sa belle maîtresse. Il aurait voulu ne lui rien cacher; mais les femmes sont si craintives!

— Votre bouche, ma bien-aimée, n'est faite que pour les baisers, le sourire.

— Je serai brave, je le jure.

— Vous voulez savoir? Alors venez.

Et il l'entraîna dans cette même embrasure où l'on était à l'abri des indiscrets.

— Eh bien! voilà : le moment est proche. Un messenger d'Olivarès est venu ce matin dire à l'ambassadeur que nos plans sont en accord. Il m'attend à la frontière.

Les blanches épaules de Marion s'humectèrent d'une sueur glacée,

— Henri! Oh! Henri! murmura-t-elle, vous me faites trembler.

— Vous voyez : je n'aurais pas dû vous dire.

Et comme si cette peur cependant qu'il déplo-rait, la lui rendait plus chère encore, le jeune homme respira de tout près le parfum qui émanait d'elle. Enivré, il continua :

— Rassurez-vous, ma chère âme; tout s'annonce selon mes souhaits. Les principaux conjurés sont déjà réunis en Roussillon. De Thou, avec qui je vais sortir, sera averti ce soir. Avant midi, demain, nous serons en route pour Béziers.

— Partir! gémit la tendre femme, sans rien ajouter, car elle n'en avait pas la force.

Gentiment, son amant lui reprocha :

— Vous m'aviez promis que je ne verrais plus ces yeux de désolation. Puisque vous allez être ma femme, ne devez-vous pas épouser gaiement mes projets? Songez que si ce que j'entreprends réussit, la France entière m'acclamera; le roi sera délivré de la tyrannie qui l'opprime, et vous-même, ma bien aimée, vous n'aurez plus à subir les galanteries d'un pédant que je m'irrite de ne pouvoir mettre à la porte.

— Vous savez bien que moi non plus, je ne puis souffrir sa présence.

— Oui, mais ce regard que, l'autre soir, au théâtre, il osa poser sur vous!

Ces derniers mots avaient été prononcés avec

tant de rancune amoureuse, une si dévorante ardeur que Marion les sentit courir le long de sa chair. S'ils avaient été seuls, elle aurait passé ses beaux bras autour du cou de son amant, et l'aurait attiré contre ses lèvres. Les paroles du moins eurent l'effusion d'une caresse.

— O Henri, vous êtes beau ! Je vous adore. Ne resterez-vous pas avec moi ce soir ?

Autant qu'elle, il aurait désiré cette nuit d'amour qui est le viatique de ceux qui vont exposer leur vie ; mais les nécessités de sa charge le réclamaient.

— Impossible, hélas ! Le roi me croit à Saint-Germain. Je ne me suis échappé que par ruse. S'il me savait ici, à quoi sa jalousie ne le pousserait-elle pas ? Souvent il parle de vous avec un visage blême ; il parle de vous exiler.

— Alors, notre mariage ?

— Il se fera, j'en répons, mais patience, à mon retour.

Cinq-Mars, et son ami de Thou descendaient le grand escalier. Penchée au-dessus de la rampe, Marion les regardait partir. Son âme religieuse était assaillie d'alarmes. Si Dieu allait la punir dans celui qu'elle aimait !

Quand il eut disparu sous la voûte, elle se retourna. Ninon était à côté d'elle. Le besoin de s'épancher lui arracha cette plainte :

— Quel tourment pour un cœur de femme

d'être attaché à un homme pour qui l'amour n'est pas tout!

Ninon lui prit affectueusement la main et, avec l'indulgente compassion qu'on a pour un charmant être déraisonnable :

— Vous êtes une passionnée, lui dit-elle; les cœurs de cette sorte sont destinés à toujours souffrir.

Un étonnement presque candide se peignit dans les yeux azurés de Marion :

— Mais vous? Aimer ne vous fait donc jamais mal?

— Oh! moi c'est différent, fit Ninon, je ne prends de l'amour que ses fleurs. La volupté dont les dieux ont tendu la coupe aux hommes me suffit; j'y bois comme butine une abeille.

La tendre courtisane, qui trop souvent, pour son repos, avait mêlé le sentiment au plaisir regardait sa légère interlocutrice avec une sorte d'envie. Et cependant au fond d'elle-même, ne pensait-elle pas, qu'aimer sans compter, aimer jusqu'à l'angoisse et les larmes, est ce qu'il y a au monde de plus précieux? Curieuse, elle interrogea :

— Pensez-vous, toujours, pouvoir ainsi délimiter les mouvement de votre cœur?

Ninon leva les bras de la manière qui exprime le doute.

La sympathie qui, si souvent, naît des contrastes, venait de surgir entre ces deux femmes que la nature avait faites à l'opposé l'une de l'autre. Elles se dirent adieu. Leurs regards étaient emplis du mystère de l'avenir.

Digitized by Google

CHAPITRE V

*... La pauvrete avait compté
Sans l'autour aux serres cruelles.*

LA FONTAINE.

Revers de médaille

Du temps avait passé, de grands événements s'étaient accomplis. Richelieu était mort, emportant, récompense d'un génie sans faiblesse, la haine de ceux qu'il avait servis, autant que celle de ses adversaires. Le sort avait voulu que, comme une tragédie, sa vie s'achevât par un acte sanglant, et que ses victimes fussent, cette fois, sympathiques entre toutes celles qu'il avait déferées au bourreau. En mourant de la façon brave et juvénile que l'on sait, Cinq-Mars et de Thou avaient fait rejaillir sur la litière rouge une tache qui ne devait plus s'effacer. Presque aussitôt après, Louis XIII, comme s'il n'avait pas la force de poursuivre sa route, sans la main qui l'avait, à la fois broyé et soutenu, rejoignit bientôt son ministre. Il laissait un fils de cinq ans et une veuve qui allait enfin respirer.

Anne d'Autriche était belle encore, de ses yeux ardents où s'était allumée la passion de Buckin-

gham, de ses magnifiques cheveux cendrés qui bouclaient autour de ses joues, de ses mains dont Mme de Motteville dit qu'elles étaient faites pour porter le sceptre et être baisées. La mère de Louis XIV savait tout juste lire et écrire, mais elle avait la taille majestueuse, elle goûtait la comédie, la musique, les belles conversations. A la pensée que cette sympathique blonde et son bel enfant étaient devenus les maîtres, une vague joyeuse déferla d'un bout à l'autre de la France. Sur la route de Saint-Germain, par où ils étaient attendus, la foule se fit si compacte que le cortège en fut empêché d'avancer. Ce n'étaient sur son passage que fleurs, compliments, bénédictions.

La Régente arrivait au pouvoir avec des intentions excellentes, dont la première était de ne pas se laisser dominer. Le ministre qu'elle choisit avait toujours vécu dans l'ombre, et semblait le dernier homme à imposer une volonté. Il s'installa modestement devant le bureau où avait travaillé Richelieu, et commença par donner l'impression qu'il n'était là que pour quelques jours, le temps de débrouiller les affaires. Mais Mazarin était un fort habile homme. Avec son beau poil lustré, son œil vif, de l'esprit et un visage extrêmement doux qui plaisait, il eut bientôt fait de se rendre indispensable. Sur l'aristocratie foudroyée par son dur prédécesseur, ruissela une pluie bienfaisante de pensions, de grâces, d'hon-

neurs. Sa tactique d'ailleurs était d'en répporter le bénéfice à la reine. Par ses soins, c'était elle qu'on bénissait, qu'on acclamait. « Il n'y eut bientôt plus que quatre petits mots dans la langue française », dit Feuillade : « La reine est si bonne ! »

Paris témoigna sa satisfaction en s'amusant. Une grande ombre avait passé sur le règne défunt ; les esprits s'y étaient sentis surveillés, suspectés, empêchés de la joie de vivre ; ce fut une folle revanche. On s'amusa le jour, on s'amusa la nuit, avec la prodigieuse capacité de plaisir qu'a toujours eue notre capitale. Ce n'était partout que fêtes et chansons. Des sérénades emplissaient les rues. Les balcons s'animaient comme ceux d'Andalousie. En quelques vers, Saint-Evremond donne une idée de cette heureuse époque :

*« J'ai vu le temps de la bonne Régence,
Temps où la ville aussi bien que la Cour
Ne respirait que les jeux et l'amour.
Une politique indulgente,
De notre nature innocente
Favorisait tous les désirs.
Tout goût paraissait légitime,
La douce erreur ne s'appelait point crime
Les vices délicats se nommaient des plaisirs. »*

Le vent de dissipation qui avait gagné toutes les classes, fit sentir sa poussée d'autant plus irrésistible dans les milieux où le plaisir était la règle. Si Ninon avait jusqu'alors conservé quel-

que réserve, elle fut, par l'exubérance générale, entraînée dans un mouvement qui fixa l'attention sur elle. Sa maison — celle de Marion de Lorme étant momentanément plongée dans le deuil, — devint le centre galant à la mode. On y dansait, on y chantait, et le diapason, sans que le bon goût perdît ses droits, était celui d'une voluptueuse jovialité. A table surtout, lorsque, réunis autour de la nappe en toile de Flandre qu'éclairaient des candélabres d'argent, des convives faisaient honneur au menu, l'aimable hôtesse exigeait que la conversation ne tarît pas. Elle-même en donnait l'exemple, et sa verve a été jusqu'à faire prétendre qu'elle était ivre dès le potage. Ivre, oui, de cette saine allégresse, de cette belle fusée intellectuelle dont elle a dit : « La joie de l'esprit est un signe de sa force », car l'autre ivresse, celle qui brouille les idées et avilit l'être humain lui faisait horreur; elle-même ne buvait que de l'eau.

Ce n'est pas sans exciter beaucoup d'envie que l'on atteint à la célébrité. A mesure que se répandait la réputation de Ninon, que ses réceptions, ses talents, ses soupers étaient vantés, que l'agrément de sa personne trouvait plus d'admirateurs, le nombre augmentait des mécontents qui n'étaient pas reçus chez elle. Des femmes aussi lui en voulaient, dont les maris, las de s'ennuyer à leur foyer, allaient goûter dans l'élégante *garçonnière* les délices de la vie extra conjugale. Tout

cela finit par former un clan, une sorte de cabale où la perte de la courtisane fut jurée.

On sait avec quelle sévérité le dix-septième siècle, et même le dix-huitième, si relâché pourtant dans ses mœurs, traitait les filles galantes : au moindre scandale, sur une simple dénonciation, la femme pouvait, sans jugement, être emprisonnée, déportée. Il n'était donc pas malaisé de nuire à une personne dont la vie assurément prêtait au blâme. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre, et si grave, que peu s'en fallut que la destinée qui nous intéresse n'allât donner sur l'écueil et s'y briser.

Marié à la toute charmante Marie de Rabutin-Chantal, le marquis de Sévigné avait le tort de la négliger pour Ninon. S'il ne l'avait pas été de celle-ci, ce mauvais sujet aurait été l'amant d'une autre; il était de ces incorrigibles coureurs d'aventures que toute femme est susceptible d'intéresser, sauf la leur. La crainte même de cette vengeance qu'une épouse tient toujours à sa disposition, et dont le menace Bussy-Rabutin, ne l'arrête pas. Glorieux d'avoir enlevé Ninon à Vassé, il l'affiche, fait d'elle le trophée de son inconduite. C'est Ninon cependant qui va venger la marquise. Les trois mois dont dispose son cœur volage échus, elle cherche du nouveau; ses sens blasés en réclament à tout prix. Le chevalier d'Albret est un beau gars; fureur et supplication

de Sévigné n'y feront rien : son remplaçant est élu. Que se passa-t-il alors entre les deux hommes? On l'ignore, ou plutôt on ignore le prétexte qui servit à les jeter l'un contre l'autre. Le duel qu'ils eurent, un matin, derrière la forteresse de Vincennes, fit hélas! grand bruit car le marquis de Sévigné, mort, laissait deux enfants, une veuve de vingt-quatre ans, belle, spirituelle, bien appareulée, pour qui l'opinion prit parti violemment.

Depuis un certain temps déjà, la reine-régente était sollicitée de sévir contre Ninon. « Les désordres de cette pécheresse, lui disait-on, ne connaissent plus de limites. » Au Cours effectivement, au concert, à la comédie, on ne voyait qu'elle, entourée d'une troupe arrogante et lascive dont les propos sans pudeur offusquaient les honnêtes gens. Encline, nous l'avons dit, à l'indulgence, Anne d'Autriche se contentait de lever les yeux au ciel, et, demi-souriante, de faire, avec ses belles mains, le geste de se voiler la face. Mais le scandale, cette fois, dépassait toute mesure; Ninon n'était accusée de rien moins que d'avoir excité ses deux adversaires au duel. Combien au contraire sa conscience pacifique déplorait que la volupté devînt jamais une arme meurtrière! Depuis que ses terribles rivaux avaient fait couler le sang si près d'elle, la pauvre ne cessait de répéter : « S'ils avaient consenti que l'amour soit, ainsi que moi-même j'en donne l'exemple, un simple divertisse-

ment, combien leur cœur aurait été éloigné de la haine! »

En attendant, ses ennemis s'acharnaient à la faire responsable. C'était chez elle que le chevalier d'Albret et le marquis de Sévigné s'étaient connus, haïs, provoqués, donc le duel était à sa charge.

Un ordre d'arrestation fut signé, qui aurait été exécuté si, le même jour, ayant rencontré Ninon comme il était dans son carrosse, le prince de Condé, mis au courant de ce qui se tramait contre elle, n'eut immédiatement monté l'escalier du Louvre pour plaider, auprès de la reine, la cause de sa belle amie.

A des marques de sympathie venues de si haut, le moyen de résister?

La cabale cependant ne désarmait pas; mais voyant de quels défenseurs disposait Ninon, elle comprit qu'il fallait s'adjoindre le parti puissant, entre tous, des dévôts. Quelle que fussent les faiblesses de son cœur, la reine n'en était pas moins attachée au catholicisme étroit; dans lequel avait macéré sa jeunesse d'Espagnole. Pêcher était mal, assurément, Dieu en avait de la peine, mais sa miséricorde était grande; un seul péché était irrémissible : chasser la foi de son âme. Devant ce crime, toute l'aménité d'Anne d'Autriche s'effaçait, faisant place à une justicière, à *la fille aînée de l'Eglise* défendant des droits souverains.

Les gens désireux de perdre Ninon connaissaient ainsi le point où leurs coups étaient sûrs de porter. A l'imputation de débauche qui n'avait pas suffi, ils ajoutèrent celle de libertinage qui, dans le vocabulaire du temps, sans se distinguer précisément de la première, y ajoutait celle d'impiété. Sa maison fut représentée comme un foyer d'athéisme, un lieu déshonnête où toutes les croyances étaient bafouées. *Etait-ce vrai?*

A une époque où la liberté de penser était en abomination et exposait à toutes les disgrâces, il est difficile, en cette matière délicate, de démêler au juste les opinions de chacun. On peut affirmer cependant qu'il y eut, en plein dix-septième siècle, au milieu de la croyance générale, un groupe d'esprits forts, de *libertins* comme on les appelait qui, tout en gardant l'orthodoxie extérieure dont il eût été dangereux de s'affranchir, ne croyaient à rien de surnaturel. A y regarder de près, on rencontrerait même en ces disciples attardés de la Renaissance, des incrédules plus absolus que ne furent les philosophes du siècle suivant, avec leur foi ardente dans le progrès de l'humanité, et les nobles illusions qui faisaient d'eux, à leur manière, des âmes de foi.

Marquée comme elle l'avait été par l'empreinte d'un père licencieux et par de libres lectures, il semble bien que la fille d'Henry de Lenclos ait

appartenu à ce groupe. Non seulement son esprit raisonneur ne la portait pas aux croyances toutes faites, mais le christianisme ne se pouvant guère accorder avec sa manière de vivre, il était naturel qu'elle cherchât dans d'autres doctrines à la justifier. C'est ainsi que nous l'avons vue adopter le principe païen du bonheur, et commencer par mettre les mœurs en dehors de la morale. N'avait-on pas, pour se conduire, la conscience individuelle? Bien à plaindre, déclare-t-elle, ceux à qui elle ne suffit pas! La sienne avait été dès l'enfance éclairée par Montaigne, cet oracle du bon sens. D'après lui, elle savait que la « perfection n'est pas dans le miracle et l'extravagance, mais à jouir loyalement de son être, et que les plus belles vies sont celles qui se rangent au modèle humain. » Par sa mère, d'autre part, elle avait appris à comprendre la foi chez les autres, à la respecter et à laisser les âmes se consoler avec ce qui les console. Ne le prouvait-elle pas lorsque auprès de ses amis en danger de mort, elle introduisait un prêtre? Certains ont voulu voir en cela, et aussi en la manière bienséante dont elle reçut les derniers sacrements, une trace de l'éducation première. C'est possible. N'a-t-elle pas elle-même écrit : « Il me paraît aussi difficile de ne croire jamais que de croire toujours. » Il nous paraît probable cependant que Ninon appartenait à la catégorie, assez rare à son époque, et si nom-

breuse aujourd'hui, des *indifférents*. Croire, nier sont les termes équivalents d'une conviction absolue à laquelle n'était pas portée son cerveau. Elle leur préférerait l'état prudent de celui qui, les sachant insolubles, s'écarte des questions religieuses.

Dans tout cela, on le voit, rien de déclaré, rien qui ressemble à un drapeau, et méritât d'attirer les foudres ecclésiastiques. Mais il y avait les amis de Ninon. Tallemant a prétendu que plusieurs d'entre eux avaient contribué à la rendre libertine. Tout au plus ce reproche pourrait-il s'adresser à Saint-Evremond, qu'une pleine liberté d'esprit rangeait du côté suspect et qui trouvait en elle, il faut l'avouer, un terrain supérieurement préparé à recevoir son influence. La correspondance que nous examinerons à son heure, témoigne entre eux d'un accord parfait. Ayant bu aux mêmes sources philosophiques, ils n'attendent que de la nature les seuls biens qui valent de vivre. « Huit jours de bonheur ici-bas, écrit l'un, valent mieux que huit siècles après la mort. » Et l'autre répond : « Il faut se contenter du jour où l'on vit. Les espérances prochaines sont plus sûres que celles qui s'étendent au delà. »

Quant aux Mossens, aux Charleval, aux d'Elbène, simples compagnons de plaisir, qu'importe leur opinion? Quoiqu'ils tranchassent assez délibérément de l'incrédule, ce n'est pas de leurs cervelles légères que prendra conseil la tête bien

équilibrée de Ninon. Tout au plus rira-t-elle parfois des saillies dont ils égaient la conversation, saillies bien innocentes si l'on en juge par celle-ci échappée à d'Elbène un jour qu'on discutait sur l'immortalité de l'âme : « Moi, je me range du côté de la mortalité. » Ou encore par l'építaphe que Miossens rimait pour son chapelain :

— « *Ci-git Bertrand, cet aumônier
D'un des plus grands seigneurs de France,
Qui n'en reçut jamais denier
Ni ne dit messe en sa présence.* »

Le plus compromettant était assurément Desbarreaux. Cet athée intermittent à qui l'on doit un beau sonnet chrétien intitulé *Recours d'un pécheur à la bonté de Dieu*, écrit pendant une maladie où il avait eu peur de mourir, était, quand il se portait bien, le pire des fanfarons. La fantaisie le prit, un Vendredi saint, de réunir quelques jeunes débauchés dans un cabaret de Saint-Cloud : « On fera carnaval », portaient les invitations. Marion de Lorme, dont il n'avait pas réussi à ébranler la foi religieuse, en même temps que, le premier, il dépravait ses mœurs, refusa le déjeuner; mais Ninon eut l'imprudencé de s'y rendre. Une succulente omelette au lard venait d'être servie sur la table, lorsqu'un orage d'une extraordinaire violence éclata. Frissonnants, les convives se regardent. Tout impies qu'ils soient, leur esprit n'est pas tranquille : si c'était une vengeance du

ciel! A ce moment, le tonnerre redouble, ébranle les murs de la maison, et chacun, épouvanté par cette grosse voix, repousse le plat sacrilège. Seule Ninon a conservé son sang-froid. « Voilà bien du bruit pour une omelette », dit-elle, et son repas continue sans qu'elle ait l'appétit coupé.

Colportée de salon en salon, cette histoire aboutit au petit coucher de la reine. Les dames d'honneur la chuchotent avec des mines confites et des soupirs étouffés. « N'est-il pas assez triste que des hommes soient sans religion, gémit Mme de Motteville, mais une femme! »

Anne d'Autriche accorde que la libertine sera enfermée aux Madelonnettes, sorte de couvent-prison qui servait d'asile aux filles repenties.

— Je me permettrai de faire observer à la reine que Ninon n'est ni fille, ni repentie, risque Baudru, dont les bouffonneries avaient parfois le don de détourner le mécontentement royal.

Il ne fut plus, ce jour-là, question des Madelonnettes, mais un nouveau scandale allait bientôt raviver les pieuses indignations. Ce fut au Carême suivant. Sans la moindre provocation, mais avec un oubli total des abstinences prescrites, on dînait grasement chez Ninon. C'était dans l'appartement qu'elle occupait alors rue des Saint-Pères, au coin du quai. (Pourquoi aussi, était-elle venue se loger dans un quartier plein de couvents?) Or, il arriva qu'un de ses invités, assez malotru, con-

venons-en, jeta par la fenêtre la carcasse d'une magnifique volaille. La mauvaise chance voulut qu'à la même minute, un capucin passât par là, dont le crâne reçut l'envoi qui ne lui était pas destiné. Grande colère! Colère sainte de ceux qui, sous leur froc, pensent représenter le divin! Pièce en main, le capucin alla se plaindre au curé de la paroisse. Le cas parut doublement grave, qui, en même temps portait atteinte aux prescriptions ecclésiastiques et à la personne d'un moine. On en référa au bailli, puis au général des Franciscains. Celui-ci était fort bien en Cour. Il endoctrina la reine, lui persuada que l'intérêt de la religion réclamait un exemple.

Cette fois, le compte de Ninon était clair : il faudrait en passer par le cloître. Le temps n'est plus où elle envisageait, sans déplaisir, l'idée d'une retraite plus ou moins longue derrière des murs silencieux. Elle a connu les enivrements du plaisir, et ne saurait plus concevoir la vie sans eux. De sa jeunesse qui s'avance, elle ne veut pas perdre une parcelle.

C'est comme dans un cauchemar qu'elle voit, un matin, paraître, chez elle, le capitaine des gardes Guitaut, porteur d'une lettre de cachet. En la dépliant, ses doigts tremblent. Elle se demande : suis-je perdue?

L'ordre cependant d'avoir à se retirer dans un couvent, ne spécifiait pas dans lequel.

Interrogé à ce sujet, le capitaine interprète ainsi cette lacune :

— La reine a la bonté de vous laisser le choix de votre résidence, pourvu qu'elle soit cloîtrée.

Ninon respire. Elle comprend que la rigueur n'est pas contre elle aussi terrible qu'on le lui avait fait redouter. La confiance renaît et avec elle le goût de la plaisanterie. La malicieuse fille répond :

— Eh bien ! J'irai chez les Grands-Cordeliers.

Ces moines vêtus de bure et ceints d'une corde, passaient pour les plus dissolus qui fussent. L'irrévérence du propos déconcerte le pieux officier.

Comment osera-t-il s'en faire le rapporteur ?

En présence de la reine, tout rougissant, il hésite, balbutie.

Par chance, Anne d'Autriche était ce jour-là de belle humeur. Elle prend la chose en riant :

— Fi ! la vilaine ! se contente-t-elle de dire : qu'elle aille où elle voudra pourvu que je n'entende plus parler d'elle.

Ninon sentit que, pour un temps, sa disparition était nécessaire. Toujours malade, et toujours à la recherche d'un remède efficace, Scarron préparait un voyage en Amérique, d'où les médecins prétendaient qu'il reviendrait peut-être guéri : elle songea à l'accompagner. En fin de compte, ils ne partirent ni l'un ni l'autre ; mais afin de désarmer

ses ennemis, l'adroite fille demanda une chambre aux Bénédictines de Lagny.

C'est pendant cette retraite, plus ou moins forcée, que Ninon reçut la visite de la reine Christine de Suède. *L'Amazone du Nord*, qui avait échangé les joies du pouvoir contre celles de l'indépendance, était venue en France afin, disait-elle, d'en connaître les célébrités, mais avec l'intime persuasion de les éclipser toutes. Sa première visite fut, comme il convenait, pour la Cour, en résidence à Compiègne. Au début, ses brusques propos, l'excentricité de son accoutrement : courtes jupes, casaques chamarrées de passements militaires, quand ce n'était pas un collet en peau de buffle, ou un châle écarlate posé de travers sur l'épaule qu'elle avait plus grosse que l'autre, divertirent extrêmement le jeune roi. Des fêtes furent données où ils dansèrent ensemble et il fit avec elle des chevauchées dans la forêt. Mais bientôt, les paradoxes, les jurons mêmes dont elle émaillait sa conversation, « ses jambes lancées en l'air ou croisées, comme font les hommes au cabaret », offusquèrent la majestueuse Anne d'Autriche qui la fit reconduire à Paris.

La vie privée convenait mieux, évidemment, à cette échappée du trône que les pompes royales dont on avait pensé l'éblouir. Avec une curiosité de voyageuse, et une activité que personne ne

pouvait suivre, elle se mit à arpenter la capitale. Pas un théâtre, pas un musée, pas une bibliothèque qui ne vit sa perruque défrisée, ses gros souliers de cuir malodorants, « sa mine brune, dit Mme de Motteville, d'Égyptienne dévergondée ». Se piquant de tout savoir, elle convoqua les savants de la Sorbonne à venir lui parler de leur science, et surtout à s'émerveiller de la sienne. Elle désira entrevoir l'Académie, sur qui toute l'Europe avait déjà les yeux. Une séance fut organisée en son honneur. En madrigaux, en sonnets, le Parnasse y déploya toute sa flore. L'abbé Cottin lut un poème de Lucrèce, et Pélisson une ode d'amour à l'imitation de Catulle. Ménage qui, en sa qualité de bel esprit, avait ses entrées partout, offrit de mener la reine à l'hôtel de Rambouillet. Dans ce cénacle du raffinement et de la quintessence, elle fit une singulière impression. Aux révérences bien étudiées de la marquise, aux grâces enguirlandées de Julie d'Angennes, aux compliments mythologiques de Madeleine de Scudéry, quelle réponse que ses rudes poignées de main ! Le prestige d'une couronne néanmoins, même abdiquée, était alors si puissant que, sans se laisser rebuter, les plus grandes dames, Charlotte de Montmorency, la duchesse de Longueville, Anne de Rohan, la jeune Mme de Sévigné, bien d'autres, s'empressaient autour de la fille de Gustave Adolphe, et que les Vaugelas, les Voiture, les

Gombault, le marquis de Racan, les Chapelain, les Benserade, en vers et en proses célébrèrent sa venue.

Cette société, polie à l'excès, n'était point cependant l'affaire d'un sauvageon de cette espèce. Ne pouvait-on pas lui montrer des échantillons moins affectés du fameux esprit français dont la Suède faisait de si grands éloges? On lui présenta Mlle de Montpensier, qui n'en manquait pas, mais qu'elle trouva empesée dans les prérogatives de sa naissance; Mme Cornuel, dont l'orgueil de grande bourgeoise dédaigna de se mettre en frais; Mme de La Fayette qui, en sensitive qu'elle était, eut vite fait de se replier.

Un de ses *ciceronies* ayant parlé de Ninon, rapporté quelques-uns des aphorismes qu'on attribuait à cette fille d'esprit sur la liberté des femmes, sur leur droit d'amour, égal à celui des hommes, Christine résolut de l'aller voir. Les observations que se permirent les personnes de son entourage sur l'inconvenance de cette démarche, ne firent que la lui rendre plus désirable. Dès lors qu'elle était philosophe, une courtisane n'avait rien qui l'effarouchât. Son chemin, pour se rendre au château de Fresne en Brie, où l'avait conviée le garde des Sceaux du Plessis, passait non loin de Lagny : elle ferait un détour pour s'y arrêter.

Qu'elle ne fût pas la surprise ébouriffée du

couvent en apprenant la nouvelle? Une reine, et une reine qui, par surcroît, avait renié l'erreur de Luther pour devenir catholique, allait rendre visite à qui? à Mlle de Lenclos. La stupéfaction redoubla lorsque les nonnes, à travers leurs grilles, aperçurent le petit bout de femme mal bâtie, mais délurée, qui avec ses bottes et son feutre en bataille avait tout l'air d'un garçon.

Seule Ninon ne se troublait pas. N'ayant rien fait pour s'attirer l'honneur de cette visite, elle l'attendait sans émoi ni vanité, comme une distraction imprévue.

Dans le dépouillement des murs monastiques, Christine se sentit tout de suite plus à l'aise qu'entre les lambris de la *chambre bleue*. Ce qu'elle détestait par dessus tout, c'était l'étiquette. L'esprit, au résumé, lorsqu'elle renonçait à jeter de la poudre aux yeux, ne lui manquait pas, et elle savait l'apprécier chez les autres. Ninon eut bientôt fait sa conquête. Leur causerie prit graduellement le ton de l'intimité. Elles abordèrent différents sujets auxquels les incursions de la reine à travers Paris donnaient de l'actualité. Quand elles vinrent à parler des *Précieuses*, Ninon, avec un rare bonheur d'expression, les définit : les « Jansénistes de l'amour ». Et comme Christine ne se lassait pas de revenir sur ces singulières *alcovistes* qui, toutes occupées d'aimer, retranchaient cependant de l'amour, ce

qui en fait l'attrait principal, Ninon porta sur elles encore, ce jugement hardi : « Leur mérite consiste à aimer tendrement leurs amants sans jouissance, et à jouir solidement de leurs maris avec aversion. »

Christine était enchantée. Elle eut de la peine, après deux heures d'entretien, à s'éloigner d'une interlocutrice qui, à toute la raison du monde, joignait tant de charme, de gaillardise et de simplicité.

— Nos esprits sont faits pour s'entendre, déclara-t-elle et, au moment de la quitter, elle lui offrit avec élan :

— Voulez-vous vivre avec moi? Vous seriez mon amie; je vous emmènerais à Rome, où je projette de m'établir?

Si flatteuse que fût la proposition, Ninon avait trop de sagesse pour se laisser tenter. Profitant toutefois de la sympathie qu'elle inspirait, elle pria la royale visiteuse d'intercéder en sa faveur, et d'obtenir que, rentrée chez elle, on cessât de l'inquiéter.

Christine promit, et adressa à Louis XIV une lettre qui ne resta pas sans effet. De plus, comme choquer était assez dans sa manière, elle allait partout répétant qu'elle n'avait rencontré aucune femme en France, qui valut « l'illustre Ninon ».

CHAPITRE VI

*Ce qu'il y a de meilleur dans l'amour,
c'est d'aimer.*

LA ROCHEFOUCAULD.

Fugue champêtre

Après avoir, plus de dix ans, conduit son cœur à travers les îles enchantées du caprice et de la fantaisie, Ninon allait s'apercevoir qu'il avait cessé d'obéir. Les trois mois fatidiques étaient depuis longtemps écoulés, que le marquis de Villarceaux était toujours son amant. Pourquoi ce cœur que tant d'hommes éminents ou frivoles, tant de guerriers, de satiristes, de rimeurs, tant de jouvenceaux ou d'homme d'Etat n'avaient pas réussi à fixer, s'était-il tout à coup arrêté dans sa course vagabonde? Mystère. Le jeune officier, assurément, ne manquait pas de qualités séduisantes. N'y en aurait-il d'autre preuve que le sentiment jaloux, qu'après plusieurs années de mariage, et en dépit de continuelles infidélités, il inspirait à sa femme, on ne saurait en douter. Les contemporains, en outre, sont unanimes à

déclarer qu'il possédait quelque teinte de littérature, qu'il peignait joliment, qu'il s'habillait avec recherche et que son regard avait du feu. Mais était-il plus beau cavalier que Miossens qui, à la tête de ses troupes faisait songer au dieu Mars? plus grand seigneur que d'Elbène dont ses amis disaient : il vit de ses dettes comme nous de nos rentes? plus doux et tendre que Charleval? plus brave que Condé? assurément non. Sa conversation, en agrément, ne dépassait pas, ne pouvait pas surpasser celle de Desbarreaux, celle de Bois-Robert, ni surtout celle de l'étincelant Saint-Evremond. Comment alors, le cœur le mieux à l'abri d'une faiblesse sentimentale livrait-il ses clés? Comment, en faveur de celui-là plutôt que d'un autre, renonça-t-il à son système de défense? Encore une fois mystère! mystère de l'ange ou de la bête? Eternelle Psyché!

Villarceaux était extrêmement amoureux. Il ne pouvait se séparer une heure de Ninon sans éprouver que tout lui manquât. Afin de la quitter le moins possible, il avait abandonné l'hôtel du Faubourg Saint-Honoré, où habitaient sa femme et ses enfants, pour un petit appartement de la rue des Saints Pères, vis-à-vis de sa bien-aimée. Là, non seulement il serait à portée du moindre appel, mais aucun des allants et venants ne lui passeraient inaperçus. Car Villarceaux était inquiet. Dans une alarme continuelle, sa pensée

s'épuisait à supputer les chances de conserver son bonheur ou de le perdre.

— Que craignez-vous, lui disait Ninon, puisque je vous aime? Vous savez bien que je n'ai jamais trompé personne. Le jour où vous en auriez cessé de me plaire serait le même où vous en seriez averti. Mais rassurez-vous, je me sens un cœur tout neuf dont je ne soupçonnais pas qu'il put battre si vite ni si fort.

Ces assurances ne calmaient l'amant qu'à demi. Renseigné, oui je le serai, songeait-il, le jour où il m'arrivera de déplaire; mais en serai-je moins malheureux? Et il se demandait si le mensonge, parfois, n'est pas moins redoutable que la vérité. Ainsi vivait-il dans l'agitation de ceux qui n'ont pas assurées les réserves du lendemain.

Ninon d'ailleurs, soit que l'instinct de coquetterie persistât en elle malgré son attachement sincère, soit qu'elle tint à prouver son indépendance, était loin d'être une maîtresse de tout repos. Un soir que l'ayant accompagnée à l'Opéra italien, il avait senti, comme autant de pointes dans sa chair, les regards, les sourires, qu'avec une générosité irritante elle distribuait aux uns, aux autres, le marquis, au retour montra un visage morose. Ninon, qui ne pouvait souffrir la bouderie, déclara devant sa porte, qu'elle était fatiguée, et voulait qu'il la laissât seule.

Rentré chez lui, Villarceaux tombe accablé

dans un fauteuil. Son esprit enfiévré travaille; il s'imagine que l'heure de sa disgrâce est venue. S'il a été évincé ce soir, c'est afin de faire place à un autre. Le front écrasé contre la vitre, il regarde la rue noire. Une fenêtre seule reste lumineuse à travers ses volets clos : celle de la chambre qui lui a été interdite. Son tourment s'accroît sous l'influence nocturne. Il conçoit sa démence et la compare à celle de l'enfant qui voudrait capter une étoile. Mais sentir qu'on est fou n'empêche pas de l'être. Dans une hallucination, il voit se dresser devant lui les figures de ceux qui lui disputent son aimée : Lauzun, Matha, d'Estrée, le petit Marcilly qui tout à l'heure à l'Opéra lui décochait des œillades, jusqu'au danseur Pécourt dont les ronds de jambes semblaient ne s'adresser qu'à elle. Trois heures du matin! Et toujours cette lumière qui ne s'éteint pas! Brusquement, une saute se fait dans son esprit. Si le prétexte qu'elle avait fourni était une réalité? Si vraiment Ninon était souffrante? Cette crainte, en un instant, balaye les autres fantasmagories. Haletant, il veut savoir. Le besoin d'une certitude immédiate lui fait oublier l'engagement qu'il a pris de ne jamais pénétrer chez sa maîtresse sans en être prié. A demi-dévêtu, il descend l'escalier et, dans l'obscurité du vestibule, se coiffe d'une cuvette d'argent qu'il prend pour son chapeau.

N'ayant pu trouver le sommeil, Ninon. sur ses

oreillers, était tranquillement à lire. Au bruit qui se fait dans l'appartement, elle est prise d'une grosse peur. « Holà! Pierre, Mariette! » et ses serviteurs accourent.

L'apparition de Villarceaux, dans le ridicule appareil où l'affolement l'avait jeté ne dissipa point le trouble tout d'abord. Que se passait-il? Le feu était-il à la maison? Sa mine déconfite expliqua bientôt l'aventure. En même temps qu'elle rentrait dans la réalité, Ninon sentait naître en elle une juste indignation. Comment? l'espionner? S'introduire chez elle comme un malfaiteur? ou comme un maître? Voilà ce qu'elle ne tolérerait jamais.

Le coupable cependant, au pied du lit, niait qu'il eût voulu la surveiller.

— J'ai cru que vous étiez malade.

L'excuse était piteuse. De personne, Ninon ne l'aurait admise. C'était la première fois, d'ailleurs, qu'un de ses amants lui manifestait une passion jalouse. Si impétueux qu'ils fussent, les autres s'étaient toujours soumis à la doctrine du plaisir sans plus qu'elle professait. A force de l'entendre dire que l'amour n'est qu'un jeu agréable et facile, la plupart s'étaient laissés persuader, et elle-même l'avait cru. Et voilà que tout à coup une indulgence attendrie, quelque chose d'infiniment doux et de jamais éprouvé s'insinuait dans son cœur. Pourquoi résister? Ses beaux bras

s'ouvrirent et le voile qui sépare les êtres se leva.

Après cette soirée, les soupçons de Villarceaux eurent une trêve, mais courte. Pour qu'un amant aussi passionné jouit en paix de son bonheur, il aurait fallu que Ninon ne fût pas ce qu'elle était, que son regard s'éteignit, que sa bouche cessât d'être un fruit de tentation, qu'elle acceptât de vivre pour un seul. Comment ce miracle aurait-il pu se produire? Plaire était son essence même, la vie de sa vie. Quelle fût noichalamment appuyée sur les coussins de son boudoir, qu'au théâtre, à la promenade, partout où s'assemblait le beau monde, elle exhibât ses élégantes toilettes, sa personne exerçait une irrésistible attirance; des jeunes hommes rôdaient autour d'elle comme dans le parfum d'une rose les frelons; et cela mettait son amant au supplice.

N'ignorant pas que si la jalousie touche un moment le cœur des femmes, elle a vite fait de les irriter, Villarceaux enfermait ses affres en lui-même, et s'efforçait de ne se montrer sensible qu'aux témoignages qu'il recevait d'une indiscutable préférence. Un jour cependant, au cours d'une réception, où Ninon, s'accompagnant au théorbe, avait eu un de ces succès qui enivrent au point de tout oublier, il pensa qu'elle lui échappait. Une épouvante s'empara de lui. Il s'embusqua dans un angle du salon comme si une flèche l'y avait fixé.

Les invités partis, Ninon s'aperçut qu'il était d'une mortelle pâleur. Son âme d'amoureuse revêcut. Elle vint à lui tendrement.

— Qu'y a-t-il? Vous n'aimez donc pas que je chante?

Il avait trop souffert. Sa rancune, malgré lui éclata.

— Si vous m'aimiez, cruelle, vous n'écouteriez pas, comme vous venez de le faire, toutes les adulations.

— Elles me sont indifférentes.

— Que ne puis-je en dire autant! reprocha Villarceaux avec amertume. Pendant qu'à droite, à gauche, les boucles de vos cheveux voltigeaient légèrement, je me sentais si délaissé que plusieurs fois, j'ai été sur le point de prendre la porte. Vous n'aviez d'yeux, de sourires que pour ces hommes qui étaient là, autour de vous, à parler près de vos creilles, à souffler leur impur désir à travers ces boucles charmantes.

Frappée par la justesse du reproche, Ninon regretta le mal qu'incensieusement elle avait fait. Ne se corrigerait-elle donc pas de cette coquetterie qui agissait, pour ainsi dire, à son insu? Prompte à réparer, comme elle l'avait été à suivre le premier mouvement de sa nature volage, elle avisa sur sa table de toilette une paire de ciseaux et, avant que le marquis ait pu arrêter son geste,

elle tranchait les boucles dont le jeu avait été pour lui un symbole de sa légèreté.

— Qu'avez-vous fait? s'écria-t-il.

— J'ai voulu vous prouver la sincérité de mon amour.

Il leva vers elle de grands yeux embués de larmes, et ce soir là encore, tous deux vécurent les heures profondes où l'univers s'abolit.

Trop d'émotions avaient ébranlé les nerfs de Villarceaux. Il tomba malade. Ninon le garda chez elle et eut pour lui des soins d'épouse. Qui l'aurait vue, à son chevet, experte au maniement des cuillers et des fioles se serait demandé : est-ce elle? Le malade ne la reconnaissait pas. Malgré sa fièvre, il goûtait délicieusement la douceur de sentir les fines mains sur son front, ou mesurant à son poignet le rythme désordonné de sa vie.

A ce régime, ce fut bientôt la guérison, mais avec elle le retour des pensées inquiètes. L'amant avait vu la forme exacte de son rêve, il tenait là, dans cette chambre où *lui* et *elle* avaient passé de si tendres heures. Allait-il la reperdre? Ah! s'il avait pu n'avoir avec Ninon qu'une seule demeure, que chez lui fût chez elle, qu'un même repas les mît à table en face l'un de l'autre, que leurs journées, que leurs nuits ne fussent que l'acte perpétuel d'être ensemble! Mais Paris ne lui accorderait jamais ce bonheur,

— Si nous partions? osa-t-il un jour suggérer.

Paris avait cessé d'être le séjour aimable qu'en avait fait à ses débuts, la Régence. Ne se sentant plus menacés par la hache de Richelieu, les grands aristocrates ne se contentaient pas de la vie libre et facile qui leur était faite; ils prétendaient participer au pouvoir. Une disette aggravée d'impôts excessifs amena des troubles, dont plusieurs se firent un prétexte pour incriminer le gouvernement. Ce n'était pas à la reine qu'ils en voulaient, moins encore au bel adolescent qui, près d'elle, en silence, préparait sa glorieuse royauté; tous les griefs, toutes les revendications allaient au ministre, à l'intrus, l'Italien dont ils accusaient le luxe, de vider les caisses de l'Etat. Une nouvelle levée d'impôts acheva l'exaspération : d'impopulaire, Mazarin devint exécré. Les murs se couvrirent de libelles où il était dénoncé, censuré, raillé. On n'exigeait rien moins que son renvoi. Anne d'Autriche avait d'abord fait la sourde oreille, mais lorsque le Palais de Justice fut envahi, que des bandes armées de gourdins descendirent menaçantes sur le Louvre, que des barricades s'élevèrent, il fallut bien se rendre à l'évidence : c'était une guerre civile. La défense s'organisa.

Le moment, on l'avouera, n'était pas mal choisi pour proposer l'éloignement à une femme étranger.

gère aux passions politiques, qui n'attachait de prix qu'aux arts, à la poésie, à l'agrément de vivre en galante société. Beaucoup des amis de Ninon avaient délaissé les salons et les ruelles dont ils faisaient leurs délices, pour s'engager parmi les factieux. Condé, de haut, donnait l'exemple; Retz menait tout. La Rochefoucauld, dans un combat d'avant garde, venait de recevoir un coup d'arquebuse qui lui avait balaféré la face. Enrôlé par le prince de Conti, à sa solde, perdant ainsi le titre de « malade de la reine », qui lui valait une pension, Scarron le fournissait de *Mazarinades*, chansons vendues sur le Pont-Neuf ou collées sous le carillon de la Samaritaine. Les femmes mêmes, les femmes surtout, s'en mêlaient. Loin que la mort tragique de Cinq-Mars l'eût éloignée des intrigues, Marion de Lorme s'était jetée dans le parti où déjà Mmes de Longueville, de Bouillon, de Chevreuse, ces romantiques de l'époque, s'étaient taillé des rôles, et que commandait Mlle de Montpensier avec ses lieutenants les comtesses de Fontenac et de Fiesque. Le boudoir de la Place Royale qui avait entendu tant de douces, tant de belles causeries, s'était transformé en assemblée politique. Sous prétexte de progrès, des esprits remuants n'y parlaient que de tout « mettre en pièces », ce qui faisait dire à Desbarreaux : « Heureux les peuples laissés à leur corruption! »

Le départ de Ninon causa autant de déception que de surprise. Elle avait des amoureux dans les deux camps, et chacun s'était flatté de l'attirer à soi. A la rigueur, ils auraient compris qu'elle optât pour le parti opposé, mais le désintéressement de ce qui les passionnait tous, cette fuite au moment où la lutte devenait critique, de la part d'un si noble esprit, quelle déchéance ! Des propos s'échangeaient pleins de dépit. La théoricienne aux champs ! raillait-on. Ninon la cynique devenue sentimentale comme une bergère du Lignon ! Qui se serait attendu à cette métamorphose ? Et l'amitié que ses discours plaçaient au-dessus de tout, qu'en avait-elle fait ? Si ses amis lui étaient, comme elle l'avait toujours prétendu, plus précieux que ses amants, comment pour le nouveau venu, abandonnait-elle ceux qui, soumis à ses volontés, s'étaient résignés à lui rendre un culte sans désir ?

Quoi qu'elle en eût dit, il était évident qu'à l'heure présente, en effet, Villarceaux seul comptait pour Ninon. « On n'aime que ce qu'on préfère », a dit un moraliste contemporain.

Une gentilhommière, dans la verte vallée qu'arrose l'Oise, abritait les amoureux. Située entre une pelouse, un verger, un parterre de glaïeuls et de roses, elle recevait la lumière de toutes parts. Un confort simple et doux rendait l'intérieur agréable ; avec des grandes cheminées où des troncs de

chêne trouvaient place, on y pouvait passer l'hiver. Ils connurent là le bonheur large et plein de ceux qui lui ont tout sacrifié. Comme cela a été facile! constatait Ninon, qui n'avait jamais imaginé qu'on pût vivre hors de Paris. Dans ce cadre inaccoutumé, elle se sentait rajeunie, renouvelée, toute à la joie de découvrir un infini de sensations qu'elle ne soupçonnait pas. Le vent souple dans les peupliers, la tirait le matin du sommeil. Elle avait hâte d'ouvrir sa fenêtre, de regarder l'air diaphane, la prairie molle et fraîche de rosée. Le jour, c'étaient de longues promenades sur le bord de la rivière. L'eau s'en allait paresseuse, emportant des reflets de nuages. Des poissons d'argent voyageaient. Oh! regarder à deux ces choses! Et le soir, enveloppés de silence, se sentir en union avec le scintillement des astres! Le bonheur de Villarceaux ressemblait à celui d'un homme échappé à une catastrophe. Etre auprès de Ninon sans la peur lancinante de la perdre, c'était avoir passé de la torture d'aimer à sa plus délicate bénédiction. Il vivait dans le rêve accompli, dans l'extase. Amant subtil autant que passionné, il ne se lassait pas de faire sentir à sa compagne la supériorité, sur un amour sans lendemain, de celui qui occupe toutes les régions de l'être.

Qu'ils le veuillent ou non, la nature s'empare des couples humains qui se sont rapprochés d'elle.

En eux, comme dans les plantes et les nids, sa fécondité s'impose avec une force indomptable. A voir fleurir les pommiers, et l'air s'emplir d'une légion d'insectes, ne faut-il pas que la femme, elle aussi, concourt au merveilleux sortilège? Avant la fin de la seconde année, Ninon mit au monde un enfant. Contrairement à ce qui s'était passé dix ans plus tôt, cette naissance ne fût ni clandestine, ni morose. Si Villarceaux, marié, ne le pouvait reconnaître, au moins assura-t-il tout de suite à son fils une rente, et le nom de Jean-François de Mornay, sieur de la Boissière, attaché à une terre dont il lui constitua l'apanage. Encline aux profonds instincts naturels, Ninon prit sa revanche de la maternité qui lui avait été soufflée. Le gentil poupon qui, cette fois, lui appartenait bien en propre, jeta en elle les racines d'un sentiment qui jamais ne devait se dessécher. Pour le moment, ce n'étaient que baisers, bras tendus, et l'offrande d'un sein pareil à celui que Vénus proposait aux lèvres d'Eros.

Le bruit de cette naissance ne tarda pas à gagner le château de Villarceaux, éloigné seulement de quelques lieues. Chassée de Paris par les troubles de la Fronde, la marquise était venue s'y réfugier avec ses enfants. Lorsqu'elle apprit où et comment vivait son mari, le premier mouvement de cette épouse violente avait été de s'enfuir. Les habitations ne lui manquaient pas; elle en trou-

verait facilement une où se mettre à l'abri du scandaleux voisinage. La réflexion l'avait retenue. N'était-il pas préférable de rester à portée de savoir, et saisir la première occasion pour chercher à ramener l'infidèle? Mais les mois passaient, et Villarceaux ne semblait plus se souvenir que sa famille existât. Une lettre, de temps à autre, apportée par un estafette, venait, en termes tendres ou rudes faire appel à ses sentiments honnêtes. Les lisait-il seulement?

Un trait que nous a conservé Bois-Robert et qui, raconté par Ninon à Molière, devait fournir une scène de la *Comtesse d'Escarbagnas*, fait connaître l'état d'obsession où était parvenue l'infortunée marquise. C'était le soir. Quelques hôtes étaient réunis au château. Le silence observé sur le compte du maître de maison faisait, mieux que des paroles, sentir que chacun était au courant de la situation. Avec le sentiment d'orgueil maternel où souvent les femmes délaissées se retrempent, Mme de Villarceaux fit appeler ses enfants. C'étaient deux beaux petits gars de neuf et dix ans, tout à l'image de leur père. Elle les présenta, et voyant que leur gentillesse naturelle, leurs cheveux bruns frisés, et les salutations dont ils s'acquittaient à ravir lui valaient des compliments, elle eut l'idée de faire valoir aussi leur petite science.

Le précepteur fut prié de les interroger sur la

leçon du jour. On sait que les classes se faisaient alors en latin, et que les jeunes élèves, ainsi familiarisés avec la langue de Cicéron, l'employaient tant bien que mal pour répondre.

— *Qui fuit primus monarcha?* demanda le pédagogue.

— *Nemrod*, répond l'ainé des enfants.

— *Quem virum habuit Semiramis?*

— *Ninus*, dit, entre ses dents, le second.

L'idée fixe a troublé l'audition de la marquise. Elle croit entendre un nom maudit. Sa colère se tourne vers le malheureux précepteur.

— Est-ce pour m'insulter, monsieur, que vous enseignez des ordures à vos élèves? Emmenez-les; sortez d'ici.

Le temps cependant travaillait pour elle; il travaille toujours en faveur de ceux qui ont une longue patience. Au bout de la troisième année, un vague malaise commença de s'insinuer dans la maison du bonheur. C'était peu sensible encore; on ne le distinguait qu'à un regain d'activité chez Villarceaux, à un besoin, certains jours, d'aller courir le cerf à Compiègne, ou de remettre ses habits de Cour et de se présenter à Saint-Germain devant le roi et la reine-mère. Du côté de Ninon, moins encore : un soupir de temps à autre, une simple réflexion. « Nous ne sommes que jeudi : je nous croyais à la fin de la semaine », ou, « Comme il pleut souvent cette saison ! »

Un visiteur venait quelquefois les distraire. Propriétaire du petit manoir mis à leur disposition, le comte de Varicarville s'y était réservé une chambre. C'était un singulier personnage, farci de grec, rebelle à toute croyance religieuse, et qu'on hésitait pourtant à qualifier de libertin, tant sa vie était austère. Vêtu de drap grossier, il ressemblait à un Chartreux, et sa nourriture achevait la ressemblance, car il en avait supprimé la viande. « Rien de ce qui a vécu ne saurait approcher de mes lèvres », disait-il gravement. « Et pas davantage ce qui vit », ajoutaient *in petto* les plaisants, car on le savait chaste. Fervent disciple de Pythagore, il prétendait tout expliquer par les chiffres et se plaisait à traiter ces questions philosophiques avec celle, qu'en souvenir de la maîtresse d'Epicure, il appelait *Léontium*. Pendant les soirées d'hiver, qu'il venait souvent passer avec ses hôtes, devant la grande cheminée de pierre où se consumaient les troncs de chênes, c'était entre eux d'interminables discussions. Ninon y prenait plaisir, mais il arrivait que, las d'avoir tout le jour suivi ses chiens, Villarceaux s'endormit.

Réveillé un soir au bruit de leurs voix, ils s'inquiète :

— De quoi disputez-vous si fort ?

— De la transmigration des âmes.

Il retourne à son sommeil,

Une autre fois, il les trouve devant une table, sérieusement appliqués.

— Nous nous efforçons, dit Ninon, de réduire nos croyances en articles.

— Mais vous n'en avez aucune, fait observer Villarceaux.

— Aussi, notre travail n'avance-t-il pas vite.

De tels jeux ne pouvaient pas amuser longtemps une femme qui, autour d'elle avait entendu bourdonner toutes les ailes du désir. On y sent l'effort, la volonté de se fuir, un recours désespéré contre l'ennui. Est-ce à dire qu'elle avait cessé d'aimer? Non, mais l'amour ne suffisait plus à enchanter toutes ses heures; il languissait, il arrivait à cette période où les transports font place à l'habitude. Villarceaux lui-même se serait-il montré un si grand chasseur à l'époque où la fougue amoureuse utilisait toutes ses forces? Ni l'un ni l'autre cependant ne se formulaient ces choses. Elles agissaient au dedans d'eux à la façon d'un toxique qui corrode le vase où il est enclos. Et insensiblement ils approchaient de l'échéance où aboutissent inévitablement les bonheurs usés.

Les turbulences de la Fronde cependant s'étaient calmées. Rentré à Paris, Louis XIV y avait tout de suite exercé sur le peuple bon, attaché à la royauté, son pouvoir mystique d'apaise-

ment. Un à un les rebelles étaient venus faire leur soumission. Les plus proches du trône, Gaston d'Orléans et sa fille, qui avaient été les plus coupables en y portant atteinte, furent envoyés en pénitence dans leurs châteaux respectifs de Blois et de Saint-Fargeau. Les autres obtinrent leur pardon. De la frontière, le Grand Condé offrait de mettre bas les armes. Retz échangeait sa fidélité contre un chapeau de cardinal. Dernier rempart de l'insurrection, Bordeaux capitulait. C'était la fin. Mazarin lui-même qui avait été la cause involontaire de tout le désordre contribuait à la conciliation. Le fiel qu'il avait bu n'avait pas contracté son sourire. Mettant son élégance à absoudre, il étendait sa belle main de prélat sur ceux qui l'avaient couvert d'injures. Toujours maître du cœur de la reine, il allait employer ses dernières années à former l'esprit du jeune roi, et, en s'entourant de plus de trésors d'art que jamais prince italien n'en avait accumulés, à préparer les somptuosités du règne qui commençait.

Paris reprenait donc sa figure des beaux jours. Avec la rapidité d'oubli qui, à quelque classe qu'elle appartienne, en caractérise la population, on recommençait à se réunir, à s'habiller élégamment, à danser, à jouer de l'argent sur des tables de jeu, à encombrer les théâtres. Ninon seule manquait à la fête. Ses amis allaient se charger de l'y ramener. Quelques-uns n'avaient pas cessé de

correspondre avec elle : Bois-Robert, dans une sorte de journal intime, lui envoyait la chronique des événements. Scarron, qui après y avoir pris la part imprudente que l'on sait, s'était rencogné dans son fauteuil d'infirmes et méditait sur le cas embarrassant de savoir s'il serait sage à lui d'épouser la pauvre et belle Françoise d'Aubigné, lui demandait des conseils. Mais c'était surtout avec Saint-Evremond qu'elle échangeait d'importantes missives. N'était-il pas l'ami par excellence? Celui qu'elle avait eu le plus de peine à quitter? celui qui, avec une patience confiante, attendait l'heure de son retour? Dès le départ, dont pas plus que les autres, il n'avait été averti, sa sollicitude s'alarme; il réclame :

*« Chère Philis, qu'êtes-vous devenue?
Cet enchanteur qui vous a retenue
Après de lui, par un charme nouveau,
Vous détient-il en quelque vieux château? »*

Lorsqu'il apprend la vérité, et à mesure surtout que le temps la confirme, le sceptique s'étonne davantage. Trois ans d'amour éperdu! Trois ans de fidélité au fond d'une province, sans diversion, sans adulations, sans revoir le cher Paris! On lui a changé sa Ninon. La foi qu'il a néanmoins dans cette riche nature maintient en lui l'espoir de l'arracher au bonheur bourgeois où elle est en train de s'enliser. Il se dit : Une erreur ne peut pas durer toujours. A calculer largement, il se dit

encore que le temps doit être proche où l'habitude exerce sur l'amour ses forces destructives. Certaines femmes se laissent captiver par le train-train journalier, d'autres y tissent et y retissent la trame d'un nouveau destin. Ninon est certainement de ces dernières; mais peut-être serait-il bon d'intervenir, de l'éclairer sur elle-même. Il lui écrit :

*Une paisible et longue jouissance
Fait les dégoûts et détruit la constance,
Car s'attacher toujours au même bien,
C'est posséder et ne sentir plus rien.*

Accoutumée qu'elle est aux railleries de Saint-Evremond, Ninon commence par en rire. Ne sont-elles pas la juste revanche de l'amitié délaissée? Elle réfléchit, cependant, s'examine. Est-ce que vraiment son cœur se serait attiédi? Une réponse sincère est difficile à formuler. Elle cherche cependant, rassemble tous les indices. Eh bien, il faut l'avouer : ce n'est plus le bienheureux délire qui la faisait bondissante au moindre appel; ce ne sont plus ces heures toujours trop courtes, ces minutes infinies.

Une nouvelle épître allait porter le trouble plus avant dans cette âme vacillante. Non content de l'inquiéter sur la ferveur de ses sensations, le terrible psychologue la met en garde contre un danger auquel jamais encore elle ne s'était arrêté. Il rappelle les succès passés, les jours où, sollicitée

de toutes parts, Ninon n'avait qu'à le vouloir pour moissonner des cœurs, et il insinue :

*« Un dieu jaloux s'irrite contre vous ;
Tâchez, Philis, d'apaiser son courroux.
Il faut brûler d'une flamme légère
Etre inconstant le plus longtemps qu'on peut.
Car un temps vient où ne l'est pas qui veut. »*

Un frisson la parcourut. En un instant elle entrevit l'heure perfide qui assignerait un terme à sa beauté. Jamais encore, tant il semblait lointain, elle ne s'était représenté le lamentable crépuscule où sombre tout ce qui éclairait, plaisait, enchantait, rendait la vie délicieuse. Brusquement elle eut peur. Un irrésistible ressort la poussa devant son miroir. Au premier moment, l'émotion l'empêche de se regarder. Puis, avec une curiosité avide elle ouvre les yeux. O bienheureuse ! O rassurante apparition ! *Elle* est jeune encore ; ravissamment belle, fraîche comme la corolle que caresse le soleil.

Le conseil cependant avait porté son coup sournois : cet éclat, cette fraîcheur, ce sourire, Ninon les sentait menacés. Allait-elle les laisser flétrir ? ne reparaitre qu'au moment où les gens diraient en la revoyant : comme elle a vieilli ! Dès lors, l'isolement de la campagne lui devint insupportable. Elle fut obsédée par l'envie d'y échapper, de retourner à la vie mondaine qui est le fard illuminé des femmes. L'automne s'avancait. D'un

gris lourd et mouvant, le ciel convoyait de gros nuages. Il fallait être partis avant que les dernières feuilles se fussent détachées des branches.

Un jour, qu'avec Villarceaux, elle suivait une allée dont le sol était humide, elle dit, toute grelottante :

— Il fait froid. La saison devient mauvaise.

Ne devinant pas où elle voulait en venir, l'aimant se garda de répondre, et elle continua :

— Le séjour ici a été délicieux, mais ne pensez-vous pas qu'il serait temps d'y renoncer?

En entendant ainsi énoncer ce que, moins sincère, lui n'aurait jamais osé dire, il reçut un choc au cœur. Ne l'aimait-elle plus? Sa compagnie avait-elle cessé de lui plaire?

Une tendre protestation l'arrêta. Comment pouvait-il dire? Mais les meilleures choses ne se peuvent éterniser. Elle avait des amis qui la réclamaient, et qu'elle ne voulait pas perdre; lui, ses relations, sa famille...

— Sans doute, mais l'amour peut remplacer tout cela.

— L'amour lui-même, pour durer, reprit-elle, a besoin qu'on le ravive. Des journées toutes pareilles, des impressions, des idées que rien ne vient renouveler jamais, risquent à la fin de le tarir.

— Peut-être! répondit Villarceaux, pensif.

Ils étaient devant la ferme qui avait servi de but à leur promenade. Souvent l'été ils venaient

ainsi, s'asseoir sous une tonnelle où la fermière leur versait un lait crémeux. Prévenante, elle vint faire ses offres. Pour ne pas désobliger la bonne femme, ils acceptèrent; mais d'un commun accord, laissèrent leurs bols à demi pleins : le lait que certains jours, ils avaient bu en se délectant venait de leur paraître fade.

Comme ils s'en allaient le long des prairies où les troupeaux paissaient l'herbe grasse, ils reprirent la conversation :

— Alors, dit Ninon, il faudrait songer au départ.

A l'idée de quitter cet endroit paisible, de retourner dans la foule où il avait autrefois souffert, Villarceaux fut pris de détresse. Ici Ninon était toute à lui; il la tenait, aucun homme ne pouvait la lui disputer. Son supplice de jalousie allait-il recommencer?

Elle lui certifia que non, qu'après les preuves d'amour éclatantes et durables qu'elle lui avait données, il ne pouvait plus douter d'elle.

Il ne la démentit pas.

Elle expliqua encore qu'un homme de son rang ne pouvait continuer cette existence clandestine. Il y perdrait sa carrière. Allait-il, à trente-deux ans, se laisser mettre au rancart? Déjà un camarade avec qui il était en compétition lui avait été préféré. Ne le regrettait-il pas?

C'était vrai. Tout cela, Villarceaux se l'était dit

maintes fois. Constamment il s'était reproché l'abandon où il laissait la marquise et ses enfants. Des lettres, à chaque instant, de ses fermiers, de son intendant, le rappelaient au souci de ses intérêts.

— Sans doute vous avez raison, convint-il.

Deux jours plus tard, après avoir confié l'enfant à la fermière qui avait commencé à faire de lui un solide gaillard, les exilés réintégraient Paris.

CHAPITRE VII

Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.

MME DE MAINTENON.

Coup d'œil sur Madame Scarron

Une triste nouvelle s'était répandue. Dans la plénitude de ses trente-huit ans, Marion de Lorme venait de mourir. Son dévouement à la Fronde lui avait valu l'amitié de ses illustres complices, et sa maison demeurait un foyer où couvait encore beaucoup d'agitation. Mazarin ne lui permit pas de jouer le rôle politique qu'elle ambitionnait. L'excluant de l'amnistie, il signa une lettre de cachet qui l'eût conduite aux Madelonnettes si, au moment où les mousquetaires porteurs de l'ordre d'arrestation se présentèrent chez elle, la mort ne les y avait précédés. La belle courtisane ne conspirait plus contre l'Etat, ni davantage contre la nature. Elle avait toujours redouté les conséquences de l'amour : la dose d'antimoine, avait, cette fois été trop forte.

Ninon fut très vivement affectée. Elle perdait

une amie sûre et charmante. La maison où elle avait connu Corneille, Molière, Benserade, tant d'autres, ne serait plus jamais pour elle, malgré la jolie façade rose, qu'un lugubre mausolée.

Il ne fallut rien moins que les soins réclamés d'elle par Scarron auprès de la jeune fille qu'il venait d'épouser pour distraire Ninon de ses regrets. Le mariage de Scarron ne lui avait pas été agréable. Outre l'inévitable petit agacement qu'éprouve toujours une femme à voir un de ses anciens amoureux quitter le célibat, elle partageait l'opinion générale que ce mariage était une folie. Pouvait-on, en effet, imaginer rien de plus contraire au bon sens, que l'union d'une ravissante créature de dix-sept ans, avec le quadragénaire infirme? Pour avoir consenti à un tel holocauste, quel pouvait être le caractère de la victime? Quel but avait-elle poursuivi?

La surprise de Ninon fut grande de découvrir en Françoise d'Aubigné une personne pure, grave, accomplie en toute chose, et amenée à ce qu'elle avait fait par une nécessité que personne n'était en droit de lui reprocher, et qu'elle exprimait en ces termes : « J'ai préféré cela au couvent. » En effet, la tante et tutrice de la jeune fille, Mme de Neuillant, ne lui avait pas laissé d'autre choix. Longtemps, Françoise avait hésité : elle espérait toujours qu'un époux selon son cœur se présenterait. L'absence de dot la vouant à l'isole-

ment, elle finit par s'intéresser à l'homme qui offrait de lui donner son nom. Malgré ses dehors gouailleurs, la souffrance avait rendu Scarron plus délicat que bien d'autres; elle fut touchée du désintéressement avec lequel il proposait, au cas où elle ne se déciderait pas à l'épouser, de fournir la somme exigée pour son entrée en religion. Un sentiment complexe, où la pitié occupait certainement une large place, combattit ses répugnances. La pitié ne ressemble guère à l'amour; dans le cas présent, elle allait y suppléer. Devant la grande infortune du poète, la jeune fille fut émue comme lui l'avait été devant la sienne. Dévouement pour dévouement, tel fut le pacte qui, sans vilénie, pouvait les unir, et qui empêcherait Françoise de mesurer trop cruellement la distance que l'âge et la maladie mettaient entre eux.

En apprenant les détails de ce singulier roman, Ninon revint de ses préventions. Son bon cœur ne resta pas insensible à la chance qu'avait eue son malheureux ami, croyant n'accomplir qu'un acte généreux, de rencontrer une perle. Les deux femmes ne tardèrent pas à se lier. On se demandera comment une intimité fût possible entre la petite fille d'Agrippa d'Aubigné, ce huguenot de vieille roche en qui tout était honneur, et la fille du libertin qui avait assassiné Chabans. Il est certain que l'austère éducation reçue par Françoise ne l'avait guère préparée à cotoyer une existence aussi libre

que l'était celle de Ninon; mais peut-être sa candeur même lui en laissait-elle ignorer le réalisme; peut-être aussi, se détournant de ce qui ne la concernait pas, fixait-elle son attention sur les qualités qui faisaient de la courtisane un honnête homme. Peut-être encore, pour se dire que les mœurs ne sont pas le criterium infallible de la valeur des êtres, lui suffisait-il de songer à Mme de Neuillant, la rigoureuse matrone, qui, sans aménité, sans tendresse, avait avaricieusement opprimé son enfance. Quoi qu'il en fût, embarrassée comme elle se trouvait l'être au seuil de la société hétéroclite où l'amenait son mariage, il n'y avait rien de surprenant à ce que la jeune provinciale acceptât d'y être guidée par la personne avenante et experte qu'était Ninon.

La société disloquée par la Fronde commençait à se réorganiser. Dans le logement qu'il s'était meublé, de livres et de tables surtout, auquel il donnait le nom d'*hôtel de l'Impécuniosité*, Scarron voyait affluer non seulement ses relations personnelles, mais l'aristocratique parenté de sa femme : les d'Albret, les Villette, les Navailles, les Montchevreuil. Tout cela faisait un mélange baroque de gens de lettres, de comédiens, de grandes dames, attirés les uns par sympathie, les autres par curiosité, « comme on va voir l'éléphant ». Ninon, au milieu de ces éléments divers, occupait agréablement sa place et s'il n'avait tenu qu'à elle,

La conversation serait toujours restée sur le ton décent qu'elle affectionnait. Mais l'amphitryon voulait divertir son monde et s'y employait en débitant mille farces, qui n'étaient pas toujours du meilleur goût. Les prudes rougissaient, poussaient de petits cris effarouchés et n'en restaient pas moins assidues : cela était l'important, car le pauvre histrion avait besoin d'un public sur qui essayer ses « coyonneries ».

Souple, comme la pauvreté apprend à l'être, Françoise s'adapta sans peine à sa nouvelle existence. Son mari lui apprenait l'espagnol, un peu de latin. Elle lui servait de secrétaire, et formait ainsi son propre style à la clarté et à l'emploi du mot juste qu'elle devait garder toute sa vie. Le milieu la choquait bien un peu parfois; elle l'aurait préféré plus respectueux des convenances; tel qu'il était cependant ne valait-il pas mieux que l'abandon où elle avait vécu derrière les grosses tours du château de Murray? ou le séjour chez les Ursulines de la rue Sainte-Anne, qui la nourrissaient par charité? Ici du moins, c'était la sécurité, le bien-être, et même de jolies robes ornées de passements, des justaucorps de satin à fleurs, des cols en point de Venise, et autres gâteries que son époux ne manquait pas de lui prodiguer. Elle l'en remerciait avec une bonne grâce tranquille, et son élégance contrastait singulièrement avec le débraillé du donateur,

Tous ceux qui considéraient ce couple étrange, se demandaient : jusqu'où va leur intimité? Un mot égrillard, qu'aurait dit Scarron, se chuchotait dans les coins : « Je ne lui ferai pas de sottises, mais je lui en apprendrai beaucoup. » Quoi qu'il en fût, personne dans leur entourage ne doutait qu'un jour ou l'autre, la jeune femme renoncerait à son attitude puritaine et accueillerait des consolateurs. Plusieurs, en attendant lui faisaient une cour discrète : Turenne, qui entre deux batailles trouvait doux de se reposer dans une intimité féminine; Jean d'Albret, qu'un cousinage autorisait à de longues apartées; le peintre Mignard dont l'admiration s'exprima dans le magnifique portrait où l'on voit que son pinceau s'est plu à attiser le regard, à caresser les contours de la jeune chair qu'avait doré le soleil des Antilles.

Mais le premier qui nettement osa se déclarer fut Villarceaux. Quoique toujours amant de Ninon, les charmes de celle qu'on nommait *la belle Indienne* ne le laissait pas insensible. Il l'observa quelque temps et, dans ses manières réservées, attirantes, dans une certaine façon qu'elle avait de baisser les yeux sans les éteindre, il crut distinguer une stratégie plutôt que de la vertu véritable. Emporté par son instinct de séducteur, il risqua l'attaque, un jour que, dans son salon, la jeune femme était seule à ranger les papiers de Scarron. Avant qu'elle fût sur la défensive, il

s'approcha d'elle et, repoussant les paperasses, lui saisit la main et la baisa passionnément.

Sans se fâcher, mais avec la dignité qui était un de ses charmes, Françoise retira sa main de l'étreinte et eut ce simple reproche :

— A quoi songez-vous ?

Il lui avoua qu'il l'aimait.

— Mais moi, répondit-elle, je ne puis pas vous aimer, je suis attachée à mes devoirs.

— Vos devoirs ! A dix-huit ans, le cœur saurait-il se contenter de cette maigre pitance ?

De longs cils posèrent sur les joues de la jeune femme une ombre plus troublante que le regard et d'une voix contenue elle assura :

— L'honneur de tenir mes engagements me suffit.

Le marquis ne se découragea pas. Son expérience d'homme à bonnes fortunes le renseignait sur les chances qu'a la temporisation de réussir où l'audace a échoué. Chaque rencontre, — et elles étaient fréquentes entre lui et Mme Scarron, — ramenait la conversation sur le chapitre de l'amour ; il ne cachait pas le sien et, tout en observant sa même réserve, Mme Scarron ne laissait pas de l'écouter.

Si prudent que fut leur manège, Ninon ne tarda pas à le remarquer. Elle n'avait pas été accoutumée à ce qu'on se détachât d'elle avant qu'elle

en eût donné le signal. L'initiative que prenait le marquis la blessa au vif. Ce n'était pas qu'elle tint encore à lui fortement, mais l'idée qu'il s'était libéré le premier l'indignait. Ainsi, songeait-elle, quand, lasse d'une fidélité qui a duré jusqu'à me rendre ridicule, j'hésitais à rompre, quand je ne sais quel scrupule me retenait, lui s'est sournoisement évadé! Quelle dérision! Elle se sentait comme appauvrie, volée. Et par qui? Par cette petite sainte-nitouche qui n'avait que des paroles édifiantes et qui, le vendredi, affectait, par observance, de ne se nourrir que d'un hareng! Mais c'est contre elle-même surtout que se tournait la colère de Ninon. Comment avait-elle manqué aux principes de toute sa vie? Puisqu'elle n'éprouvait plus les joies torrides de l'amour, pourquoi en avait-elle accepté la tiédeur? Un esprit de revanche l'animait. Elle attendait Villarceaux. Quelle attitude allait-elle prendre vis-à-vis de lui? De quelle manière signifierait-elle à cet impudent, son congé?

Vers le soir il se présenta. Comme toujours il avait le teint fleuri, l'œil aimable, et fit en l'abordant le geste habituel de chercher les lèvres de sa maîtresse.

De la longueur de son bras elle le tint à distance.

— Asseyez-vous.

La certitude s'imposa aussitôt qu'elle le soup-

çonnait. Fat un peu, comme le sont les hommes accoutumés à l'indulgence des femmes, le marquis s'imagina qu'un redoublement de tendresse palierait aisément ses torts.

— Combien je suis heureux, fit-il, de vous trouver seule ce soir ! Le monde trop souvent séparé ceux qui s'aiment. Quelques heures de bonne intimité nous reporteront au temps de notre chère retraite.

Elle ne pensait qu'il lui fournirait si vite l'occasion de le confondre.

— Pas de comédie, fit-elle ; vous avez cessé de m'aimer.

Un coup en pleine figure n'aurait pas davantage abasourdi Villarceaux. Il était à cette période d'infidélité où les consciences s'analysent rarement. Ne plus aimer Ninon ! Jamais il ne s'était mis en face de cette éventualité.

De tout son être il protesta :

— Qu'ai-je fait pour mériter une telle accusation ?

— Je ne vous accuse de rien, répliqua-t-elle ; ne suis-je pas la première à professer que chacun est maître de suivre les entraînements de son cœur ?

Mais lui, bouleversé de se voir ainsi découvert, ne sachant même plus très bien où il en était de ses sentiments, resta un moment sans paroles.

Puis, dominé par la crainte avant tout de perdre Ninon, il se mit à l'implorer :

— Ne me soyez pas cruelle! Je suis toujours entièrement vôtre. Rien ne saurait anéantir ce qui existe entre nous.

Elle sentit qu'il était sincère, et qu'à cette heure, si elle voulait le disputer, Villarceaux renoncerait à Mme Scarron. Cette assurance calma les remous de son orgueil irrité; sans rien changer toutefois à ce qui était résolu.

— Ne confondez pas, mon cher, ce qui fut avec le présent. Certes, j'ai occupé votre cœur; mais si large qu'il soit, avouez que la place y manquerait pour deux.

Assez subtil pour deviner que si elle se montrait ainsi dépourvue de jalousie, c'est qu'elle était décidée à se retirer de lui, Villarceaux sentit combien il tenait encore à elle. La gorge serrée, il essaye de l'attendrir.

— Comment pouvez-vous, Ninon, être devenue si vite à mon égard, plus lointaine qu'une étrangère?

Sans se départir du ton qu'elle avait adopté :

— Je ne fais, dit-elle, que vous rendre une liberté dont vous m'avez prouvé que vous aviez l'emploi.

Mais lui, avec l'impétuosité de qui défend son bien le plus cher :

— Quel rapport y a-t-il entre le sentiment fort

et passionné qui m'attache à la plus aimée des maîtresses, et l'amusement d'une heure que j'ai pu chercher près d'une jeune personne naïve et entichée de scrupules? Celle en qui vous affectez de voir une rivale n'est, et ne sera jamais pour moi qu'une amie.

Ce n'était pas sur ce sujet qu'il était possible d'en remonter à Ninon. Personne plus souvent qu'elle, n'avait eu l'occasion de faire le départ entre l'amour et l'amitié. Elle eut un sourire incrédule.

— Mme Scarron est beaucoup trop jeune et trop belle pour le rôle que vous prétendez lui attribuer. Soyez franc : c'est son amant que vous voulez être.

Le savait-il vraiment? En tout cas, s'il fallait choisir entre les deux femmes, il n'avait pas une hésitation :

— C'est vous, c'est vous seule, Ninon, que j'aime. Vous êtes mon unique félicité

Aucun regret, aucun repentir ne pouvait lui rendre celle qu'il avait perdue. Avec une froideur que l'on sentait sans recours, elle refusa de l'entendre.

— Plus de ces phrases, je vous en prie, en contradiction avec votre conduite. A quoi bon, puisque je ne vous adresse aucun reproche?

Ah! combien il aurait préféré d'en recevoir, et de riposter, de lutter, de se défendre! Cette man-

suétude glacée où sa condamnation était écrite, lui était plus douloureuse que ne l'eussent été des injures. Une plainte lui monta du cœur.

— Vous me traitez en coupable, Ninon, et c'est vous qui n'aimez plus!

Elle n'eut pas la dénégation qu'il avait espérée. Un silence pesa, interrompu bientôt par un sanglot. Villarceaux était à ses pieds.

Le sentiment de sa pleine victoire rendit Ninon à la bonté. Un avenir s'esquissait où, en échange de ce qu'elle venait de reprendre, elle donnerait l'amicale tendresse dont les meilleurs s'étaient contentés. Mais une transition était nécessaire : pour ce soir, il n'y avait qu'à se séparer.

— Adieu! fit-elle, en offrant sa main à celui qu'elle congédiait.

Avec un espoir encore, il tenta de la retenir. Une douceur inflexible l'écarta.

— Allez, mon ami, allez où vous êtes attendu. Dans quelques jours, quand vous aurez vu clair en vous-même, nous pourrons peut-être nous revoir.

Une brouille eût été indigne de ces deux êtres qui s'étaient si pleinement aimés. A aucun prix d'ailleurs, Ninon n'aurait voulu passer pour jalouse. Pas davantage elle n'était femme à jouer les délaissées. Jamais autour d'elle la troupe des adorateurs n'avait été si nombreuse. Elle avait

hâte de prouver au monde et à elle-même qu'elle était redevenue la Ninon d'autrefois, la Ninon dont les caprices duraient ce que dure une saison.

Dès qu'elle eut donné un successeur à Villarceaux, elle s'empressa de lui écrire : « Pourquoi nous infliger à l'un et à l'autre la tristesse d'une plus longue séparation? Revenez, Marquis, et n'ayez de moi aucune crainte. Moins encore que le dernier soir où nous nous vîmes, je ne vous importunerai, ni de plaintes, ni de reproches. Trop raisonnable pour m'abandonner aux uns, je me suis enlevé le droit de vous adresser les autres. Ainsi que vous m'en aviez donné l'exemple, j'ai pensé que la constance était une vertu médiocre et que s'obstiner dans un même amour ressemblait à l'appréhension de n'en pas trouver un autre. Le malheur des passions est qu'elles ne finissent pas toujours en même temps des deux côtés. Nous voici maintenant au même point. La chaîne qui nous liait est doublement interrompue. La renouer ne serait plus en mon pouvoir; mais pour peu que vous ayez le goût de ma compagnie, nous pourrons en faire une nouvelle. Mon amitié, je vous l'ai dit souvent, est ce que j'ai de meilleur. Tous les dévouements, toutes les délicatesses, et la longanimité que n'a pas l'amour, elle en est capable. De tout mon cœur, je vous l'offre. Il ne tiendra qu'à vous qu'elle dure le temps de notre vie. »

Ces lignes trouvèrent Villarceaux plongé dans d'amères réflexions. Depuis que, sous prétexte d'une indisposition, Ninon n'avait pas reparu chez elle, Mme Scarron, inquiète, le tenait à distance. Il se disait : Ai-je été fou ! Pour une aventure incertaine, et dont je n'aurais eu d'ailleurs qu'un plaisir passager, j'ai perdu mon grand bonheur ! Mais le dieu des amants l'avait, sans doute entendu puisque Ninon le rappelait. Une joie de triomphe le mit debout. Elle me veut ! elle me veut ! répétait-il à haute voix, comme pour se le mieux persuader. Quant à ce qu'elle insinuait, il était décidé à n'en tenir aucun compte ; sa confiance en lui l'empêchait de croire qu'il fût si tôt remplacé, et il riait de la catégorie amicale où la chère théoricienne prétendait le reléguer. Le seul indice important est qu'elle avait eu envie de le revoir ; le reste le regardait ; il saurait bien s'en arranger.

D'une plume toute joyeuse, il écrivit : « Loin de vous, je ne vivais plus. A ce soir. »

Sur le siège qu'elle lui avait assigné en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée, le marquis se lamentait. De la bouche même de Ninon, il venait d'apprendre quel obstacle elle avait élevé entre eux, et qu'elle le considérait comme infranchissable.

— Comment, Ninon, avez-vous pu ?

Sa belle bouche ironique souriait, et ce sourire a montrait parfaitement affranchie de remords.

— Vous ai-je trompé? Est-ce moi qui ai pris une initiative?

Mais les hommes n'admettent pas que les droits, entre amants, soient réciproques. Plutôt que d'en convenir, Villarceaux poursuivit sa plainte.

— Nous aurions pu être si heureux encore!

— Détrompez-vous, rétorqua-t-elle; le temps du bonheur que deux être éprouvent l'un par l'autre, était pour nous terminé. Nous en étions à ramasser des miettes. Au lieu de vains simulacres, acceptons de bonne grâce que chacun de nous cherche ailleurs ce qu'ensemble nous ne pouvions plus ressentir.

Il essaya de protester, et se rapprochant lui passa le bras autour de la taille. Elle eut une mine sévère.

— Ne m'obligez pas à vous défendre ma porte.

— Se peut-il, reprit Villarceaux que pour une peccadille!.. Et dans un émoi qui le rendait presque lyrique, il évoqua leurs plus intimes souvenirs.

Ninon l'écoutait dans une attitude recueillie.

— J'ignore si, en effet, répondit-elle, mon cœur est apte encore à rien éprouver d'aussi vif que ce que vous venez de rappeler; mais pouvais-je passer ma vie à en remâcher les cendres? Et vous-même...

Il l'arrêta ;

— De celle que vous suspectez, je n'ai jamais rien obtenu.

Un éclair traversa le regard de Ninon. Si déçue qu'elle fût, rien ne pouvait lui être plus agréable que de savoir Villarceaux toujours en instance. Elle joua la compassion.

— Mon pauvre marquis! Vraiment? Puis décidée à établir tout de suite leurs relations sur le plan qu'elle avait conçu : Allons! parlez-moi de Mme Scarron, dites-moi sincèrement où vous en êtes avec elle.

Villarceaux n'était nullement préparé à cette franchise. S'il avait rêvé de poursuivre les deux aventures, c'était en secret sans rien sacrifier de l'une à l'autre. L'idée d'avoir Ninon pour confidente lui parut absurde et déplaisante.

Elle prit pour l'y amener sa voix la plus cajoleuse.

— Le bonheur que je ne puis plus vous donner moi-même, insinua-t-elle, je souhaiterais, mon ami, de vous le faciliter. Mme Scarron ne m'est pas une inconnue. J'ai eu l'occasion de démêler certains traits de son caractère. Si vous aviez confiance en moi, peut-être pourrais-je vous aider à la conquérir.

Si singulière, si pénible même que fût pour lui la situation, Villarceaux comprit qu'il n'y pouvait plus échapper. Dominant, à la fin, son malaise ;

— J'obéis, fit-il. Puisque vous l'exigez, je vous ouvrirai mon cœur, je vous en dirai la misère.

Le voyant enfin arrivé au point de soumission où elle le voulait, Ninon interrogea son ancien amant comme s'il avait été un frère. Pourquoi se disait-il malheureux? qu'avait-il obtenu déjà? Que lui laissait-on espérer?

Rien; Mme Scarron était la plus décevante des femmes. Vrai démon de coquetterie, elle semblait ignorer le lendemain ce que, la veille, elle avait fait concevoir. Tantôt attirante, tantôt raidie par la dévotion, sa conduite était un chef-d'œuvre de prudence. Savante dans l'art de jouer avec les cœurs, comme on ne saurait l'imaginer chez une personne si jeune, elle s'arrangeait pour qu'en la quittant son amoureux fût affligé toujours et jamais désespéré.

C'était bien ainsi que se l'imaginait Ninon.

— Si cette prude se livre, prédit-elle, cela ne sera qu'après une longue défense.

Entré dans la voie des aveux, Villarceaux raconta qu'il avait essayé les moyens de séduction qui habituellement réussissent, mais que toujours il s'était heurté à une crainte excessive chez la jeune femme, de nuire à l'opinion qu'elle tenait que l'on eût d'elle.

Ninon approuva la perspicacité dont témoignait le marquis :

— Oui, cette créole aux yeux de braise trompe

son monde. Le cœur et les sens sont également muets en elle. Au fond elle ne songe qu'à ses intérêts. Sa seule passion sera toujours d'être considérée.

— Mais alors?

— Rassurez-vous. Ce que le cœur et les sens refusent, peut être suggéré par le cerveau. Le consentement au doux péché que les hommes sollicitent naît le plus souvent de l'ennui où se traitent les femmes. Leur désœuvrement, le vide de leur pensée les mènent à l'amour plus sûrement qu'une fougue irrésistible de nature.

Villarceaux écoutait pensif.

— Les moyens de les intéresser ne manquent pas, continua Ninon. Adressez-vous à l'imagination de Mme Scarron; distrayez-la, amusez son esprit; faites-lui lire des livres qui mettent ses scrupules en déroute. Parlez-lui peinture, musique. Vous êtes habile en ces arts; soyez-en pour elle le dispensateur. Sur ces innocents sujets, elle vous écouterait sans défiance; votre intimité avec elle en sera resserrée, et à la première occasion... car vous le savez, marquis, en amour, l'occasion est tout.

Sous le front lisse du marquis, se combinaient déjà les jeux dont il allait pouvoir divertir une jeune prude ambitieuse.

— Ceci encore, ajouta Ninon, de son air le plus malicieux: n'oubliez jamais que la plupart

des femmes préfèrent un peu de brusquerie à être trop ménagées. Croyez-moi, plus de cœurs échappent par la maladresse des hommes que la vertu n'en sauve.

Le séducteur ne se fit pas faute de mettre ces subtils conseils à profit. Dès le lendemain, il apporta des crayons de couleur et commença le portrait de Françoise. Après la séance, ils se mirent au clavecin, puis lurent ensemble un chapitre de Gassendi. Bientôt, tout un commerce intellectuel s'établit entre eux où, sans qu'elle s'en doutât, par le surplus d'agrémens qui s'ajoutait à sa personne, la jeune femme préparait le grand rôle qu'elle jouerait dix ans plus tard.

Ninon de son côté s'employait au service de son ami. Ne voyant aucun moyen de lui être utile sans reprendre des relations avec Françoise, elle lui écrivit : « Que devenez-vous, ma bien chère? on croirait que vous m'oubliez. Auriez-vous regretté le dernier entretien que nous eûmes, où nous échangeâmes la promesse de penser dorénavant tout haut ensemble? »

Si Françoise ne s'était pas précisément dérobée, elle n'avait rien fait non plus pour se rapprocher de Ninon. La croyant toujours attachée à Villarceaux elle ne pouvait se sentir que gênée en sa présence. A proprement parler, elle n'avait rien commis de mal et cependant sa conscience n'était pas sans lui adresser des reproches. Rai-

son de plus pour n'avoir pas l'air de fuir. Aussitôt la lettre reçue, elle se rendit rue des Tournelles.

Jamais les deux amies n'avaient échangé tant de démonstrations. Ce fut entre elles des cajoleries à n'en plus finir.

— Ah! combien, belle Françoise, vous m'avez manqué!

— Sans vous, aimable Ninon, sans vos sages conseils, je me sentais comme perdue!

Profitant de cet hommage rendu à la valeur de sa direction, Ninon mit aussitôt la causerie sur le terrain où elle avait résolu de l'amener.

— Savez-vous, fit-elle en regardant Mme Scarron jusqu'au fond des yeux, qu'en effet, depuis que nous ne sommes vues, certains bruits courent sur votre compte, qui ne laissent pas de m'inquiéter.

— Lesquels, mon Dieu?

— Vous ne m'en voudrez pas si je vous les rapporte?

Ce préambule n'était pas de nature à rassurer la jeune femme. Une teinte vive colora ses joues habituellement d'un blanc mat. Au fond de son cœur, elle regrettait d'être venue; mais puisqu'une explication ne pouvait plus être évitée, elle l'accepta bravement.

— Ma gratitude au contraire vous est d'avance

acquise, car je sais que vous ne me direz rien qui ne soit dans mon intérêt.

— Eh bien voilà : on constate en vous tout un changement. Vous seriez en train de perdre cette bonne tenue, cette prudence qui vous valaient le respect de tous. Des galants vous environnent, ce qui est tout naturel; mais on prétend que vous ne les découragez pas. Les assiduités de plusieurs, auraient même été jusqu'à vous compromettre.

— Et qui cite-t-on? interrogea l'françoise alarmée.

— D'Albret, Mignard, Villarceaux, Méré, d'autres encore.

Le visage de la jeune femme accuse un trouble, mais elle ne souffle pas mot.

— Je m'empresse d'ajouter, continue Ninon, qu'on ne vous prête aucune élection définitive. A un certain dîner cependant où Villarceaux était votre voisin, vous parûtes envers lui si engageante que Scarron en prit ombrage, et n'attendit pas que vous fussiez seuls pour vous adresser des remontrances.

Persuadée que ce discours était dicté par la jalousie, l'accusée fut sur ses gardes. Sans relever le nom de Villarceaux, elle se défendit d'avoir encouragé aucun galant. Qui prétendait le contraire l'avait indignement calomniée.

Le sourire de doute avec lequel Ninon écou-

tait, provoqua Françoise à de nouvelles explications.

— Certes, fit-elle, je vis environnée de périls. Dans le monde corrompu où le sort m'a placée, tout conspire contre ma vertu, contre ma pudeur. J'ai également à combattre ma propre sensibilité et celle des hommes qui me montrent un cœur ému, malheureux. Grâce à Dieu, cependant, mon âme reste ferme; pas un instant je n'oublie le soin premier de mon salut.

Ninon continuait à se montrer difficile à convaincre. Elle objecta :

Avec l'esprit et la figure que vous avez, se peut-il que de telles pensées vous occupent?

— C'est pourtant l'entière vérité, affirme Mme Scarron, redressée dans son attitude d'irréprochable.

Il fallait bien cependant l'amener à la sincérité.

— Ne pensez-vous pas, lui suggère Ninon, qu'on peut se tromper sur soi-même? Ce que vous appelez vertu et à quoi vous semblez si fortement attachée, n'est peut-être que la crainte de nuire à une réputation dont vous vous faites gloire?

— Et quand cela serait, qu'y aurait-il de changé?

La conseillère fit observer que ce serait alors au nom même de la réputation qu'elle dissuade-

rait sa jeune amie de se donner des apparences fâcheuses.

— Ignorez-vous que la coquetterie est à la fois le plus vain et le plus dangereux des plaisirs? Par elle une femme s'expose à la critique universelle. L'honnête homme en réprime le mensonge; le dévot le maudit comme une excitation au péché, et le libertin y voit une manœuvre haïssable qui retarde son bonheur. Ah! combien plus sage, meilleur et plus humain est le cœur qui s'abandonne à la double joie d'aimer et de faire un heureux!

Françoise était soudain devenue rêveuse.

— Sait-on jamais, soupire-t-elle, quel homme mérite...

— J'en connais un, s'empresse de glisser Ninon, tendre autant que valeureux, qui vous adore.

Il y a des regards qui interrogent plus puissamment que des paroles. Il y a des silences où l'on entend sonner un nom.

— Oui, Françoise, vous devriez avoir pitié de ce pauvre Villarceaux qui languit, qui souffre et qui, si vous l'exauciez, vous ferait connaître un délicieux bonheur.

Fallait-il en croire ses oreilles? Celle qui tenait ce langage, était-elle la femme qu'une passion retentissante avait attachée à Villarceaux, et en qui Françoise avait cru rencontrer une rivale perfide? Perplexe, elle se demandait si quel-

que ruse n'allait pas tout à coup se découvrir. Mais non, la physionomie qu'elle soupçonnait était pleine de bonhomie, de franchise.

— Vous manquez de foi en mes paroles, dit Ninon. Ma sincérité cependant ne saurait être mise en doute. Pour mentir, je n'ai pas les motifs des autres femmes. Ma vie est libre. J'agis toujours ouvertement. Si j'avais souhaité que Villarceaux restât mon amant, soyez assurée que je l'aurais défendu même contre vous, ma belle; et je ne suis pas certaine... Mais laissons cela.

Mme Scarron n'avait pas cependant réussi à démêler par quel motif la maîtresse d'hier en était venue à implorer pour le compte de l'infidèle.

Ninon ne fit pas difficulté de le lui apprendre.

— Le temps de mon délire amoureux est passé, toutefois je garde à Villarceaux une affection réelle. J'en suis vis-à-vis de lui à cette période du sentiment, paisible et désintéressée, où l'on veut le bonheur de qui l'on aime sans exiger d'en être soi-même l'objet. C'est vous que chérit aujourd'hui le marquis; je le sais; il m'honore de sa confiance. En refusant de l'entendre, vous feriez un malheureux. Et vous-même, chère Françoise, pourquoi ne pas saisir, lorsqu'il s'offre, le seul vrai bonheur de ce monde? Craignez, en y résistant, de vous préparer pour plus tard d'incommensurables regrets.

Les conseils de la belle épicurienne furent-ils écoutés? Le marquis triompha-t-il d'une vertu qui sans être foncière savait pourtant se défendre? Obtint-il un de ces élans dont le souvenir réchauffe toute une existence? C'est un point que trois siècles d'histoire n'ont pas élucidé. Pour peu d'importance qu'il ait, ce point de savoir si celle qui devait épouser Louis XIV lui apporta une pureté d'hermine ou si, dans ses obscures jeunes années, elle avait été légère, a toujours eu le don de passionner les mémorialistes. Les uns, St-Simon, Primi-Visconti, détracteurs acharnés de Mme de Maintenon, concluent au pire. D'autres ne se montrent pas moins fanatiques à défendre sa vertu. Cette ardeur des deux partis, sans éclairer la question, a du moins réussi, en falsifiant, en dénaturant, en supprimant les documents, à la rendre inextricable.

Regardons ceux qui, échappés, pourraient servir de base à une conviction. Il y a la phrase échappée à la plume habituellement vigilante de Mme Scarron : « Combien j'admire la ravissante tête brune du marquis! » Mais que conclure de ce naïf aveu? Le témoignage le plus grave qu'on puisse alléguer est la réponse que, beaucoup plus tard, Ninon fit à St-Evremond qui lui demandait ce qu'elle pensait des relations qu'avait eues son ancienne amie avec Villarceaux : « Souvent je leur ai prêté ma chambre jaune. » Quant aux

détails, elle avoue son incapacité à en donner aucun, car elle n'a rien su, rien vu de précis. « Au surplus, ajoute-t-elle, Mme Scarron m'a toujours paru trop gauche pour l'amour. »

On peut objecter encore pour la thèse de l'innocence que deux amoureux réunis dans une chambre n'en font pas nécessairement une alcôve, et que le nom de chambre, alors, s'appliquant à toutes les pièces d'un appartement, celle qu'offrait Ninon aurait été un refuge bien peu discret pour une personne aussi soucieuse de sa réputation que l'était Mme Scarron. Quant à la présomption contre elle qu'on a voulu tirer du fameux portrait peint par Villarceaux, et conservé par ses descendants, où Françoise étale les grâces nues de sa chair, elle ne nous paraît pas plus que les autres définitive. L'authenticité d'un portrait peut toujours être niée, et les champions de la marquise ont prétendu, que le visage et le corps de celui-là n'étaient pas ceux d'une même femme. Laissons dans l'ombre le secret si jalousement gardé, et contentons-nous de savoir qu'après avoir été l'amant de Ninon pendant près de quatre années, Villarceaux s'éprit de la *Belle Indienne*, qu'il la courtisa, et qu'il ne fut pas éconduit. Savourons surtout le merveilleux de cette histoire : que les deux amies n'en aient pas été brouillées.

CHAPITRE VIII

Une rose d'automne est plus qu'une autre
[exquise.

Agrippa d'AUBIGNÉ.

Interludes

Le Marais où se presse aujourd'hui une population ouvrière, et qu'a envahi le gros et le petit commerce, était, au dix-septième siècle, le quartier le plus à la mode de Paris. Par les ordres d'Henri IV et de Louis XIII, d'anciens jardins maraîchers s'étaient couverts de somptueuses constructions, que tout de suite, afin de complaire aux souverains, des courtisans avaient adoptées. La magnifique symphonie rouge de la Place Royale surtout, avec ses arcades encombrées de boutiques, ses quatre fontaines, toujours ruisse-lantes, ses quinconces sous lesquels, selon la saison, se débitaient des boissons chaudes ou fraîches et où des jongleurs dressaient leurs tréteaux, acheva d'attirer la clientèle. C'était aux alentours un roulement incessant de carrosses. Les hauts portiques blasonnés s'ouvraient-ils? on apercevait de blanches façades dont les lignes rappelaient

celles des palais italiens. Plusieurs de ces hôtels debout encore, sous leur patine historique, parlent à nos imaginations. Dans celui qu'habita Sully, riche, pesant entre ses sphinx de pierre, ses masques sculptés, ses statues, on se représente la silhouette intègre du ministre en pourpoint noir, sa chaîne d'or passée au cou. Celui des Soubise, ceint de sa double colonnade qu'on croirait dessinée par le Bernin, fait songer à la longue lignée des Rohan dont le nom serait synonyme de fierté s'il ne l'était de bravoure. Sous l'assaut des plantes grimpantes, une maison de calme apparence cacha les poisons de la Brinvilliers, une autre, ouvrant son opulente façade en rotonde sur une cour d'honneur, rappelle le faste du financier Samuel Bernard et, plus vivante, agréablement posée sur le bord de ses parterres, Carnavalet, ce bijou de la Renaissance que, tout en l'agrandissant Mansart a respecté, type accompli de la demeure aristocratique ou Mme de Sévigné a laissé son délicieux sillage. Combien d'autres encore transformées ou disparues, qu'habitèrent les Condé, les Longueville, les d'Albret, les La Rochefoucauld, les d'Estrées, Mme Cornuel et, plus modestement Molière, Segrais, Mlle de Scudéry!

Le pavillon de la rue des Tournelles que le Comte d'Aubijoux avait offert à Ninon était un des plus élégants du Marais. Flanqué à droite et

à gauche par les bâtiments de service et les écuries, il occupait le fond d'une jolie cour sablée. Un vestibule de marbre précédé d'un perron, des salons voués aux Muses par la décoration de Le Brun, un escalier avec sa rampe souple et fleurie qui conduisait aux appartements intimes, et là, tout un luxe encore de peintures, de lambris enguirlandés, de meubles rares, de tapisseries, tel était le charmant séjour où la reine des cœurs avait retrouvé sa galante souveraineté.

De sa retraite champêtre, Ninon a rapporté une séduction un peu différente de celle qu'on lui avait connue. Ce n'est plus tout à fait la nymphe riieuse des petits soupers dont on disait qu'elle était ivre dès le potage. Une sorte de tendresse diffuse a imprégné son sourire; l'ovale plus plein fait songer à un beau fruit savoureux, et si les yeux pétillent toujours, leur feu s'enveloppe d'une langueur veloutée qui en tempère la malice. Quoiqu'elle se sente aussi fraîche qu'à vingt ans, la charmante fille sait que le déclin est proche; mais loin que cette pensée l'abatte, elle y puise un redoublement de vigueur. La volupté qu'autrefois elle buvait avidement, met sur ses lèvres une essence dont elle se dit : il n'y aura bientôt plus une goutte; et elle la savoure avec la volonté de n'en rien laisser perdre.

Ceux qui, pendant cette période la plus dissipée de sa vie, voient Ninon de fête en fête chercher

fébrilement du plaisir et, à travers des aventures de plus en plus nombreuses, poursuivre un renouveau de sensations, se demandent si cette frénésie qui s'est emparée d'elle ne dissimule pas quelque nostalgie profonde. Certes sa course irrésistible sur les vagues du temps, le sentiment de la jeunesse fugace que Ronsard, — dont elle lit passionnément les poèmes, — dit et redit qu'il faut la cueillir avant qu'elle soit flétrie, suffisent à tout expliquer; mais il est possible aussi que ce tourbillon cache l'irréremédiable détresse de l'être qui a connu la ferveur d'un sentiment partagé, et dont tout l'effort ne tend qu'à en retrouver les délices. Quoi qu'il en soit, si le jeu des conquêtes où elle s'adonne ne lui procure pas le meilleur de l'amour, il est ce qui s'en rapproche le plus. Tous ces désirs qui montent vers elle sont comme un encens de promesses. Qui sait si quelque passion n'en sortira pas un jour? En attendant, avec une sorte de griserie, elle en respire le parfum et, dans l'atmosphère ardente en dehors de laquelle tout n'est qu'ennui, fadeur, inutilité de vivre, son cœur dilaté retrouve l'élément essentiel.

Ce fut l'époque où de très jeunes hommes retinrent les préférences de Ninon. Formés par les guerres où la France assurait son prestige, ils étaient pour la plupart dénués de politesse et d'esprit; mais leur bravoure et la désinvolture

avec laquelle ils se précipitaient vers l'amour après avoir échappé à la mort, les rendaient malgré tout sympathiques. Ce n'était pas un orgueil médiocre pour la courtisane philosophe que de refaçonner ces jeunes rustres, et de les marquer si fortement de son empreinte qu'à leurs manières parfaitement courtoises et galantes, lorsqu'ils l'avaient fréquentée, on les reconnût pour des *élèves de Ninon*. Combien en avait-on vus qui glorieux de leurs brillants uniformes écarlates ou bleu de roi, arrivaient des camps persuadés qu'il suffisait de posséder un carrosse et des laquais pour être reçu rue des Tournelles et qui, trouvant porte close, avaient vite baissé le ton ! Une simple présentation leur apprenait qu'ils eussent d'abord à châtier leur langage, et à faire disparaître un sans-gêne, qui sentait son corps de garde. La réforme des sentiments ne tardait pas, le plus souvent, à suivre celle des dehors. Pour plaire à la déesse, de quoi n'était-on pas capable ? De véritables conversions s'opéraient par son charme. On citait tel vantard qui, sur une simple raillerie d'elle, devint si modeste, de si bonne compagnie que sa famille ne le reconnaissait pas ; tel goinfre avait, à sa table, appris à se modérer au point d'y être par la suite, traité de petite bouche. Le duc d'Épernon, dont la violence était légendaire depuis qu'un jour il avait affirmé son opinion par un coup de poing sur le visage de son contra-

dicteur, se fit remarquer après un stage auprès d'elle, par l'aménité de ses discours.

Rapportées de ruelles en ruelles, ces métamorphoses faisaient honneur à Ninon. On commençait à parler d'elle avec considération, à regarder sa maison, moins comme un lieu de libertinage, que comme l'école par excellence du bon goût. En attendant le jour où, elles-mêmes solliciteront d'y être reçues, des femmes de la plus haute société portent intérêt à ce qui se dit, à ce qui se fait chez elle, et ne voient pas d'un mauvais œil que leurs fils et même leurs maris aillent y respirer l'air attique. « Quand un gentilhomme avait un fils à dégourdir, écrit Chavagnac, il l'envoyait chez Ninon. L'éducation qu'elle donnait était si excellente qu'on faisait tout de suite la différence des jeunes gens qu'elle avait dressés. Elle leur apprenait la manière jolie de faire l'amour, la délicatesses du goût et de l'expression. Pour peu de peine qu'elle voulût se donner, et pourvu qu'elle rencontrât une nature docile, elle faisait en peu de temps ce qu'on appelait un *honnête homme*.

Connaissant, en effet, mieux que personne le prix d'une vie voluptueuse, et sachant de quelles infinies manières on la peut diversifier, elle se plaisait à y amener les natures vraiment sensibles. Comme un artiste fier de son art, elle ne faisait pas secret de ce qui s'en peut enseigner. C'est ainsi que souvent, auprès de ceux dont elle n'était

plus la dispensatrice du bonheur, elle acceptait d'en être la conseillère. A un débutant qui vient lui confier l'embarras où il est pour fixer le cœur d'une maîtresse dont l'humeur distraite et frivole le fait souffrir, elle dit : « C'est par des soins assidus, par des complaisances et des hommages sans fin que vous parviendrez à partager l'amour extrême que cette jolie femme a de sa propre beauté. Parlez lui d'elle-même sans cesse et rarement de vous. Tenez pour certain qu'elle s'intéresse mille fois plus à sa figure et à ses charmes, qu'à l'étalage de vos sentiments. Et si quelque jour elle se rend à vos vœux, souvenez-vous, en recevant son cœur, qu'elle dépose entre vos mains le bonheur de sa vie, qu'elle vous confie son repos, sa gloire et vous rend l'arbitre suprême de sa destinée. »

De Ninon entourée d'une jeune classe d'hommes, il est amusant de rapprocher la grave éducatrice qu'était devenue Françoise d'Aubigné. Veuve alors, et complètement dégagée du milieu où l'avait fait vivre Scarron, elle tenait de la main même de Mme de Montespan la tâche d'élever les bâtards royaux. Entre son ancienne amie et elle, peu de relations; elle voudrait plutôt effacer celles qui existèrent et qui concordent si mal avec la figure qu'il s'agit de faire aujourd'hui. A peine une lettre de ci de là pour s'adresser réciproquement des recommandations, toujours écoutées d'ailleurs. L'une de ces lettres surprend par le service inat-

tendu que Mme de Maintenon réclame de Ninon. C'est au sujet de son frère, Charles d'Aubigné mauvais sujet, joueur, bambocheur qui, autrefois vivait aux crochets du pauvre Scarron, et qui aujourd'hui harcèle la marquise de ses perpétuelles demandes d'argent. « Prodiguez-lui les bons conseils, implore-t-elle, on écoute mieux une aimable amie qu'une sœur. » Et cette autre qui prouve que le service a été rendu : « Vous ne serez pas remerciée puisque vous ne voulez pas l'être, mais la reconnaissance ne perd rien au silence. Que de grâces je vous dois, ma chère ! »

On prétend que, plus tard, quand les années qui nivellent tout, eurent fait de Ninon une dame respectable sans qu'elle cessât d'être la plus amusante parleuse de l'époque, l'épouse de Louis XIV, à l'affût de tout ce qui pouvait distraire le roi triste et décrépît, lui offrit un appartement à Versailles. Ninon avait déjà prouvé en repoussant la proposition de la reine de Suède, qu'aucune servitude si dorée, si flatteuse qu'elle fût, ne la pouvait tenter. « Je suis trop vieille pour apprendre l'art de dissimuler », aurait-elle cette fois, répondu.

Quelques traits de son esprit prouvent, en effet, combien elle était peu apte aux conventions sur lesquelles vivent les Cours. Les pédants, les fats y abondent et ils lui étaient insupportables. Elle ne pouvait, à leur égard, retenir la leçon qu'ils

méritent. Au comte de Choiseul qui a fait partie d'une promotion plus nombreuse que choisie et ne cesse devant les glaces d'admirer le bel uniforme que lui vaut son nouveau grade, elle dit, avec une menace friponne de l'index : « Prenez garde, monsieur le comte, que je ne cite les noms de vos collègues ! » Et à François de Beauvilliers qui, en mauvais vers, s'extasie sur les jardins de Versailles, elle répond par cette improvisation :

*« — Damon, laisse juger nos yeux
De ces jardins délicieux
Où l'art surpasse la nature;
Le froid qui règne dans tes vers
Fait plus de tort à la verdure
Que le plus rigoureux hiver. »*

Un autre exemple est celui de la conspiration organisée contre Félix Juvenet, sieur de Calincras, qui affichait dans le monde toutes sortes de prétentions. A la manie de parler en pédagogue des choses qui n'intéressent personne, cet ennuyeux personnage, ajoutait celle de vanter ses bonnes fortunes. Quelque sujet de conversation qu'il abordât, sa faconde avait aussitôt le don de le rendre haïssable. Ninon se promit d'en délivrer la société. D'accord avec plusieurs de ses amies, elles attendent le *fâcheux*, et dès qu'il commence ses discours sur la philosophie, la musique, la poésie, elles l'accablent, l'une d'une nasarde en disant : « Voilà pour le philosophe amoureux ! » l'autre

d'un léger coup d'épingle : « Voilà pour le musicien amoureux ! » une autre d'une tape sur l'oreille : « Voilà pour le poète amoureux ! » Trouvant que la plaisanterie était allée un peu loin, Ninon voulut l'arrêter. « Je fis, raconte-t-elle, ce que je pus pour secourir le malheureux, mais tout mon possible fut de lui ouvrir la porte par où il s'échappa en criant : « Coquettes ! Coquettes, je saurai bien me venger ! » Il le fit en effet, par de méchants écrits auxquels, sous le nom d'Eléonore, Ninon répondit par *La coquette vengée*, petit opuscule où elle raconte ironiquement l'aventure : « Je m'accuse, conclut-elle en s'adressant à une prétendue nièce, d'avoir été si facile que de donner accès chez moi à un personnage qui porte l'ennui, la médisance et la discorde dans les plus douces compagnies. Soyez sage par cet exemple, Philomène, et donnez-vous garde de l'imiter. »

Mais revenons à l'amour qui est le domaine par excellence de Ninon, celui où elle se montre souverainement primesautière. Pour le moment, corps et âme, elle appartient au *mestre de camp* La Châtre. Celui-ci serait le plus heureux des hommes si un ordre de rejoindre son régiment ne le rappelait sur le Rhin.

Désolé il se lamente.

— Le service du Roi exige vraiment de durs sacrifices !

— Vous serez bientôt de retour, encourage Ninon.

— Hélas! Vous aurez le temps de m'oublier, de me trahir!

— Mais non! Vous savez bien que je vous aime.

— Ah! cruelle! combien l'amour que vous m'inspirez est différent de celui que vous ressentez pour moi! Absente vous serez constamment devant mes yeux et pendant que je me consumerai en regrets, un autre m'aura remplacé.

Elle essaye encore de rassurer le pauvre amant, de l'étourdir avec de bonnes paroles, des promesses. En vain; tous les fantômes de l'éloignement sont déjà devant ses yeux.

Subitement il a une idée.

— Ecrivez-moi un billet où vous me jurerez une fidélité inviolable.

Ninon croit à une plaisanterie. Mais non; les larmes aux yeux il insiste, il s'obstine :

— De grâce, ne me refusez pas.

Il fallut écrire et signer.

Tranquille alors, le billet soigneusement plié sur son cœur, La Châtre court où son devoir l'appelle.

A quelque temps de là l'aimable danseur Pécourt se fit agréer de Ninon. Avant d'incriminer l'infidèle, demandons-nous pour combien de femmes, en pareil cas, le serment d'éternelle constance arrête l'élan du désir? Laquelle, quand son cœur l'exige, tient compte du pacte signé?

Quelle amoureuse, qui mentirait tout juste pour sauver son existence, hésite à inventer les plus extravagants prétextes, lorsqu'il s'agit de sauvegarder un cher rendez-vous? L'amour, a-t-on dit, est en dehors de la civilisation; il est surtout indépendant de l'honneur. Et à y bien réfléchir que vaut une fidélité qui n'est que l'attachement aux formules? Beaucoup de maris s'en contentent, dira-t-on. Oui, mais un amant? Ninon en tout cas ne met point son honneur en ces choses. Chaque fois que l'argent sera en jeu, nous la verrons scrupuleuse autant que le serait une conscience janséniste. En amour c'est différent. « Allons donc, fait-elle, morale d'opéra. »

Un souvenir cependant peut revenir mal à propos. C'est ainsi, qu'à la minute où entre les bras de Pécourt, elle est le plus éloignée de tenir le serment de fidélité qu'elle a fait, Ninon tout à coup se le rappelle. Son plaisir en est-il gâté?... Qu'on en juge par le mot qui lui échappe au milieu des plus doux soupirs :

— Ah! le bon billet qu'a La Châtre!

L'expression fit fortune. Elle est devenue synonyme des promesses sur lesquelles il est imprudent de compter. D'un consentement universel, on l'emploie avec bonne humeur. Si la trahison amoureuse était vraiment chose scélérate, qui en rirait?

D'un tout autre caractère fut la liaison qui suivit l'interlude du danseur. Une fois encore Ninon put croire que son cœur allait être de la partie. Celui qui réussit un moment à l'émouvoir était un tout jeune seigneur tendre et délicat, un de ces hommes qui semblent faits pour la rêverie, comme d'autres le sont pour le plaisir ou les combats. Guidon à la compagnie des *gendarmes-dauphin*, le comte Charles de Sévigné avait supplanté Racine dans le cœur de la Champmeslé, ce qui faisait dire aux plaisantins qu'il l'avait *déracinée*. Leur liaison qui durait depuis plus d'un an, ne laissait pas d'inquiéter la marquise. Son fils, son fils unique allait-il se laisser détourner de la vie honnête? du mariage? Elle se dit que le pouvoir d'une femme pouvait contrebalancer celui d'une autre femme. Ninon était alors au pinacle. Pour peu que la jolie figure du comte lui rappelât celle du marquis de Sévigné qui, pour l'amour d'elle, avait risqué et perdu la vie, elle aurait vite fait de le conquérir, et de lui faire oublier la dangereuse comédienne. D'attachement durable, point à redouter de la part d'une personne qui se targuait d'inconstance, et dont la réputation était dûment établie de toujours congédier ses amants avant qu'ils n'eussent assez d'elle.

Par les soins de Mme de La Fayette, à qui Mme de Sévigné avait confié ses soucis mater-

nels, une rencontre fut organisée chez le duc de la Rochefoucauld. Le jeune officier y fut à table placé à côté de Ninon. Avec sa mine de chérubin mélancolique, ses manières restées timides, bien qu'il passât pour s'être battu comme un lion au siège d'Arras, avec la conversation pleine de nuances qu'il avait acquise dans la société de sa mère, il ne pouvait manquer d'intéresser.

— On dirait que vous êtes triste, fit-elle de sa voix musicale. A votre âge, et avec la figure que vous avez, comment est-ce possible?

Il ne fit pas difficulté d'avouer que la vie l'avait déçu. Quoique brave il n'aimait pas le métier des armes où il se trouvait engagé.

Ninon eut le geste qui écarte les soucis de ce genre.

— Qu'importe cela? Il n'y a que l'amour qui compte.

Là encore, le jeune homme n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait. Au lieu d'un attachement solide dont son cœur avait besoin, il ne rencontrait partout que légèreté, caprices.

Adresser un telle confidence à Ninon, c'était se montrer un peu naïf. Elle ne détesta pas qu'il le fût, et lui répondit de la meilleure grâce du monde.

— Puisque vous m'invitez à vous parler sincèrement je plaindrai le vide de votre cœur; rien

n'est plus triste en effet que d'avoir un cœur sans emploi. Le cœur est fait pour aimer comme les poumons le sont pour respirer; en proposant au vôtre un engagement de tout repos, êtes-vous certain de satisfaire son vœu réel?

Le jeune homme la pria de s'expliquer.

— Il me semble, reprit-elle que demander à une maîtresse des qualités solides, c'est la confondre avec un ami. A la rigueur encore, dans le mariage, pourrait-on prétendre à s'attacher une femme vertueuse, digne d'estime et de respect; mais l'amour n'a que faire de tout cela.

— Que lui faut-il donc pour être ardent, passionné, durable, tel que je le souhaite?

— Voilà précisément l'erreur, répondit Ninon; vous visez trop haut. Le cœur n'a pas besoin de sentiments sublimes qui font généralement souffrir et presque toujours finissent mal. Ce qu'il réclame c'est du bonheur, du simple bonheur humain, tel que la nature nous enseigne à le goûter. Aimer une personne agréable, sensible, qui mette du charme et du mouvement dans l'existence, qui la rende amusante et variée, cela suffit à être heureux.

Charles la regardait surpris, un peu même effarouché. Comment pouvait-elle parler si légèrement de ce qui lui avait toujours paru la plus grave affaire du monde? Faire de l'amour un

simple divertissement n'était-ce pas le rabaisser, méconnaître ce qu'il y avait en lui de meilleur?

Ninon sentit combien ce jouvenceau, exalté par les lectures romanesques, était loin des réalités dont elle avait fait sa doctrine. Il lui paraissait néanmoins. Elle se demanda s'il serait possible de le déniaiser. Beaucoup d'adresse en tout cas y serait nécessaire. Elle s'excusa gentiment.

— Je vous ai scandalisé?... Votre jeunesse en est cause. Elle m'intéresse, et je voudrais vous mettre en garde contre certaines chimères dont une âme noble et candide comme la vôtre serait aisément victime.

Le souper s'achevait. Ils prirent rendez-vous pour le lendemain.

Ce lendemain et les jours suivants, la conversation se renoua sur le même thème. Parler d'amour est le plus sûr chemin pour aboutir à l'amour. Les yeux fixés sur le jeune comte, Ninon exerçait la fascination de sa parole. Sans paroles même elle n'aurait pas eu de peine à le persuader qu'un joli visage, un corps de souplesse, un esprit vif et animé sont, à certaines heures, plus attrayants que les éminentes vertus dont il avait rêvé. A mesure qu'ils causaient, proches l'un de l'autre sur le divan du petit boudoir tout saturé de parfums, chacun abandonnait un peu de ses théories pour en venir à cet accord où, sans savoir si ce qu'on éprouve est sentiment

ou plaisir, si cela durera un jour ou l'éternité, la vie des êtres se confond.

Une fois de plus Ninon est amoureuse. Elle l'est avec cette générosité de nature qui ne réfléchit ni calcule et qui, si son jeune amant le souhaitait, la conduirait volontiers à un exil aussi complet que celui où jadis elle fût entraînée par Villarceaux. Mais Charles de Sévigné n'est pas un amant de la même trempe; son humeur est aimable, le monde lui agréé, le théâtre aussi, et il ne demande qu'à partager ces divertissements avec sa maîtresse. Le croirait-on? La propension à s'isoler viendrait plutôt, cette fois, d'elle. C'est elle, la contemptrice des passions douloureuses qui, par instants, sent dans sa chair la pointe jalouse dont si souvent elle a aiguillonné les autres.

Partout où il l'accompagne, les vingt-quatre ans de l'officier sont le point de mire. Beaucoup de femmes le lui envient.

— Comme vous les regardez! reproche-t-elle un jour que sur le Cours la Reine il ne s'est pas montré indifférent à de jeunes minois qui, à droite, à gauche lui souriaient.

Mais c'est surtout la Champmeslé qui trouble la paix de ses nuits. Assurément, Charles a rompu avec elle; pourtant sait-on ce qu'une passion éteinte de la veille laisse dans le cœur d'un homme? quel souvenir? quel venin? Pendant

une représentation de *Phèdre*, où ils ont été attirés par le grand succès de l'actrice, Sévigné lorgne longuement. Dans le fond de la loge Ninon s'énerve, donne des signes d'impatience. A la fin ce qu'elle ressent est si aigu que l'expression lui en échappe violemment. Elle arrache la lorgnette des chers yeux trop attentifs.

— Assez! fait-elle, vous avez suffisamment admiré cette...

Jusqu'au passé de leur liaison l'inquiète. Elle en voudrait connaître les détails, savoir si l'amant dont la froideur parfois l'exaspère, témoignait plus d'ardeur à la comédienne. Qu'il livre leur correspondance.

Sévigné est la faiblesse même. Entre les mains d'une femme, sa volonté n'est qu'un roseau. Il s'exécute sans se douter, il est vrai, de l'usage que Ninon compte faire des lettres. Non content d'en repaître sa curiosité, ne projette-t-elle pas d'envoyer le paquet au marquis de Tiercé que l'actrice trompait pour le jeune comte « afin, dit-elle avec une petite joie féroce, qu'il lui assène quelque bon coup de baudrier. »

La marquise, heureusement intervint. Elle qui au début, enchantée de sa combinaison, écrivait à Madame de Grignan : « Votre frère est entré sous les lois de Ninon; elle lui trouve la simplicité d'une colombe », s'est aperçue de la fascination qui s'exerce sur sa colombe de fils, et elle

s'en effraye. « Qu'elle est dangereuse cette Ninon ! dit-elle dans une autre lettre ; quel zèle à pervertir les jeunes gens ! Et si vous saviez comme elle dogmatise ! »

Mme de La Fayette se joint à elle pour détruire ce qu'à elles deux elles ont inconsidérément tramé. Et cela encore Mme de Sévigné le raconte à sa fille comme elle lui raconte tout : « Nous faisons notre possible pour dépêtrer votre frère d'un engagement qui, décidément ne lui vaut rien. » Mais où son mécontentement est au comble, c'est lorsqu'elle apprend l'affaire des lettres. Conscient de l'imprudence qu'il a commise, Charles est venu le lui avouer. Elle le traite d' « infâme ». Comment a-t-il pu commettre une action basse, lâche, indigne d'un gentilhomme ? Ignore-t-il que, même dans les choses malhonnêtes, une honnêteté reste encore à observer ?

Le coupable n'avait plus qu'à se jeter aux genoux de Ninon et à obtenir d'elle la restitution de ce qu'il n'aurait jamais dû livrer. Cela se fit plus aisément qu'il ne l'avait imaginé. Toute réflexion faite, Ninon avait renoncé à la mauvaise action dont elle avait eu le projet et que la passion seule eût excusée. De sa passion pour l'amant de la Champmeslé, il ne restait que des cendres. La lecture des lettres l'a confirmée dans l'opinion que la jolie figure du comte, que sa réputation martiale sont des leures. « Pas plus l'actrice que

moi, soupire-t-elle, n'avons réussi à réchauffer ce glaçon. C'est une âme de bouillie, un cœur de citrouille fricassé dans de la neige. »

Il n'y avait qu'à se séparer. Charles en accepta l'arrêt sans douleur : il était de ceux qui se résignent. Bon à être le mari ponctuel qu'il sera pendant vingt ans, le quasi saint qui finira ses jours dans le cloître de St-Magloire, il n'avait pas l'étoffe d'être cousu à une Ninon. L'insuffisance foncière de sa nature excuse la partialité si évidente de la marquise pour Mme de Grignan. Cette enfant-là du moins lui ressemble, a dans les veines le sang bouillant des Rabutin, et un peu de leur esprit. « Elle est tout le sel de la maison, et n'a point la sottise d'être docile », déclarera cette mère idolâtre.

Dans une longue épître qui prouve combien l'aventure de son fils a occupé Mme de Sévigné elle en raconte le dénouement : « Votre frère a enfin quelque repos; il voit Ninon tous les jours, mais c'est en ami. Les Despréaux, les Racine sont avec eux à St-Germain et c'est lui qui paye les soupers. Ils entrèrent l'autre soir dans un endroit où il y avait cinq ou six personnes qui firent mine qu'elles le croyaient encore possesseur de Ninon. Elle leur dit : « Messieurs, vous vous damnez si vous croyez qu'il y ait du mal entre nous; je vous assure que nous sommes comme frère et sœur. » Cependant il n'est pas guéri. Il

me disait hier soir que pendant la semaine sainte, il avait été si dévergondé qu'il lui avait pris de tout cela un dégoût qui lui soulevait le cœur. Il lui semblait voir autour de lui des tétons, des panerées de tétons, de cuisses, de toutes sortes de choses encore, en telle abondance, qu'il ne pouvait plus regarder une femme; il était comme les chevaux rebutés d'avoine. »

Un peu de ce dégoût, de cette lassitude dont parle Mme de Sévigné, et qui surprennent chez un jeune homme, commencent d'une manière plus justifiée à atteindre l'âme de Ninon. Fréquemment, au déclin du jour, elle se souvient qu'elle n'est plus jeune et se demande s'il n'est pas l'heure de faire retraite. Elle consulte son miroir. L'éventail de rides qui s'ouvre à l'extrémité des paupières, la chute imminente de ses joues, la bouche moins vive le lui conseillent; mais la chevelure toujours abondante et lustrée, les yeux de flamme, la douceur arrondie des contours, plaignent pour l'amour encore. Et c'est en elle la lutte âpre, le rocher de Sisyphe chaque matin remonté, que connaissent les femmes pour qui le destin n'a pas eu cette pitié de les ôter de ce monde avant que l'affreuse vieillesse ait eu le temps de faire d'elles des ruines.

Sans accepter la légende qui veut, qu'à plus de soixante ans, elle ait inspiré une passion au baron de **Barnet**, diplomate suédois qui, à force

d'en entendre vanter les mérites, avait traversé l'Europe pour la voir; ni davantage celle qui, pour obéir à une fatalité de race, montre le petit-fils du marquis de Sévigné, Louis de Grignan, amoureux d'elle à l'âge où elle aurait pu être son aïeule; et moins encore la fable ridicule de l'abbé Gédoyne obtenant enfin le jour où elle devenait octogénaire, ce qu'il avait inlassablement sollicité, il faut convenir que Ninon conserva plus longtemps qu'une autre l'art de plaire. Cette faveur du sort, elle la dut à son esprit, source merveilleuse de jouvence, d'où la conversation jaillissait pleine de clarté, pleine d'images, en rapides étincellements; puis à ce charme indéfinissable qui longtemps s'attarde aux êtres d'amour comme si, de leur visage, de leurs mains affinés par les caresses, émanait un sortilège.

Un cruel événement allait en quelques jours rendre tout cela funeste et démontrer, trop tard hélas! combien parfois est périlleux le don de captiver les cœurs.

IX

Mais il y pend toujours quelque goutte de
[sang.

A. DE MUSSET.

Maternité tragique

On se souvient que, quelques années avant la naissance joyeuse et fêtée de Jean-François de la Boissière, Ninon avait déjà mis au monde un enfant. Pas tout à fait affranchie alors, extérieurement du moins, ménageant l'opinion des quelques amies de sa mère qui lui gardaient leur estime, elle n'avait pas avoué cette maternité. L'usage fréquemment pratiqué, même dans beaucoup de cas légitimes, d'emporter les nouveau-nés à la campagne, et d'en confier le soin à quelque nourrice villageoise, avait rendu la dissimulation facile. Le comte de Jarzay, père de l'enfant, s'y était prêté. Cet homme volage qui, pour avoir eu de nombreuses et retentissantes aventures, n'en était pas moins un cœur honnête, accepta de reconnaître son fils, de le

faire élever en gentilhomme et de lui constituer un état civil sous le nom de chevalier de Villiers. Une seule condition, mais formelle : l'enfant ignorerait toujours le nom de sa mère. Jugeant que pour le petit comme pour elle-même, les choses seraient ainsi au mieux, Ninon souscrivit à ce pacte. Sa triomphante jeunesse aspirait alors à de bien d'autres emplois que celui de maman. Ce ne fut que plus tard, lorsque la présence auprès d'elle du gentil bébé qu'y avait apporté Villarceaux eut développé sa fibre maternelle, qu'elle songea à l'enfant exilé, et eut l'envie de le connaître. Renaud de Villiers était un petit être délicat, sensible, qui aurait eu besoin d'être enveloppé de tendresse. Ne le pouvant choyer au titre que la nature avait inscrit dans ses entrailles, Ninon se promit de lui être une providence, d'aplanir sous ses pas les chemins difficiles et, sans éveiller de soupçons, de lui restituer la part de bonheur dont le frustrait sa naissance clandestine.

Qu'une belle dame qui se disait sa parente vint souvent le visiter au parloir de son collègue, qu'elle lui apportât petits cadeaux et friandises, qu'aux vacances elle l'invitât, et qu'il fût traité chez elle avec une généreuse bonté, rien de tout cela ne surprit le jeune Renaud. De quelque manière qu'elle se témoigne, l'affection semble aux enfants un dû. Celui-là avait perdu sa mère

en venant au monde, lui avait-on dit; n'était-il pas naturel que quelqu'un la remplaçât? Il était tout naturel aussi que son cœur tendre et reconnaissant s'attachât à la délicieuse fée par qui entraient en lui toutes les notions du bonheur. Ce fut d'abord le blotissement instinctif du petit animal contre le sein qui protège, l'habitude de chercher là un refuge, une tiédeur, puis inconsciemment, peu à peu, quelque chose de plus vif, un besoin exigeant de caresses, une sorte de langueur sous les baisers qui allait parfois jusqu'à la défaillance.

Tout le monde, depuis Beaumarchais, connaît cette fièvre de l'adolescent, et sait comment elle se nomme; mais le cas alors n'avait pas été analysé et, de la meilleure foi du monde, Ninon s'y pouvait méprendre. Au surplus, lorsque le chevalier eut atteint l'âge d'homme, elle touchait à la cinquantaine. Son cœur avait pris le pli maternel; une sérénité, inhérente au sentiment même qu'elle éprouvait, en écartait la clairvoyance. Tout, en elle, n'étant que dévouement au jeune être, désir de l'aider, de lui faire la vie douce, comment se serait-elle méfiée? Plus, au contraire, elle apercevait en lui de grâce aimante, de disposition à la tendresse, plus elle se disait, avec cette complaisance qu'ont les mères à se mirer dans leurs enfants : Comme il me ressemble! Dans les yeux noirs et ardents

qui étaient l'image des siens, elle ne distinguait pas la flamme dangereuse. Quand elle l'aperçut, un jour que, pelotonné contre elle, le chevalier l'enveloppait d'un de ces regards qui ne trompent pas, il était trop tard : la passion avait déjà fait ses ravages.

Ninon ne crut pas d'abord que le mal était grave. Elle pensa qu'un changement d'attitude suffirait à l'enrayer. A l'instant même, quittant la douce familiarité, elle se fit froide, distante, pareille à ce qu'elle savait être quand son intention formelle était de décourager. Plus de ces effusions, qu'en toute innocence elle avait cru possible d'autoriser, plus de ces causeries intimes où, la tête sur son épaule, l'enfant gâté exhalait des soupirs et les vagues aspirations d'un petit cœur sentimental.

De la part de cet enflammé désormais, il fallait tout craindre et l'empêcher de proférer des paroles inadmissibles. S'il s'était soumis au régime que la sagesse de Ninon voulait lui imposer, tout, sans doute, aurait pu être sauvé. Elle l'espéra un moment; mais comptant sur une indulgence qui ne lui avait jamais manqué, Renaud eut bientôt rompu les digues. Il se répandit en plaintes, en reproches. Qu'avait-il fait? Pourquoi tout à coup ce changement? cette glace tombée sur lui à l'improviste?

Sentant le péril d'une explication et résolue

avant tout à l'éviter, Ninon nia qu'il y eût entre eux rien de changé.

— Mon dévouement pour vous, Renaud, est toujours le même. Vous le trouverez chaque fois que vous en aurez besoin.

Mais le moyen de s'y tromper? C'était son aveu qu'elle ne voulait pas entendre. Il le jeta tout d'un trait :

— Eh bien oui, je vous aime et rien ne m'empêchera de vous le dire. Je vous aime depuis des années, depuis toujours. L'amour que j'ai pour vous s'est formé avec ma substance. Aussi loin que ma mémoire retourne en arrière je vous revois, je revois votre image rayonnante, et moi, extasié devant elle. Les dimanches où me manquait votre visite au collège, j'étais malade, malade de chagrin, j'avais la fièvre. Lorsque vous apparaissiez, les murs sombres du parloir s'illuminaient. Vous avez été de tout temps ma clarté, mon univers.

Oh! pourquoi avait-il parlé? Pourquoi avait-il déchiré les voiles flottants de l'incertitude à l'abri desquels on aurait pu vivre encore?

— Grand Dieu! s'écria Ninon comme lorsqu'on assiste à une catastrophe.

Le jeune homme la regardait sans comprendre.

— Est-ce donc un crime de vous aimer?

Elle était devant lui inerte, les paupières à demi closes.

— Je m'attendais si peu... balbutia-t-elle.

Il ne la crut pas sincère. Depuis tant de jours qu'il était là, frémissant auprès d'elle avec son amour dans les yeux, au creux brûlant de ses mains, sur le bord des lèvres qui palpitait, comment aurait-elle pu ignorer?

Elle fit signe de la tête que si, cependant, que jamais l'idée ne lui était venue.

Quoi qu'il en fût, elle ne pouvait temporiser, il fallait en finir tout de suite avec cette désolante erreur. Dans une résolution généreuse :

— Malheureux enfant! gémit-elle, vous ne m'avez donc pas regardée? Je ne suis plus jeune. Et elle souleva ses cheveux qui, vers les tempes commençaient à se décolorer.

Sans même écouter, Renaud fut à ses genoux, et saisissant les belles mains qu'il avait si souvent, sans qu'elle les retirât, couvertes de baisers, il répondit passionnément :

— Je vous aime; je vous aime.

Elle s'écarta de lui :

— Si je consentais à vous écouter, ma moindre faute serait le ridicule.

Il eut une contraction du cœur.

— Ne prononcez pas de blasphème!

Mais elle, avec le courage que l'on trouve dans les cas désespérés, insista :

— Regardez-moi donc, puisque jusqu'ici, je ne sais quel aveuglement vous en a empêché; ren-

dez-vous à l'évidence; je suis vieille! Et ses traits bouleversés ne la démentaient qu'à peine.

L'effet produit fut exactement contraire à celui qu'elle avait escompté. Comme si une passion plus forte s'était emparée de lui, Renaud redoubla sa cantate.

— Vous êtes adorable. Votre beauté défie toute comparaison. C'est comme une magie qui émane de votre personne. On ne peut vous voir, vivre auprès de vous sans vous adorer.

A chacune de ces paroles, Ninon cachait plus profondément sa figure au fond de ses mains. On eût dit qu'elle cherchait à l'y écraser, à en faire disparaître tout ce qu'il y restait encore d'agrément. Prenant à la fin une voix d'autorité.

— C'est assez! Taisez-vous Renaud. Je ne veux plus vous entendre.

Un incendie, hélas! ne cesse pas parce qu'on ordonne aux flammes de s'éteindre. Des lueurs sinistres traversaient l'esprit du jeune homme. Pourquoi cette femme qui s'était prodiguée avec tant de grâce facile, se refusait-elle à lui, à lui précisément qui l'adorait, qui aurait donné sa vie pour elle? La colère l'égara :

— Faut-il que vous me haïssiez!

Un cri s'étouffa dans la gorge de Ninon. Que répondre? Par quel moyen faire cesser l'affreux malentendu? La vérité? Il n'y fallait pas songer. Sa parole était engagée à Jarzay, et d'ailleurs,

aurait-elle voulu? On a beau avoir fait foin des préjugés et s'être construit une morale à part; à ceux qui prétendent qu'aux hommes seuls appartient la liberté d'aimer, si crânement qu'on ait riposté : « Eh bien! alors, je change de sexe », une heure arrive où l'on est, malgré soi, ressaisi par les forces sociales, courbé sous les lois qui, de tout temps, ont régi les êtres et enchaîné la femme à son destin de pudeur et de maternité. Pauvre Ninon! si spontanée, si sincère, qui d'une boutade avait cru résoudre des problèmes éternels, comme la voilà muette aujourd'hui! Devant le grand mur des principes auxquels sa raillerie s'est attaquée, comme elle se sent chétive!

Il fallait cependant trouver une solution. Puisqu'aucun raisonnement n'avait de prise sur l'esprit du chevalier, puisqu'il s'obstinait dans un sentiment sans issue, c'était à elle d'agir. Elle résolut de quitter Paris. Dans les environs, accotée au village de Picpus, une coquette maison toute habillée de verdure, se cachait entre les arbres. C'était là que chaque été, fuyant la chaleur et le relent fétide des ruisseaux, Ninon, pendant quelques semaines, allait respirer un air pur. C'est là que, faisant courir le bruit qu'elle s'était embarquée au Havre, elle se rendit en secret. Pour combien de temps? Elle ne saurait le prévoir; mais elle se persuade que les pas-

sions, privées d'aliment, succombent. Sentant la sienne sans espoir, Renaud se résignerait, puis il aurait vite oublié. A son âge, on ne saurait s'éterniser dans le chagrin. La jeunesse a, pour le bonheur, des ressources infinies. Quand une maîtresse réelle occupera son cœur, tout péril sera écarté; alors elle-même pourra reparaître. Ses cheveux auront blanchi, elle aura perdu les quelques charmes qui lui restent, et cette malheureuse histoire s'effacera dans le passé.

En attendant, Ninon s'accommodait à la solitude. Entre ses livres et son clavecin, bercée par le vent d'hiver, elle apprenait à se passer du monde qui n'est souvent qu'une agitation vaine. En harmonie avec la nature dépouillée, elle renonçait aux fleurs de la vie que, désormais, elle ne pourrait plus cueillir, et s'appliquait, par la culture de son intelligence, à créer en soi celles que les années ne flétrissent pas. Les jours passaient ainsi, dans un repos bienfaisant, et avec ce sentiment d'accomplir une tâche réparatrice.

Le printemps, depuis une semaine, se laissait pressentir. De grands nuages bousculés par le vent d'ouest découvraient un azur léger. A l'extrémité des branches, les bourgeons grossissaient tous à la fois, comme si une bouche invisible leur avait insufflé sa chaleur. Cet après-

midilà, Ninon regardait à travers les vitres la pelouse de son jardin sur laquelle un vol de corbeaux venait de s'abattre. Soudain, la sonnette qui appelait du dehors retentit, et elle aperçut le jardinier qui, par la porte entr'ouverte, parlementait avec un visiteur. Les ordres étaient formels : ne recevoir personne et déclarer que la maison était inhabitée. La conversation, cependant, se prolongeait, puis, brusquement, la porte fut poussée et livra passage à un jeune homme.

Forçant la consigne, le chevalier s'était dit chargé d'une communication importante et s'avancé vers la maison.

Un frisson parcourut les veines de Ninon.

— Vous! fit-elle en le voyant entrer. Pourquoi êtes-vous venu?

Renaud avait le visage altéré de ceux qui ont vraiment souffert. Une maigreur lui tirait les traits. Depuis qu'à la rue des Tournelles il avait trouvé porte close, sa vie était comme suspendue. Partie! Sa bien-aimée avait préféré la fuite, l'exil, tout, à continuer de le voir! Pouvait-on imaginer une résolution plus farouche? Sachant, dès le matin, qu'il n'avait rien à attendre, le malheureux enfant se levait tard, s'habillait sans goût, errait jusqu'au soir dans ce Paris qui avait été un paradis d'espoir, de rencontres heureuses, de courses où, comme un petit page, il

accompagnait la belle promeneuse. Et maintenant, quel désert!

Ses méditations seules l'occupaient; elles avaient un objet unique. Comme un insecte obstiné, qui toujours creuse la même place, il cherchait quel motif avait eu Ninon de disparaître; motif en tout cas bien puissant, se disait-il, pour l'avoir subitement décidée à un voyage en plein hiver et sans en avertir ses meilleurs amis. S'il s'était agi d'une femme ordinaire, d'une femme soumise aux préjugés, il aurait pu croire à un scrupule, à quelque crainte de succomber, mais elle!... Et il repassait la liste des amants qu'on lui attribuait. Il fallait donc adopter l'autre hypothèse : Ninon ne l'aimait pas. Sur ce point, on la disait intransigeante. Sans doute, il avait le malheur d'inspirer un éloignement invincible. Des souvenirs cependant lui assuraient le contraire : déplaisait-il, lorsque sur un tabouret bas, placé devant le fauteuil où elle était assise, il épanchait son cœur d'enfant déjà tout chargé d'amour, et qu'elle l'appelait son petit *Céladon*? Et plus tard avait-il déplu le soir où à genoux devant elle il avait couvert de baisers les belles mains qui traînaient sur la jupe soyeuse? Ah! comme elle se laissait faire! Pourquoi brusquement alors cette métamorphose? ce regard sur lui figé? cette ligature qui empêchait entre leurs cœurs la tendresse de communiquer? Et cette fuite, comment

l'expliquer? Comment savoir pourquoi la femme qui l'avait toujours attiré près d'elle était devenue soudain hostile? Il fermait les yeux, il réfléchissait, mais sans trouver la clé du mystère.

Une pensée s'empara de lui, dominatrice, ne lui laissant pas de repos : la revoir.

L'enquête entreprise auprès de ceux qui auraient pu lui fournir quelque renseignement demeura sans résultat. Il avait presque renoncé, lorsque le hasard d'une conversation avec un voiturier le mit sur la piste.

Et les voilà en présence l'un de l'autre.

Depuis qu'elle vivait à la campagne loin de tout regard, Ninon avait renoncé à ces soins d'elle-même que les femmes accomplissent comme un culte tant qu'elles sentent des ferveurs autour d'elles. Privée de fard, son visage avait une pâleur lourde, sa taille s'était épaissie. Elle n'avait plus cette démarche qui peu de temps auparavant faisait dire d'elle encore, lorsqu'elle traversait un salon : *Dea patuit*.

A des yeux expérimentés, cette déchéance se serait montrée dès l'abord. Dans le trouble où était l'adolescent, elle resta non avenue. L'image que le passé avait gravée en lui masquait la réalité présente.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il, je n'ai pas pu vivre sans vous.

Son attitude était si humble, la voix dont il s'excusait, si contrite, que Ninon pensa revoir l'enfant doux, soumis, dont il lui était souvent arrivé de dire : « Le chevalier aurait dû être une fille. » Avec un geste de bonté, elle l'invita à s'asseoir.

— Vous avez réfléchi, n'est-ce pas ?

— Oui, beaucoup.

— Et vous êtes devenu sage ?

Il leva sur elle un regard qui était le démenti de ce qu'elle venait d'espérer. Ce regard l'enveloppait comme un réseau.

— Vous êtes toute ma vie, dit-il. Maintenant que je vous ai retrouvée, gardez-moi. Ne me faites plus souffrir...

La gorge nouée, Ninon se disait : Faire souffrir!... ce que j'ai toujours redouté! Faire souffrir qui? l'être qui m'est le plus cher! Il le fallait, cependant.

— Ne vous ai-je pas dit, Renaud, que l'amour entre nous était une chose impossible ?

— Impossible! Pourquoi ?

Il n'y a pas toujours de paroles pour ce qu'on voudrait exprimer. Le silence s'emplit d'amertume. Comme s'il en avait bu la lie, Renaud tout à coup s'écria :

— C'est bien ce que je pensais. Vous avez à mon égard de l'aversion.

Elle eut le haussement d'épaules qui accueille les absurdités.

— De l'aversion! moi, pour vous!

Mais lui s'irritant contre les ténèbres:

— Pas même! c'est vrai. Je ne vous inspire que du dédain, le dédain qu'on a pour un enfant.

Ninon crut que ce mot allait enfin les sauver. Elle s'y accrocha comme à une branche.

— Oui, vous êtes un cher enfant que je veux préserver d'une folie.

Dans un emportement alors qu'on n'aurait pas attendu d'un être jusque-là timide, Renaud s'éleva contre ce qu'il sentait un prétexte. Quoi! c'est parce qu'il était jeune qu'on repoussait son amour? Depuis quand un cœur neuf et sincère valait-il moins que les cœurs usés? Non, non! il n'était pas dupe; si Ninon lui refusait ce qu'elle avait accordé à d'autres, c'est qu'il n'avait pas su plaire.

Des larmes inondaient le visage de la pauvre femme. Devant elle, en cet instant, repassait sa vie entière, sa vie de liberté, d'inconstance, et pour la première fois, elle la jugeait. La veille encore, persuadée du droit qu'à chaque créature de disposer de soi-même, elle n'eût pas hésité à proclamer à la face de l'univers que le désir est la seule loi qui régit l'amour et que ce dieu ailé n'en saurait reconnaître d'autre. Et voilà qu'un

plaisir sans lendemain, une de ces fantaisies passagères, longtemps après qu'elle était oubliée, engendrait d'imprévisibles conséquences!... On ne s'appartient donc pas? Suivre le mouvement de la nature n'est donc pas toujours, comme l'affirme Montaigne, le plus sage? Mais alors, si la raison nous trahit, où s'appuyer? à qui demander une règle d'existence?

Son amicale tendresse qui, si souvent, avait réussi à assagir des cœurs enragés d'amour, elle l'offrit au jeune homme, la promit fervente, fidèle, toute vouée à le rendre heureux.

— Vous verrez comme c'est doux d'avoir auprès de soi une bonne sentinelle qui connaît la vie et qui, à tous les instants, sera là pour vous préserver, pour détourner de vos pas les aspérités blessantes.

Mais Renaud n'était pas de ceux qu'on leurre.

— Que d'autres se contentent, s'ils le peuvent, des miettes que vous m'offrez, répliqua-t-il. Ce que je veux, moi, c'est votre amour. Personne ne vous a jamais aimée comme je vous aime, d'une telle ardeur, ni avec autant de ténacité. Oh! ne me repoussez pas. Laissez mes baisers vous convaincre.

Et en même temps, dressant contre elle le ressort d'une volonté que rien ne pouvait faire dévier de sa route, il l'enlaça.

Comme si un tison s'était approché de sa bouche, Ninon eut un cri :

— Ne me touchez pas !

L'accent avait été si impérieux, que le chevalier, malgré lui, lâcha prise. Il était à deux pas d'elle maintenant. Les bras retombés, il la regardait avec une sorte de stupeur. Sans deviner quoi, il avait senti que quelque chose d'infranchissable les séparait. C'en était fini d'insister, mais il exigeait de savoir. La voix tremblante, respirant mal, il interrogea :

— Puisque votre résolution de m'éviter ne peut plus faire de doute, voulez-vous du moins me dire quel obstacle est entre nous ?

Ninon semblait paralysée. Pas un muscle de son visage ne bougeait. Une lourdeur d'impassibilité pesait sur sa langue, et, dans son esprit, une rude bataille se livrait. Parlera-t-elle ? Un serment le lui interdit. Oui, mais au point où en sont les choses, se taire n'est-il pas pire que d'y manquer ? L'alternative l'obsède, et le chevalier est là, devant elle, exigeant et vorace. De quel mensonge le repaitre ? Son esprit de franchise ne trouve rien. Et les minutes passent, et les yeux du jeune homme deviennent méchants, et sur sa physionomie se dessine une expression haineuse. La pensée des mauvais sentiments qu'il fomenté contre elle rapproche Ninon de l'aveu. Quand il se saura son enfant, la haine du moins

ne sera plus possible. Un immense besoin maternel lui étreint le cœur. Elle se représente l'écartement tout à coup de cette armure qui l'étouffe, et son fils entre ses bras. Oh! la saine, la pure, l'adorable effusion!... Presque aussitôt les transes la ressaisissent. Qui sait si, sur une sensibilité à vif, le contact avec la vérité ne sera pas plus désastreux que le silence?

A la contradiction du geste qui l'avait repoussé et du regard aimant qui le couvait, Renaud aurait dû comprendre. Un autre aurait deviné; mais l'amour avait épaissi sur ses yeux plus qu'un bandeau; la peur de savoir. Les nerfs vibrants il attendait.

Ninon sentit qu'il fallait se décider.

— Puisque vous m'y obligez, dit-elle, je vous révélerai le secret avec lequel j'avais juré de mourir.

Comme on porte ses mains en avant pour éviter un choc, l'amoureux, se sentant condamné, tenta une dénégation.

— Quelle fable allez-vous inventer pour vous défaire de moi?

— Une fable! Plût au ciel que ce que j'ai à vous dire en fût une! Sachez qu'il y a vingt-deux ans, je mettais au monde un fils qui reçut le nom de Renaud.

Le malheur, au moment où il s'abat sur nous fait le noir. On suffoque, on ne sait pas au fond

Elle croit entendre la réponse d'un sanglot. Et la porte se referme.

Restée seule, Ninon se laisse tomber à la place que Renaud vient de quitter. Des larmes, de grosses larmes d'une amertume insoupçonnée coulent le long de ses joues. Elle revoit l'attitude du jeune homme, sa pâleur d'assassiné. Ah! comme elle lui a fait mal! Mais aussi pourquoi n'a-t-il pas eu un mot, un geste généreux? L'élan qu'elle avait espéré, pourquoi ne s'est-il pas produit? La jeunesse est sévère, songe-t-elle, pour en atteindre le vrai cœur, il ne faut pas que l'amour lui prête ses griffes. Inconscient de mon propre mal, Renaud voit en moi son bourreau. Tout son être en révolte me juge, me condamne. Aride zone à traverser! mais un jour viendra où cette intransigeance fera place à de la bonté. Qu'il le veuille ou non, il faudra bien qu'il accepte d'être mon enfant. Comment me haïrait-il? Le passé n'est qu'obscurci à sa mémoire. Il se souviendra combien j'ai été secourable à l'enfant frêle qu'il était. Il comprendra que mon secret n'était pas le mien seulement, et que c'est lui, ce secret qui a causé tout le mal.

La nuit était maintenant presque complète. Une immense tristesse tombait des arbres défeuillés. Ninon se leva pour demander de la lumière. Soudain des cris l'attirèrent à la fenêtre. Que se passait-il? Un affreux pressentiment

l'étreignit. La figure consternée le jardinier s'approchait. Un irréparable malheur venait de s'accomplir. Derrière un bosquet gisait le corps inanimé du chevalier. La mort remontait à plus d'une heure. Le malheureux s'était, de son épée, traversé le cœur.

C'était la première fois que Ninon se trouvait face à face avec l'adversité. Quelle rencontre pour qui a cru que la vie était une écharpe d'azur ! Quelle ombre sinistre et glacée ! Une mère qui perd son enfant a presque toujours la consolation de se dire : j'ai fait pour lui, pour son bonheur, tout ce qu'il m'a été possible de faire. Elle ne pouvait que se répéter : c'est moi qui suis cause de sa mort. Par moment, elle cherchait à équivoquer : J'aurais dû, se disait-elle, me désintéresser de Renaud, le laisser à son sort d'enfant sans mère. Mais on ne se ment pas à soi-même. Au fond de sa conscience, Ninon savait que ce n'était pas d'avoir approché d'elle son petit, de l'avoir choyé, de s'en être imprudemment fait chérir, qu'elle portait l'expiation ; son tort, le seul dont elle fut responsable était d'avoir vécu de telle sorte qu'elle eut à rougir devant lui. Cette constatation mettait à néant tout le système de vie libre qu'elle avait édifié. Elle en regardait à ses pieds les décombres, mais en même temps son esprit, raisonneur jusqu'au fond du chagrin,

cherchait à l'innocenter. Était-il possible qu'elle se fût trompée à ce point? Quoi, sa vie entière n'aurait été que honte? qu'erreur? Non, non! elle était victime du préjugé qui noircit la femme dès qu'elle échappe aux routines; le pauvre chevalier avait succombé sous un hasard analogue à celui que le génie d'un Sophocle s'est plu à imaginer pour le plus grand frisson des hommes. Malgré tout, elle ne se sentait pas absoute et l'interdiction d'être mère pesait sur elle lourdement. Avec effroi elle songeait à son autre fils, Louis François de la Boissière, qui achevait ses études chez les Jésuites de Vanves. Avec celui-là, les mêmes erreurs n'étaient pas à craindre; mais de quel œil la regarderait-il lorsqu'il allait être en âge de juger? qui sait si une réprobation?... Elle se jura de l'éloigner. Plusieurs fois, il avait témoigné d'un goût pour les voyages : elle l'enverrait à Toulon préparer une carrière de marin; de la sorte, serait évité peut-être qu'il apprît ce que, de sa mère, un fils ne doit jamais savoir.

Cette faillite néanmoins, cette double faillite sentimentale et philosophique affectait cruellement Ninon. Par instants, elle songeait à mourir. Ne serait-ce pas le juste paiement de sa dette à celui qui par sa faute ne respirait plus? Mais la vigueur organique de son être, ce sang, ces nerfs, ces muscles faits pour exister près d'un siècle, ne le lui permirent pas. Comme de solides coureurs,

ils exigeaient l'accomplissement total du cycle pour lequel ils étaient entraînés. Tout en elle était endolori, déchiré, brisé, rien n'était anéanti. Alerte et forte, elle ne se laisserait pas abattre; l'action sollicitait encore son activité; une pente irrésistible la poussait vers l'avenir. Elle était de ces êtres courageux qui se relèvent et, jusqu'au bout, participent au nouveau.

Ses amis allaient l'y aider. Dès qu'ils connurent le drame qui avait bouleversé sa vie, ils accoururent et se firent contre elle-même les défenseurs de sa propre existence. Leurs efforts s'unirent pour la ramener à Paris. Elle ne fit point de résistance. Son caractère s'était comme atténué. Ceux qui la voyaient ainsi indifférente, soumise aux volontés d'autrui ne la reconnaissait plus. On eût dit un instrument qu'une main brutale avait fêlé. Les notes claires de son âme avaient perdu leur vibration. Jamais plus on n'entendrait le rire perlé de Ninon. Cette musique de jeunesse où toute une génération avait appris l'art d'aimer légèrement, s'était tue. En revanche, la moderne *Léontium* avait reçu l'enseignement sans lequel toute science est vaine, et ne saurait s'abîmer aux périlleuses graves de la vie: celui que donne la douleur.

CHAPITRE X

Il y a dans l'amitié un goût où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

LA BRUYÈRE.

Saint-Evremond

Quoique Saint-Evremond lui écrivit : « Vous êtes née pour aimer toute votre vie. Si l'on m'avait dit que vous êtes devenue dévote, je l'aurais pu croire; cela n'est que changer de passion, et donner de l'occupation à l'âme; mais ne plus aimer est une sorte de néant qui ne peut vous convenir », Ninon avait quitté l'amour. Tout, dans sa mise, dans ses allures, dans sa manière de regarder les hommes et de converser avec eux en faisait foi. Afin même d'effacer jusqu'aux traces de sa vie galante, elle avait changé d'habitation. Outre l'inconvénient de rappeler un passé scandaleux, l'hôtel offert par un de ses anciens *payeurs* n'était plus en rapport avec ses ressources actuelles. Réduite à la seule fortune que lui avaient laissée ses parents, comment aurait-elle pu continuer le train que comportait cet hôtel? Des réformes s'imposaient. Elle n'était pas femme à s'en effrayer. Ses besoins personnels n'avaient jamais été excessifs; elle saurait les réduire encore, et sa table serait

toujours suffisante pour y inviter des amis. Comme, toutefois, l'esprit de Ninon était rebelle aux chiffres, et qu'elle ne savait pas trop comment s'y prendre pour établir une juste balance entre sa dépense et ses revenus, elle alla trouver son notaire.

Maître Arouet — celui qui devait être le père de Voltaire — tenait étude au coin de de la rue Vieille-du-Temple. En même temps que tabellion, il était *Receveur des épices de Messieurs de la Chambre des Comptes*. C'était un petit homme avisé, courtois, tout dévoué aux intérêts de sa cliente. Il la fit asseoir en son cabinet qui sentait le cuir et la paperasse et, après l'avoir attentivement écoutée derrière de grosses lunettes rondes encadrées d'écaille, proposa une solution pratique: vendre l'immeuble qu'elle ne voulait plus habiter et en placer le prix à fonds perdus. Ajouté à ce qui restait de l'héritage maternel, cela constituerait une rente d'une douzaine de mille livres : on pouvait, avec cela, s'assurer une existence sans soucis matériels.

Avec le surplus, Ninon fit dans cette même rue des Tournelles où elle avait ses habitudes, l'acquisition du petit hôtel dont on voit encore aujourd'hui la façade trapue, l'étroite porte cochère, et les boiseries recouvertes d'un badigeon. C'est là, que dans une aisance honorable, avec une domesticité réduite à une cuisinière, une femme de

chambre et deux laquais, elle va vivre sa seconde existence qui lui vaudra autant d'estime et de respect que la première. Du luxe d'autrefois, elle ne garde que l'indispensable *chaise* dont aucune femme de qualité ne saurait manquer pour se rendre, à travers le dédale des rues boueuses et mal pavées, aux invitations, à ses courses et visites. Nous savons, de cette *chaise*, qu'elle était tendue de satin jaune à rayures, que trois glaces fines l'éclairaient et que sur les panneaux étaient incrustées les armoiries jumelles des Lenclos et des Raconis.

Ninon est trop sage pour ne pas savoir s'accommoder de cette modeste existence. N'ayant jamais mis son bonheur dans les richesses, elle se passe aisément de celui qu'elles procurent, et l'ordre n'est pas si éloigné de son caractère que, tout en continuant d'être généreuse envers les amis qui recourent à sa bourse, elle ne trouve moyen de joindre, comme on dit, les deux bouts. Tout en elle est changé, d'ailleurs; si elle s'habille toujours avec goût, les toilettes aux couleurs vives, incarnates ou jaune indien qui s'harmonisaient avec sa brune chevelure, ont fait place aux teintes d'automne; la neige des dentelles adoucit le contour du col et des bras qu'il n'est plus temps de découvrir. Elle a cessé aussi d'être cette indépendante qui ne se réclamait d'aucune tradition, et dont la famille s'écartait. Les liens de pa-

renté qui l'unissent à Madeleine de la Marche, et à Jeanne de Raconis, elles les a renoués et, lorsqu'il vient à Paris, elle tient à honneur d'appeler mon oncle, François d'Avra, évêque de Lavaur, qui n'est que son cousin issu de germain. Son nom même qu'on avait presque oublié, par l'habitude de ne l'appeler que Ninon, elle le reprend, s'en pare, comme d'une enseigne de respectabilité : pour tout le monde, désormais, elle ne sera plus que Mlle de Lenclos.

Voilà donc Mlle de Lenclos installée dans l'hôtel où elle finira ses jours. Il est de dimensions modestes : trois fenêtres seulement sur la rue et les autres à l'intérieur d'une cour qui se prolonge en jardin ; mais tout y est d'un goût élégant, tout y charme le regard. Avec les tableaux qui couvrent les murs, les meubles incrustés à la mode italienne, les sièges dorés ou de beau noyer poli, les trumeaux, les guéridons qu'elle a transportés en même temps qu'elle, on s'y sent encore dans un de ces décors choisis, où il fait bon vivre, et se réunir entre intimes.

Elle est seule aujourd'hui, assise au coin d'un grand feu. C'est décembre. Cinq feuilles d'un paravent de Chine, la préservent du vent qui s'infiltré par les joints des fenêtres. Auprès d'elle, s'ouvre un bureau de marqueterie où des papiers, des lettres, tout ce qui reste du passé, s'entasse.

Une mélancolie pathétique incline la femme vieillie vers ce reliquaire, dont elle respire le parfum de fleurs séchées. Au hasard, elle prend une liasse, la déplie. Ce sont les pages brûlantes que lui adressait Villarceaux. Pauvre jaloux, comme elle l'a fait souffrir ! Mais ensuite, quel immense bonheur ! Le souvenir des années qu'ils ont vécues loin de tout, dans la seule diversion de s'aimer, de s'appartenir entièrement l'un à l'autre, est le plus profond de sa vie. Puis voici les tendres épîtres de Charleval, moitié prose, moitié vers et, parmi elles le touchant couplet où il s'intitule pour la première fois : *Oiseau des Tournelles*, nom qui devait lui rester, et que partageaient les habitués de la maison.

*« Je ne suis plus oiseau des champs,
Mais de ces oiseaux des Tournelles
Qui parlent d'amour en tout temps,
Et plaignent les tourterelles
De ne se baiser qu'au printemps. »*

Des larmes brouillent la vue de Ninon en songeant à ce précieux ami perdu. Pourquoi ne l'a-t-elle pas exaucé ? Ah ! comme on regrette, quand il est trop tard, le bonheur qu'on aurait pu prendre, et donner ! De Bussy, quelques billets galants, rien de plus, mais bien tournés, amusants à recevoir, plus parfois qu'une déclaration. Une grosse enveloppe laisse échapper les réponses du comte Charles de Sévigné. Que de paroles, que de lignes

échangées avec ce jouvenceau avant d'en venir à l'amour! Que de chimères à déloger de ce cerveau nourri d'idées romanesques! Elle relit cette phrase : « Les grandes qualités seules me touchent, en amour; je ne puis aimer qu'une femme qui possède plus de vertu que de beauté. » Et elle se souvient d'avoir répondu : « Détrompez-vous : nous n'aimons que le bonheur. La femme digne d'être chérie est celle qui l'augmente en nous, et la vertu n'est pas ce qui nous fait chérir. » Puis elle sourit aux images qui repassent devant sa mémoire. Se souvenant des hésitations, des pudeurs, des scrupules dont s'encombraient ce jeune amant, elle se demande : les fleurs de l'idéal ne prospéraient-elles que dans les terrains indigents? Et combien de feuilles encore glissent sous ses doigts comme celles qu'emporte le vent!

Un autre tiroir contient les hommages littéraires dont elle a été l'objet. Il en est plein. La plupart ont la forme poétique. A aucune époque, pareille débauche de vers n'a été faite; il semble que la pensée galante rougisse de s'exprimer sans l'ornement de la rime. Depuis le tendre et le badin jusqu'à la satire et le récit même des événements, tout se coule en élégie, en épigramme, en madrigal, en sonnet. Il n'est pas jusqu'à l'épithaphe dont l'idée funèbre n'attire plutôt qu'elle ne rebute les beaux esprits. Au cours d'une réunion, d'un souper, il n'était pas rare qu'un sujet

fut proposé; et chacun d'invoquer sa muse. Personne, cela va sans dire, n'a été plus constamment célébré que Ninon. On ferait un volume avec les poèmes où nous lisons ses louanges, et sans doute plusieurs avec ceux qui se sont perdus. Quelques-uns, signés des meilleurs noms, donnent la mesure des autres.

En veine de galanterie, un soir, Corneille a improvisé ce quatrain :

*« Oui, ces fossettes sur vos joues
Sont cause qu'amour, pour les voir,
En vertigineux tours de roues
Est accouru ici ce soir. »*

Et Benserade cet autre :

*« Moi, dans vos yeux
Je me mire;
Leur empire
Promet les cieux. »*

Lulli a mis celui-ci en musique :

*« Vos longs cheveux tombants
Encadrent si joli visage
Qu'ils font les cœurs tremblants
Et rivés au soyeux mirage. »*

De Racan ce distique :

*« Vous avez trop d'esprit pour vouloir dire non;
Le plaisir de pécher vaut mieux que le pardon. »*

Là, s'inscrit la signature de Cyrano :

*« Plus troublants sont tes seins
Qui déversent l'ivresse,
Exquise enchanteresse,
Que tes yeux assassins. »*

Et là, quoique le nom manque, qui ne reconnaitrai le cynisme galant de Scarron ?

** Vous voulez qu'aussi je rimaille?
Eh bien, je dis que rien n'est bon
Comme d'entourer à Ninon
L'ouateuse et flexible taille. **

A remuer tout ce passé, que de regrets étreignent le cœur de la femme vieillie ! Elle a trop aimé l'amour pour s'en détacher sans que cela soit un arrachement. En le perdant, elle a tout perdu. C'est comme si des voleurs s'étaient rués sur elle et l'eussent dépouillée, ruinée. Que restait-il de ce qui faisait l'enchantement de ses jours ? L'avenir est là devant elle lamentable et terrifiant, pays nouveau, vide de tout ce qui chatoyait...

Sans qu'elle y prit garde, le feu s'était éteint. Elle se sentit morose et frissonnante. Sa robuste nature cependant n'était pas faite pour les méditations stériles. Elle avait trop d'aptitude au bonheur pour, tant qu'elle serait vivante, n'en pas rassembler des bribes. La philosophie qui nuit à quelques-unes de nos joies, en les analysant, nous aide à en trouver là où la jeunesse ne s' imagine pas qu'il en existe. Elle lui suggéra de s'adonner à ce que Démosthène appelle « les voluptés de l'âme » qui, avec un peu d'application, finissent par valoir les autres. Ce fut toute une étude ; mais le triomphe était au bout. En philosophe donc, Ninon va apprendre à vieillir,

c'est-à-dire à avoir des sourires encore pour ce que la vie nous concède. Certes, ce ne sont plus les roses épanouies de l'été; mais l'hiver garde quelques verdure; elle saura s'en contenter et, de leur grâce pâlie, embellir les heures d'ombre que lui a voulues le Destin.

A chacun des événements qui, jusqu'alors, avaient troublé le cours heureux de sa vie, un ami s'était trouvé près d'elle qualifié plus que les autres, par la supériorité de son jugement et l'affection qu'il lui portait, pour être, selon l'occasion, un consolateur ou un conseil. Lorsqu'elle y revint après la dramatique aventure que nous avons racontée, Saint-Evremond n'était plus à Paris. Mais avant de dire comment il s'en était éloigné pour toujours, et avant aussi de puiser dans la correspondance qu'ils échangèrent, rappelons comment cet homme si constamment fraternel s'était attaché à Ninon. De trois ans plus âgé qu'elle, il l'avait connue alors que, dans une première apparition aux côtés du père qui l'avait formée à la musique, à la danse, à tous les agréments du corps et de l'esprit, elle faisait l'émerveillement des salons. Comme toute la jeunesse de l'époque, il entra dans son cortège. Élégant, fin causeur, se plaisant dans la société des femmes, et fort goûté d'elles, Saint-Evremond semble avoir été sensible surtout au charme de leur esprit. Fût-il amoureux de Ninon?

ou, après une courte flambée, s'en tint-il à la liaison toute amicale dont nous possédons le témoignage? Rien là-dessus ne nous renseigne, sinon la psychologie même du personnage. « Le commerce des femmes, écrit-il, me fournirait le plus doux des plaisirs si l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables ne laissait la peine de se défendre de les aimer. » Cet aveu ne nous révèle-t-il pas un cœur ennemi des orages, ménager de ses émotions, et plus apte aux douceurs de l'amitié qu'à la passion qui déränge les lignes bien ordonnées de la vie?

Tout de suite, l'observateur avisé qu'il était, reconnut ce qu'il y avait de délicieusement complexe en cette fille à la chair faible et au caractère bien trempé. Il l'exprima dans ce quatrain qui pourrait servir d'épigraphe à ce récit:

*L'indulgente et bonne nature
A formé l'âge de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.*

Epicure était leur oracle à tous deux. Sa séduisante théorie du bonheur seul but de l'existence, convenait à leurs esprits délicats et positifs. Être heureux, quelle œuvre d'art vaut celle-là? Mais il y faut de la sagesse, autant que de la volupté.

Ninon n'a pas seulement pour Saint-Evremond l'attrait essentiel, et toutes les grâces d'être femme, elle est, par ses qualités d'intelligence,

de discrétion, de droiture, le camarade qu'on estime, le confident auquel tout peut être dit. Dans un portrait idéal qu'il a tracé de *la femme qui ne se trouve point et qui ne se trouvera jamais*, où il s'est plu à réunir sur la tête d'une *Emilie* de son invention les qualités les plus difficiles à associer, il écrit : « ... Une personne accomplie ? Je ne l'ai pas voulu chercher parmi les hommes, parce qu'il manque toujours à leur commerce, je ne sais quelle douceur qu'on rencontre en celui des femmes. J'ai cru moins impossible de trouver en l'une d'elles la forte et saine raison des hommes que dans un homme les charmes et les agréments naturels aux femmes. » Et c'est de Ninon qu'il entend parler.

Le miracle est moins dans la rencontre, à une même époque, dans une même société, de deux êtres aussi parfaitement assortis l'un à l'autre, que dans la persévérance qu'ils mirent à rester unis après que la vie les eut séparés. Ne les plaignons pas de cette séparation, et surtout félicitons-nous en : c'est à elle que nous devons la correspondance qui, jusqu'en leurs derniers replis nous montre ces esprits charmants que, loin de les altérer, l'âge rend chaque jour plus souples, plus compréhensifs et maintient en harmonie avec les lois de la nature.

Voici quelles circonstances la firent naître. Après des études brillantes qui avaient développé

en lui le goût des lettres et une tendance à la philosophie, Saint-Evremond se décida nonobstant pour le métier des armes. L'estime des chefs sous lesquels il servit à Nordlingen et à Rocroy le conduisit rapidement au grade de maréchal de camp. Il pouvait prétendre à une grande fortune militaire, quand un mauvais hasard changea tout. Une lettre écrite par lui au maréchal de Créqui, à propos de la Paix des Pyrénées, fut trouvée dans les cassettes de Mme du Plessis-Bellières qu'on fouilla au moment de l'arrestation de Fouquet. Cette lettre, d'un ton satirique, blâmait la politique de Mazarin et établissait qu'un négociateur plus habile aurait pu obtenir pour la France de meilleures conditions. Mazarin était mort mais, zélé pour sa mémoire, Colbert n'eut pas de peine à démontrer au roi le danger de laisser les particuliers critiquer les ministres et s'immiscer dans les affaires de l'Etat. Ordre fut donné d'enfermer Saint-Evremond à la Bastille. Prévenu à temps, celui-ci put gagner la Hollande, puis l'Angleterre, et, après avoir hésité quelque temps, opta finalement pour Londres.

Il n'en revint jamais. Une société polie, raffinée, éprise de tout ce qui était français lui fit fête. Le roi Charles II l'aida d'une pension; des hommes éminents l'honorèrent de leur amitié, et il fut bientôt si heureux que le séjour en terre étrangère lui parut une bénédiction. Il y vécut

quarante-deux ans, curieux, amusé, sans fiel, adapté au caractère de ses nouveaux compatriotes, accueillant avec plaisir les anciens qui, du continent, venaient le visiter et entretenaient un perpétuel commerce de lettres avec la France. Dans ses dernières années, il aurait pu y revenir : Louis XIV avait pardonné ; mais l'idée de reparaître vieilli au milieu de la société parisienne si frivole et si changeante, l'effraya. Il prétextâ de sa santé, et d'une loupe qui lui était poussée au milieu du front. « En Angleterre, ils y sont accoutumés », disait-il.

En réalité un attachement profond le retenait. Peut-on dire qu'il fut à proprement parler amoureux de la belle Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, que son mari, héritier des biens immenses du cardinal, réduisait presque à la misère ? Non ; il était trop avisé pour se montrer ridicule, et savait qu'un vieillard l'est à solliciter une femme jeune ; mais le dévouement qu'il lui consacra fut si plein d'ardeur — jusqu'à à s'endetter pour en satisfaire les moindres caprices — qu'on le peut assimiler à une passion. Quand la duchesse mourut, — de cette mort singulière qui, survenue à la suite de l'abandon où la laissa son amant, le duc d'Albermale, fait croire à un suicide, — Saint-Evremond avait plus de quatre-vingts ans ; son chagrin fut inconsolable.

Cet attachement, toutefois, et la grande douleur qui s'en suivit ne firent jamais oublier à l'exilé l'amie qu'il avait laissée en France. La correspondance qui, à aucun moment, ne se ralentit entre eux, en est le meilleur témoignage. Avec Ninon, Saint-Evremond est souriant; il plaisante, il retrouve la verve de ses jeunes années. Constamment il en évoque le souvenir. L'ordre des *Trois Coteaux*, qu'avec d'Ollone et Bois-Dauphin, il avait fondé pour la dégustation des bons crus, lui a laissé le désir d'un de ces vins mousseux d'Aÿ qui égayaient leurs soupers; il charge son amie de lui en faire parvenir. Elle s'y emploie consciencieusement et, en retour, reçoit un thé plein d'arome. Ils n'échangent pas seulement des comestibles. Si le va-et-vient à travers la Manche n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, beaucoup de voyageurs déjà entretenaient les relations entre les deux pays. Ecrivains, gens d'esprit particulièrement, portaient de l'un à l'autre les nouvelles de leurs patries. Quelques femmes mêmes se risquaient au voyage. A la suite d'une visite qui l'a charmé, Saint-Evremond écrit à Ninon : « J'ai pris un sensible plaisir à voir la jeune personne que vous m'avez adressée; belle, fleurie, elle a tout ce qu'il faut pour toucher un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toujours eu beaucoup de rapports entre nos goûts, je crois que vous ne

serez pas fâchée de connaître le duc de Saint-Alban, un jeune cavalier qui plaît ici à toutes nos dames, et que j'ai prié de vous aller voir. »

Mais Ninon se récrie : « Comment pouvez-vous songer que la vue d'un jeune homme soit encore un plaisir pour moi? vos sens vous trompent sur les miens. »

Plus volontiers, elle accueillera le docteur Morelli, médecin habile et grand savant, que Saint-Evremond lui recommande en ces termes : « Sept villes, vous le savez, se disputent la naissance d'Homère; sept nations revendiquent celle de Morelli : l'Inde, l'Egypte, la Perse, l'Arabie, l'Italie, la Turquie, l'Espagne. Il sait toutes les langues; son style figuré me fait croire qu'il est né chez les Orientaux et s'est approprié ce que les Européens ont de meilleur. Il aime passionnément la musique, il est fou de poésie. Je vous prie de lui faciliter la connaissance de vos illustres amis : mais s'il a la vôtre, je le tiens déjà pour assez heureux. »

Cet homme éminent accompagnait en France lady Sandwich, fille du duc de Rochester, réputé pour les traits mordants de son esprit. Très lié avec cette grande dame, Saint-Evremond se fait un plaisir de la mettre en relations avec Ninon; il sait que, malgré la différence de leur âge et de leur situation, elles sauront mutuellement

s'apprécier. Voici en quels termes il présente la voyageuse : « Son père avait plus d'esprit qu'homme au monde; elle en a plus qu'il n'en avait. Avec cela, aussi généreuse que spirituelle, aussi aimable que généreuse; et ce n'est qu'une partie de ses qualités. » Les prévisions de l'ami commun se sont de tout point réalisées. Une charmante intimité s'établit entre les deux femmes; elles se voient tous les jours, s'invitent réciproquement à dîner, vont ensemble au théâtre.

Lorsque, quelques mois plus tard, lady Sandwich retourne à Londres, elle ne tarit pas d'éloges sur Ninon. Qu'on en juge par la lettre, qu'au lendemain d'un dîner où il l'a rencontrée chez lord Jersey, écrit Saint-Evremond. « Tout le monde connaît l'esprit de lady Sandwich; elle l'a montré par l'estime qu'elle a de vous. Je ne fus pas vaincu, néanmoins, par les louanges qu'elle vous donna. Vous voilà aussi estimé à Londres qu'à Paris. Vous êtes de tous les pays et de tous les temps : quand je vous allègue pour faire honneur au mien, les jeunes gens vous nomment pour donner l'avantage au leur, etc... » A quoi Ninon répond : « Lady Sandwich m'a donné mille plaisirs dont le meilleur a été de lui être agréable. Je n'avais pas, sur mon déclin, l'espoir de plaire à une jeune femme. Il est vrai qu'elle a plus de véritable mérite que n'en ont généralement les personnes de son âge; elle a

tout pénétré, tout approfondi et a trouvé moyen de n'être ici pas plus étrangère qu'une Française. Son départ est un regret pour tous ceux qui l'ont connue, et surtout pour moi. »

En s'en allant, lady Sandwich avait emporté un portrait de Ninon, peint exprès pour elle par Mignard. Le considérant comme un des objets les plus beaux et les plus précieux qui fût en sa possession, elle le montrait à tout venant, le faisait admirer et disait : « Si vous voyiez le modèle ! » Afin d'être sûre que ce portrait ne tomberait pas, après elle, chez des profanes, elle en fit le legs à Horace Walpole qu'un esprit délié désignait à comprendre tout ce qui était français. Le nom de *Notre-Dame des Amours* qu'il donne à la célèbre fille lorsque, dans ses écrits, il parle d'elle, prouve que la testatrice avait remis ses souvenirs en bonnes mains.

Mais revenons à la correspondance dont le tour, simple, original, spontané, pareil à celui d'une conversation, nous renseigne authentiquement sur le délicieux esprit de Ninon et aussi sur l'extrême sensibilité de son cœur. Si, au début, la joie, la bonne humeur semblent dominer, si elle écrit : « La gaieté d'une âme est le signe de sa force », on la sent, à mesure que les années passent, et que surviennent les épreuves, plus portée à s'émouvoir. Tout ce qui arrive à l'absent l'inquiète. Constamment, elle s'informe de sa

santé, de la vie qu'il mène à Londres. Pas une lettre qui n'exprime de la tendresse, et le regret de leur éloignement. « J'aurais souhaité passer près de vous le temps qui me reste à vivre, écrit-elle. Si vous aviez pensé comme moi, vous seriez ici. » Et quelle joie, les jours où survient un message d'Angleterre ! « J'étais dans ma chambre, toute seule et lasse de lecture; on me dit : Voilà quelqu'un de la part de M. de Saint-Evremond. J'ai eu le plaisir de parler de vous, d'apprendre mille choses que les lettres ne disent pas, et aussitôt mon ennui a été dissipé. » La fin tragique de Mme de Mazarin bouleverse Ninon comme si cette femme aimable lui avait été connue. Elle se représente le chagrin de son ami, et lui écrit : « Rien ne peut consoler d'un pareil malheur; rien ne saurait remplacer ce que vous avez perdu. » Et elle compte sur une réciprocité de sentiments, car lorsqu'elle apprend la mort de Charleval, l'éternel amoureux à qui elle avait dit lorsqu'il avait vingt ans : « Attendez mon caprice », et qui l'avait attendu toute sa vie, c'est à Saint-Evremond qu'elle se confie : « Charleval vient de mourir, et j'en suis si affligée que je cherche une consolation dans la part que vous prendrez à ma peine. Je le voyais tous les jours; sa vie et celle que je mène actuellement avaient beaucoup de rapports. Nous parlions souvent de vous ensemble et de tous les originaux de notre

temps. Enfin, c'est plus que mourir soi-même qu'une pareille perte! »

Un des traits essentiels que nous révèle cette correspondance est la scrupuleuse probité qu'apportait Ninon dans les affaires d'argent. S'agit-il de payer des dettes? point de plaisanterie alors, aucune de ces libertés qu'elle prend avec la morale des mœurs : c'est là qu'est son point d'honneur. Saint-Evremond lui a prêté deux cent cinquante pistoles. Combien de femmes, à un homme qui a été leur amant, se croiraient obligées à rembourser? Mais sa morale est, nous le savons, toute masculine. En apprenant la mort de Charles II, qui prive son ami de la pension qu'il en recevait, et sans attendre l'époque qu'elle a fixée, d'une échéance qui remettra son budget en équilibre, elle expédie cent cinquante pistoles à Londres.

Moins sensible à l'envoi de cette somme qu'à l'absence de celle qui reste à acquitter, Saint-Evremond témoigne d'une ingratitude dont on est fâché de trouver la tache sur sa mémoire. D'une plume acerbe, il écrit à son ami d'Hervart : « Si vous voyez Mlle de Lenclos, je vous prie de l'assurer que je suis son serviteur, quoique je n'entende non plus parler de mes cent pistoles que s'il n'y avait plus de pistoles au monde. Sa bonne foi est grande, mais mon absence est longue

et, après huit années, il n'y a rien de si aisé que de ne pas se souvenir des gens quand ce souvenir coûte cent pistoles. »

Rapportée à Ninon, cette insinuation la fait bondir. Elle riposte durement : « L'équité aurait voulu que j'attendisse la fin de mes affaires pour payer, ainsi que j'en avais pris l'engagement, mais quoique je n'aie pas encore touché un sol... » et, avec cette leçon, elle expédie le solde de ce qu'elle doit.

Le créancier remboursé sent qu'il n'a pas le beau rôle : il en est tout confus. Tant bien que mal il cherche à se justifier : « Ai-je tort de soupçonner qu'elle était capable de faiblesse humaine? »

Oui, grand tort, car Ninon avait fait ses preuves. « Ne sait-il pas, répond-elle avec hauteur à d'Hervart qui s'est chargé d'arranger le différend, ne sait-il pas que mes agréments sont changés en qualités solides? Dites-lui qu'il n'est pas permis de railler un banquier sans reproche. »

Tout s'arrange, et Saint-Evremond répare ses torts par d'incessantes flatteries dont l'une, entre toutes, dut être agréable à la fierté de Ninon : « Votre parole est la convention la plus sûre sur laquelle on puisse se reposer... »

Ce titre de « banquier sans reproche » qu'elle revendiquait, lui avait été acquis par une petite aventure qui ne manque pas de piquant. Compro-

mis, comme tant d'autres, dans le procès de Fouquet, Gourville s'était réfugié en Hollande. Avant de partir, soucieux de mettre à l'abri une somme de vingt mille écus, il en confie une moitié au grand pénitencier de l'ordre des Prémontrés qui faisait figure de saint, et l'autre à Ninon. Dix années passent pendant lesquelles Gourville parcourt l'Europe en exerçant tous les métiers jusqu'au jour où, en récompense d'un service qu'il a eu l'occasion de rendre au Congrès de Brède, il obtient de rentrer en France. Son premier geste, en arrivant, est de courir au couvent des Prémontrés où il est certain de retrouver l'argent dont il a besoin. Quelle n'est pas sa surprise de trouver visage de bois? Que réclame-t-il? Un dépôt? Le moine ignore ce dont il est question et, tournant le dos, croise ses mains dans ses manches et, avec le tintement que fait à son flanc le rosaire, retourne dire le saint office.

Une pareille félonie était à faire douter de tout. Gourville jugea qu'elle rendait inutile de faire appel à la mémoire de Ninon. Est-ce qu'en fait de créances, les femmes ne sont pas les plus promptes à oublier? Et, par surcroît, qu'attendre d'une courtisane?

Surprise de ne pas recevoir la visite de l'homme qui a une raison majeure de se présenter chez elle. Ninon lui écrit : « Que signifie? M'avez-vous donc oubliée? »

Quelques jours passent encore pendant lesquels tout le monde parle de ce Gourville qui, parti valet de chambre du duc de la Rochefoucauld, revient grand seigneur lui-même et obtient des audiences du roi. Puisqu'il est si peu empressé, se dit Ninon, je vais lui jouer un tour.

A la fin, il se présente et elle prend une mine contrainte.

— En quel émoi vous me voyez!

— Qu'y a-t-il?

— Un grand malheur, en votre absence, m'est arrivé

Gourville n'a pas besoin qu'elle en dise davantage. Plus de doute, elle va prétendre que la somme dont elle était dépositaire lui a été dérobée.

Se complaisant à le laisser dans l'erreur, elle continue :

— Hélas! mon pauvre ami; le sentiment que j'avais pour vous s'est perdu. Ne me demandez plus de vous aimer.

De ses yeux qui ont vu tant de choses, le voyageur la dévisage. Se moque-t-elle? Peut-elle s'imaginer qu'il revient avec des prétentions d'amant?

Mais la plaisanterie a assez duré. Ninon ouvre son secrétaire et en tire un petit coffret.

— En revanche, dit-elle, ma mémoire est demeurée fidèle. Voici vos dix mille écus.

La surprise rend Gourville muet. Alternative-

ment, il regarde sa débitrice, et baisse les yeux comme s'il avait honte des pensées qu'il avait eues.

— Eh bien ! fait-elle railleuse, serait-ce la perte de mon amour qui vous frappe ainsi de stupeur ?

Après un silence confus, il avoue qu'il ne s'attendait pas à retrouver son argent.

— Comment ! vous avez douté de moi ? Vous me preniez pour une voleuse ?

En manière d'excuse, il fait le récit de sa visite chez le grand pénitencier.

— La trahison d'un homme de Dieu avait de quoi, avouez-le, me rendre sceptique.

Suffoquée, le rouge aux joues, elle refuse d'en convenir. Parce qu'un fripon s'était rencontré dans un cas semblable au sien, était-ce une raison pour la soupçonner elle, pour la croire capable d'une sale action lâche ?

— Pardonnez-moi, fit Gourville, en tombant à genoux.

Mais l'offense avait été trop vive pour être si vite oubliée. Sur un ton sévère qui ne lui était pas accoutumé, Ninon reprocha :

— Sachez, Monsieur, que c'est un grand tort de juger sur les apparences ; on s'expose ainsi à d'irréparables injustices. Si vous aviez, comme moi, pensé que c'est la marque d'un esprit borné et d'un cœur corrompu que d'avoir besoin pour se conduire honnêtement du secours de la reli-

gion, vous ne vous seriez pas attendu à trouver plus de probité sous un froc, que dans le cœur de Ninon.

Gourville n'en revenait pas. Au milieu de ses nombreuses aventures, il n'avait rien rencontré de plus singulier que cette courtisane qui tenait un langage de moraliste, et dont les actions étaient d'accord avec les paroles. Cependant, il se souvenait d'un temps où elle n'avait rien d'une Minerve. La licence des mœurs était-elle donc compatible avec des scrupules d'honnêteté? Cela n'était pas l'avis de son ancien maître lorsqu'il formulait cette maxime : « La galanterie est le moindre défaut des femmes galantes. » Mais à toute vérité humaine il y a des exceptions, et Ninon en était une. Il employa toutes les ressources de son esprit à rentrer en grâce auprès d'elle, et il y parvint comme il était parvenu à regagner la faveur du roi. Non seulement il sut se faire pardonner, mais il devint un ami des plus chers et, en racontant partout l'histoire des dix mille écus, il ne contribua pas peu à augmenter la réputation de celle qu'il nommait : « La belle gardeuse de cassette ».

CHAPITRE XI

*La gloire!... ce deuil éclatant du
bonheur...*

M^e DE STAEL.

L'Apothéose

Un des plus puissants moyens de prolonger leur règne qu'aient les femmes est de se faire un *salon*; mais c'est un art difficile auquel toutes ne sauraient prétendre. Attirer à soi quand on n'est plus jeune, grouper, retenir, sont autant de difficultés où échouent de fort habiles. Il y faut tant de bonne grâce, tant de tact, un si rare esprit de conduite qu'auprès de ces dons, la beauté est presque une monnaie courante. Pour distinguer aussitôt, parmi la foule, l'individu qui figurera avec avantage dans la petite colonie, qui l'enrichira, en augmentera le prestige, une sorte de génie est nécessaire.

Le premier en date de ces *salons*, celui dont dont l'éclat ne fut jamais surpassé, a illustré le nom de Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet. On sait comment cette grande dame, avec les qualités dont nous venons de signaler l'importance, et avec un coup d'œil qui ne se trompait pas sur les valeurs humaines, opéra ce

prodige, dans un même lieu, — le palais qu'elle s'était fait construire à cette intention rue Saint-Thomas-du-Louvre — de réunir des personnes qui jamais ne s'étaient trouvées ensemble et que leur naissance, leur éducation, leurs manières faisaient tout à fait disparates. Ce rapprochement eut des effets considérables et, reconnaissons-le, au résumé, salutaires. En diminuant la distance des classes, en traitant sur le pied de l'égalité, intellectuels et aristocrates, écrivains et gens de cour, en établissant des relations entre artistes et grandes dames, et en obligeant ceux-ci à rendre leur tenue extérieure dignes de celles-là, Mme de Rambouillet inaugura un état de choses complètement neuf et qui ne devait pas périr. C'est de chez elle que sortit, un peu encombrante et infatuée peut-être, mais que le siècle suivant ramènera à de plus justes proportions, cette élite passionnée de littérature, de beau langage s'intéressant à toutes les productions de l'esprit, distinguant souvent les meilleures et les imposant au public, ce chef-d'œuvre, en un mot, du bon goût et de la politesse qu'allait être la société française.

La déification qui s'y fit des lettres, à côté d'incontestables avantages, n'allait pas sans quelques inconvénients. Sortis de bas pour la plupart, les hommes de plume se ressentaient de leur origine et risquaient d'altérer l'atmos-

phère d'élégance essentielle à l'agrément d'un salon. A un Malherbe édenté qui *crachotait* sur les tapis avec le même sans-gêne qu'il eut fait sur le carrelage de l'*Ecu d'Or*; à un Chapelain *fagoté en auteur*, au pygmée vaniteux qu'était le fils du cabaretier Voiture, à un Ménage dont la saleté n'avait d'égale que le désordre de sa chevelure, comment faire comprendre qu'ils eussent à se refaçonner? L'adroite maîtresse de maison, aidée de ses gracieuses filles, finira par y réussir; mais dans la contrainte qu'ils durent s'imposer, les nouveaux promus, accoutumés à suivre leurs impressions, se trouvèrent à l'étroit, guindés, et sans gagner le *bel air* perdirent le naturel qui était une partie de leur agrément. Persuadés, non sans raison, qu'ils ne devaient d'être admis dans le monde qu'à leur esprit, ils ne se contentèrent plus de celui que la nature leur avait accordé, ils s'efforcèrent d'en avoir et gâtèrent ainsi la part réelle qu'ils en avaient. Soucieux, avant tout, de se montrer supérieurs au commun des hommes, ils se firent les inventeurs d'un nouveau langage, artificiel et prétentieux, où les mots ne suffirent plus à exprimer ce qu'ils signifiaient, et furent remplacés par des formules niaises, et des ridicules périphrases. Les fauteuils devinrent « les commodités de la conversation », les dents, « l'ameublement de la bouche », les joues, « trônes de la pudeur ». Ce

fut le commencement du *snobisme* qu'on appela *préciosité* et qui, s'exagérant toujours, allait dégénérer en ce galimatias dont Molière a fait justice.

L'hôtel de Rambouillet n'avait pas survécu à sa fondatrice. Avant même qu'elle mourut, les troubles de la Fronde reléguèrent la marquise en province et dispersèrent ses amis. La paix ayant rendu ceux-ci à leur coutume favorite de se réunir pour causer, ils cherchèrent à former de nouveaux cénacles où se continuerait la tradition. Il y en eut un autour de Mme Cornuel, cette femme d'un riche banquier, qui occupait un des hôtels de la Place Royale. Ses bons mots sont célèbres. On les trouve sous la plume de tous les chroniqueurs de l'époque. Mme de Sévigné les cite avec déférence, et Saint-Simon, qui a bien de la peine cependant à louer une bourgeoise, reconnaît en celle-là un esprit ferme et aigu. Elle est parvenue ainsi à s'entourer d'une sorte de *conseil* où l'on passe au crible tout ce qui survient dans Paris, et d'où partent comme des décrets, les jugements qu'elle a prononcés. Curieux de l'opinion, Louis XIV interrogeait parfois, dit-on, ceux qui fréquentaient chez Mme Cornuel. Ne va-t-on pas même jusqu'à prétendre qu'un jour, ayant promulgué un édit dont il doute de quelle manière le public l'accueillera, il s'informe : « Qu'en dit Sa Majesté du Marais ? »

Il y eut cercle aussi, *rond* comme on disait, dans le modeste appartement qu'occupaient Georges et Madeleine de Scudéry. Gloire de l'hôtel de Rambouillet, l'intarissable romancière essayait, à ses « samedis », d'en rappeler les beaux jours; mais ceux qui avaient connu les splendeurs de la *Chambre Bleue* et assisté aux brillants tournois qui s'y livraient, se souciaient peu de s'entasser dans le *réduit* de la rue des Oiseaux pour y résoudre gravement des questions grammaticales. A part la duchesse de Montausier, fidèle au temps où, sous son nom de jeune fille, Julie d'Angennes, les poètes lui tressaient la fameuse *Guirlande*; à part Mme de Sablé qui, de l'idéale maîtresse des Candale et des Montmorency, étant devenue une « grosse dondon », avait une reconnaissance sans borne pour l'auteur du *Grand Cyrus* où elle figurait délicieusement en Princesse de Salamis; à part encore Gomberville et quelques autres flattés, eux aussi, de se reconnaître sous les noms de Cléarque, de Théodamas, de Polyandre, etc., le frère et la sœur, lui avec sa faconde de capitaine, elle si grande, osseuse et desséchée, ne réussirent jamais à grouper qu'une société secondaire et bourgeoise, où l'on comptait surtout des vieilles filles.

Une place était à prendre, et déjà, par l'afflux chez elle des esprits les plus distingués, Ninon

l'avait prise. Sans qu'elle y prétendit, son *salon* s'était formé de ce que l'hôtel de Rambouillet avait eu de plus célèbre, en même temps que d'éléments jeunes, marqués à l'empreinte de la nouvelle Cour, et complètement dégagés de l'insupportable pédanterie. La tâche, avouons-le, lui est plus aisée qu'elle ne l'avait été à Arthénice et à Julie. La réforme des mœurs est faite. Sous leurs rubans et leurs plumes, les courtisans de Versailles ont perdu ce qui restait en eux de soldatesque, et les hommes de lettres n'ont plus à apprendre comment on se comporte dans un salon. Elle arrive au moment où les quintessences d'un Voiture sont remplacées par le savoureux bon sens d'un La Fontaine, où le purisme exagéré d'un Vaugelas se corrige par les audaces d'un Molière, où le raffinement sentimental des *Précieuses* aboutit au théâtre de Racine et donne naissance à ces nobles, ces touchantes héroïnes dont le langage est si près du cœur.

Quoiqu'il n'y ait pas fréquenté lui-même, Saint-Simon nous a laissé du salon de Mlle de Lenclos un tableau peint à sa manière large et coloré. « Elle eut des amis illustres de toutes sortes, écrit-il, et tant d'esprit qu'elle les conserva tous et les tint unis entre eux ou du moins sans le moindre bruit. Tout se passait chez elle avec un respect et une décence extérieure que les plus

hautes princesses soutiennent rarement avec des faiblesses. Elle eut, de la sorte, pour amis, tout ce qu'il y avait de plus trié et de plus élevé à la Cour, tellement que la mode vint d'être reçue chez elle, et qu'on avait raison de le désirer par les liaisons qui s'y formaient. Jamais ni jeu, ni ris élevés, ni disputes, ni propos de religion ou de gouvernement; beaucoup d'esprit et fort orné, des nouvelles anciennes et modernes, sérieuses et autres, sans toutefois ouvrir la porte à la médisance? Tout y était délicat, léger, mesuré, et formait les conversations qu'elle sut soutenir par son esprit, et par tout ce qu'elle savait de faits de tout âge. La considération, chose étrange, qu'elle s'était acquise, le nombre et la distinction de ses amis et de ses connaissances continuèrent quand ses charmes cessèrent de lui attirer du monde, et quand la bienséance lui défendit de plus mêler le corps avec l'esprit. Sa conversation était charmante, désintéressée, fidèle, secrète, sûre au dernier point, et, à la faiblesse près, on pouvait dire qu'elle était vertueuse. Elle a souvent secouru ses amis d'argent et de crédit, elle est entrée pour eux dans des choses importantes, a gardé fidèlement des dépôts et des secrets considérables qui lui étaient confiés. Tout cela lui acquit la réputation et une considération tout à fait singulières. »

On aimerait à retrouver quelques traces de cet

esprit dont l'abbé de Châteauneuf a dit : « Il est tout agrément et solidité », et Saint-Evremond : « Il donnerait de la gaieté à Sénèque. » Quelques traits nous en ont été conservés, mais qu'en sont les pointes malicieuses détachées du but qu'elles avaient adroitement visé? Mme de Sévigné cite comme fort drôle cette image appliquée à une femme dont les toilettes étaient d'un mauvais goût extravageant : « Elle se coiffe comme un printemps d'hôtellerie », et cette autre pour désigner la docte Mlle de Scudéry : « Elle ressemble à une *Septante*. » Nous ne saisissons pas très bien le sel de ces plaisanteries qui firent la joie des contemporains; les paroles graves nous semblent avoir mieux résisté aux années. Plusieurs se sont placées sous notre plume au cours du récit; en voici quelques-unes encore : « Les poètes sont fous d'avoir donné au fils de Vénus un flambeau, un arc, des carquois, le bandeau suffisait. » — « Une femme sensée ne doit jamais prendre un mari sans le consentement de sa raison, ni un amant sans l'aveu de son cœur. » — Et celle-ci : « Il est plaisant d'avoir fait de la pudeur une loi pour les femmes, alors qu'on n'estime chez les hommes que l'effronterie. » — Cette autre, surtout, où l'on croit entendre le rire d'une nymphe moqueuse : « La vertu des femmes est la plus belle invention des hommes. »

Parmi les « amis illustres » dont parle Saint-Simon, nous avons rencontré déjà le Grand Condé et, quoiqu'il « ne jette pas son estime à la tête des dames », vu le cas qu'il faisait de Ninon. Lui, et son fils le duc d'Enghien, se plaisent à fréquenter chez elle. On y voit aussi Philippe d'Orléans, le Régent futur qui, s'il n'avait été attiré par son propre goût, s'y serait vu poussé par sa mère. Cette Teutonne, malveillante pour tout ce qui est français, s'amadoue subitement lorsqu'elle s'exprime sur la charmante hôtesse de la rue des Tournelles. « Mon fils, écrit-elle, est fort de ses amis. Je souhaiterais qu'il le fût encore davantage; elle est le plus honnête homme qui soit, et ne saurait lui inspirer que des sentiments excellents. » Lorsqu'il n'en est pas empêché par la goutte, le duc de la Rochefoucauld, lui aussi, quitte son fauteuil et se fait conduire chez Ninon. Dès qu'il apparaît, appuyé sur sa canne à pommeau d'or, et le front ravagé par la cicatrice qui rappelle sa jeunesse batailleuse, avec le prestige que l'amour et le génie répandent sur sa personne, elle s'empresse et déploie cet art subtil de la flatterie où excellent les femmes qui ont apprivoisé beaucoup d'hommes.

A côté de ces grands seigneurs, toute une élite d'écrivains, de peintres, de musiciens, d'abbés forment ce que Mlle de Lenclos nomme son

aréopage : C'est La Bruyère, avec qui elle dispute le point de savoir si Racine a dépeint les hommes tels qu'ils sont et Corneille tels qu'ils devraient être, ou si c'est précisément le contraire : c'est La Fontaine qui, de temps à autres, consent à dire une de ses délicieuses *Fables*, à moins que de tout près, à l'oreille d'une jolie voisine qui ne craint pas de rougir, il ne chuchote un de ses *Contes*; c'est Boileau, largement à l'aise dans ce milieu ennemi des pédants, contre qui son âpre satire ne cesse de s'élever; c'est l'académicien Conrart, heureux d'oublier ses tracas de secrétaire perpétuel, ou Furetière, celui d'un ménage bourgeois.

Pour avoir un tableau complet de ce que fût cet *aréopage*, il faudrait énumérer tout ce qui à Paris possédait un nom, un talent, une notoriété quelconque. Les types les plus divers, pourvu qu'ils témoignent d'une originalité quelconque ont chance d'y être admis, car Ninon ne vise qu'à maintenir chez elle une atmosphère d'agrément. Nous y avons vu le danseur Pécourt; elle acceptera des comédiens, un astronome, des étrangers de toutes sortes, un faiseur de tours. Seuls les ennuyeux sont exclus. Ayant pour principe qu'un spécimen de cette race maudite suffit à annihiler cent hommes d'esprit, Ninon leur oppose un ostracisme invincible. Son instinct agile et sûr les distingue au premier coup d'œil. Une fois, ce-

pendant, elle se trompe. Son *flair* en défaut lui fait accepter un certain Rémond, dit *le grec* parce qu'il sait la langue d'Homère. L'individu n'est qu'érudition et, à l'étaler, se rend insupportable. Ninon bientôt reconnaît son erreur; au risque de se faire un ennemi encore, ainsi qu'il est arrivé du sieur de Calincras, elle consigne sa porte au fâcheux helléniste. « Après qu'il eut créé l'homme, raconte-t-elle drôlement, Dieu se repentit, j'ai fait de même pour Rémond. »

Le grand plaisir de ces réunions, si soigneusement triées, est la conversation. Elle n'y est pas cérémonieuse, comme à l'hôtel de Rambouillet ni exclusivement littéraire. Le ton en est familier, badin et on y sent une résolution contre l'école *précieuse*, une volonté de toujours préférer le mot juste à l'expression *choisie*, le raccourci à la phrase. Depuis les nouvelles de la politique extérieure, qu'en sortant de son ministère, apporte le gros marquis de Lionne, jusqu'à la chronique mondaine dont Corbinelli s'est fait une spécialité, les sujets les plus divers ont leur tour. Ninon les accueille tous, pourvu que les sérieux soient traités à la manière légère et que les autres restent dans les limites du bon ton dont elle s'est toujours fait une parure.

Le bruit se répandit qu'à l'alcôve fermée s'était substitué, rue des Tournelles, une ruelle où, sous l'égide d'Apollon et des Neuf Sœurs, Ninon tenait

de nobles assises. La mode fut bientôt d'en être. Non seulement les hommes, mais les femmes les mieux nées, les plus huppées sollicitèrent des invitations. « Corbinelli me mande merveille, écrit Mme de Sévigné, de la bonne compagnie qui se trouve chez Mlle de Lenclos. » Et devant cette réussite qui est un défi à la morale, elle ajoute : « Ainsi cette fille rassemble tout sur ses vieux jours, hommes et femmes. N'aurait-elle que ces dernières, ce serait gagner encore à l'arrangement, puisqu'elle a eu les hommes dans le *bel âge pour plaider*. » (Allusion à une phrase des *Plaideurs*.)

Après ce témoignage, inutile de dresser la liste de grandes dames qui fréquentent chez l'ancienne courtisane, et si Mme de Sévigné s'abstient, c'est que ses rancunes personnelles l'emportent sur le désir qu'elle aurait de se joindre à son amie Mme de La Fayette, à sa cousine Mme de Coulanges.

Une petite anecdote prouve que longtemps même avant qu'elle fût la respectable Mlle de Lenclos et tint ce sceptre de l'esprit devant lequel les plus fiers s'inclinent, Ninon avait une place et des amies dans le monde. Henriette de Châtillon, comtesse de la Suze, aimait sa compagnie, jusqu'à la rechercher journellement. La nécessité de paraître dans les fêtes de Versailles l'ayant éloignée pendant près d'une semaine, leur pre-

mière rencontre après cette séparation inaccoutumée, les jette dans les bras l'une de l'autre. C'était à un bal chez la comtesse de Choiseul. Ninon à cette époque n'avait pas encore renoncé à la danse et, comme elle y excellait, on ne cessait de la requérir pour une gavotte, un quadrille, une sarabande. A la fin elle tombe épuisée sur un sofa où Mme de la Suze a bientôt la surprise de la sentir contre son épaule, endormie. Va-t-elle, d'un mouvement, réveiller cette tête charmante? Que non pas! Attendrie, elle la regarde et, en attendant que le sommeil l'ait reposée, elle improvise ces vers détestables, mais pleins de la plus touchante tendresse :

*« Jouissez, jouissez de cette paix profonde
Que vous offre un heureux sommeil,
Et laissez se fermer les plus beaux yeux du monde
Puisque bientôt, à leur réveil,
Pâliront devant eux les rayons du soleil. »*

De toutes les amitiés féminines qu'inspire Ninon, la plus flatteuse est assurément celle de Mme de La Fayette, dont Boileau disait : « Elle est la femme de France qui a le plus de talent et d'esprit. » Le contraste entre leurs caractères, leurs situations, et la manière dont elles avaient vécu semblait devoir les tenir éloignées l'une de l'autre à jamais; ce fut lui qui les rapprocha. Pourvu qu'elle y discerne une valeur, l'âme recherche volontiers ce qui diffère d'elle. On dirait

qu'elle en espère un renouveau, quelque acquêt inattendu, une sorte de complément à ce qui lui manque. Mélancolique et souffreteuse, de conscience timorée, Mme de La Fayette se sentait attirée par les doctrines libres de Ninon. La conception de l'amour que s'était faite l'auteur de *La Princesse de Clèves* était tellement contraire à celle qu'affichait *Léontium* qu'elle eut la curiosité sans doute de savoir comment fonctionnait ce cerveau de femme dépouillé de la morale chrétienne. Un goût commun pour l'analyse de soi-même leur servit de trait d'union.

De tous les esprits formés à l'hôtel de Rambouillet, aucun n'était plus droit, plus direct que celui de Madeleine de la Vergne. Eût-elle un moment subi la contagion du *précieux*, son intimité avec Henriette d'Angleterre, la plus simple, la plus spontanée des princesses, l'eût promptement ramenée au naturel; et quelle affectation aurait résisté à l'influence de l'auteur des *Maximes*? On imagine volontiers une causerie entre les deux femmes où, dans la tiédeur d'un boudoir qui invite à se confier, Ninon aurait dit à la comtesse : « Ne pensez-vous pas que la passion, la vraie, dégagée de toute littérature, ne soit qu'un appel irrésistible des sens? un vœu de la nature qui exige d'être satisfait? » A quoi celle-ci aurait répondu : « Sans doute, au fond de la passion, il y a ce que vous dites; mais, la contraindre, plutôt

que d'y céder, faire de la résistance à ce vœu naturel le tourment de sa vie entière, ce n'est pas en nier la force et la grandeur. » Et qu'au milieu de ce dialogue survienne La Rochefoucauld, ne l'entend-on pas, de sa voix nette, esquissant le sourire désabusé qui donne tant de charme à sa physionomie, clore ainsi le débat : « Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit, ni dans la conduite des femmes, si le tempérament n'en est d'accord. »

Mais quittons le cercle intime, pour assister à une de ces réceptions, où tout le Paris élégant se presse. Les invitations, ce soir-là, ont été d'autant plus recherchées que Molière doit faire une lecture chez Mlle de Lenclos. Dès cinq heures du soir, un mouvement inaccoutumé remplit la rue des Tournelles. Les cris des cochers se mêlent à l'avertissement des porteurs de torches qui cherchent à leur frayer le passage. Friands de spectacle, les voisins sont aux fenêtres. Tous ces chevaux caparaçonnés, ces laquais en livrée passémentées d'or font se récrier les passants. Devant le portail où s'inscrit l'écusson des Lenclos, les carrosses s'arrêtent et des dames, coiffées de plumes, de diamants, dont les mantes de velours laissent entrevoir des seins nus, en descendent. Des gentilshommes les accompagnent qui, au moment de les aider à franchir le seuil, enlèvent

leur feutre empanaché et, d'un geste large, lui font battre le sol. A la porte, un interlocuteur lance de grands noms : Conti, Castelnau, la Ferté, Sully, Coulange, Fiesque, etc. En les entendant, en voyant arriver tout ce beau monde, Ninon songe au temps où les respectables amies de sa mère, celles que dans sa rancune d'enfant mal jugée, elle appelait les « Vieilles du quartier », la traitaient de « Brebis galeuse » ; elle songe à la rebuffade de Mme Paquet, aux mandats lancés contre elle, à l'internement chez les religieuses de Lagny, à toutes les persécutions que son humeur indépendante lui a values, à ce qu'elle aurait pu lui attirer de pire encore, et une satisfaction la rengorge. Si peu vaine qu'elle soit, comment échapper à la petite gloriole de se dire : Tout ce que la société compte d'illustre s'arrache le privilège de venir chez moi.

Voici maintenant que la duchesse de Bouillon monte les marches de l'escalier. Beauté originale, esprit scintillant, cette nièce de Mazarin raffolait des lettres, rimait à ses heures, et jouait à la muse dans la société du Temple dont Chaulieu était l'*Anacréon*. La Fontaine, qu'elle appelait son *fablier*, s'était passionnément attaché à elle, l'accompagnait partout et répandait sur sa jeunesse les vers frais et suaves qui l'ont fait passer à la postérité sous une ravissante image.

*Vous excellez en mille choses,
Vous portez en tout lieu la joie et les plaisirs.
Allez en des climats inconnus aux zéphirs,
Les champs se couvriront de roses.*

La troupe de ses adorateurs n'attendait que l'arrivée de cette déesse pour brûler en son honneur l'encens auquel ils l'avaient accoutumée. Segrais lui décroche aussitôt un madrigal; La Fare fait assaut de galanterie et, au-dessus de l'éventail, luisent les yeux attirants de celle dont Saint-Evremond, la confondant avec ses sœurs, a dit : « La source des charmes est dans le sang de Mazarin. »

Soudain le bruit des conversations se tait, car la porte s'est ouverte devant le grand auteur attendu. Depuis plusieurs années déjà, depuis cette première rencontre chez Marion de Lorme, qui les avait mis d'accord contre les sottises coterries, Molière s'était lié d'une vive amitié avec Ninon. Persécuté dès ses débuts par les dévots, qui dénonçaient son théâtre comme scandaleux et contraire aux bonnes mœurs, il était heureux de trouver en elle une intelligence qui, d'emblée, avait compris ce qu'il valait. Constamment, il venait la voir et ne faisait représenter ses pièces qu'après avoir pris son avis. C'était au cours d'un souper chez elle, avec sa collaboration verbale et celle de plusieurs convives, que s'était élaboré le dialogue hilarant des *Précieuses ridicules*. Plus im-

portante encore était la part prise par Ninon à la création de *Tartuffe*. Courroucée contre la vilénie humaine, elle raconta un jour à Molière comment elle avait failli être la dupe d'un abominable hypocrite. L'individu portait soutane et se disait homme de Dieu. Il s'était introduit chez elle sous prétexte de l'intéresser à une œuvre charitable. Tandis qu'elle l'écoute, soudain il se précipite, l'enlace, lui déclare sa passion. Le plus affreux dégoût la soulève, elle repousse l'imposteur et le couvre des injures qu'il mérite. Se rendant compte de son erreur, celui-ci cherche à la réparer. D'un ton patelin il s'excuse : Le péché de la chair mérite-t-il d'être réprimé si sévèrement? Les saints n'en ont pas été exempts. Saint Paul a-t-il craint de se montrer affectueux avec des femmes? Et Saint François de Sales! Chacun sait quel tendre sentiment l'attachait à sa *Philothée*.

Cette histoire rendit Molière songeur. Le schéma tout à coup venait de lui apparaître de la pièce que, depuis longtemps, il projetait d'écrire contre les faux dévots. Les traits notés sur le vif par Ninon dessinaient exactement le personnage qu'il avait conçu dans l'abstrait, sans savoir encore quelle figure lui donner. De leur collaboration inconsciente, *Tartuffe* en un mot venait de naître.

On sait quels orages a déchainés cette pièce de courage et de sincérité. Accusé d'avilir le clergé

et de rendre la piété suspecte, Molière s'était vu, malgré la protection du roi et de la charmante Madame, interdire d'en continuer les représentations. Il l'avait entièrement remaniée, et c'était sous sa seconde forme, avec le rôle de Tartuffe ramené au laïque, un petit chapeau, grand collet et l'épée au côté, qu'elle allait être lue ce soir.

Guidé par la maîtresse de maison, Molière s'avance jusqu'au fauteuil qui lui a été préparé devant la table où brûle un double flambeau d'argent. Avec cette grâce du geste qui fait partie de son art, il salue, s'assied, et déroule son manuscrit. Dans le grand silence qui s'est fait, sa belle voix pleine et sonore est, au début, un peu voilée car l'émotion est vive de penser que tout Paris demain sera renseigné sur l'accueil fait à sa pièce, et que l'opinion publique se modèlera sur celle des invités de ce soir.

Dès la grande scène entre les deux frères, dès qu'à la folie d'Orgon s'oppose l'honnête bon sens de Cléante faisant fonction de chœur antique, les intentions de l'auteur apparurent nettement. On applaudit. Qui, de bonne foi, aurait pu prétendre que les vers qui suivent s'attaquaient aux vrais croyants?

*« Il est de faux dévôts comme il est de faux braves.
Eh quoi? Vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la religion?
Vous les voulez traiter de semblable langage,
Et rendre même hommage au masque qu'au visage? »*

Le drame de famille qui remplit le second acte ne pouvait qu'être approuvé; la douceur sous la mise de Marianne plut, et l'on s'amusa aux vertueuses répliques de Dorine. C'est au troisième, qu'avec l'entrée de Tartuffe, les difficultés auraient pu commencer. Contre cet acte audacieux, la cabale d'autrefois avait protesté bruyamment. Si bien déguisé qu'il fut aujourd'hui, le personnage de l'homme d'église allait-il derechef attirer ses foudres?

La société des Tournelles n'était pas, à proprement parler, dévote; mais façonnée en majeure partie aux idées de la Cour, elle avait la délicatesse d'une pierre de touche, et n'eut point souffert une attaque à la religion. Loin d'en voir une dans la pièce que Molière venait de lire, elle lui sut gré d'avoir dénoncé un vice antipathique, et ne crut point les choses saintes menacées parce qu'il en avait flétri le simulacre.

Ninon exultait. Le triomphe de son ami l'exaltait d'une double joie, car elle savait sur quels documents la pièce avait été bâtie. Après la tirade où Tartuffe déclare son vilain amour à Elmire, et s'en excuse ensuite sur cela qu'il est « pour être dévot on n'en est pas moins homme », elle ne put retenir de s'écrier : « Que cela est exact ! », admirant la maîtrise qui avait transposé, en gardant son sens véritable, le texte par elle entendu. Jusqu'à la fin, son ardeur entraîna celle de ses hôtes et provoqua l'ovation qui, au

lèvres de l'auteur si souvent abreuvées d'amertume, fut un avant-goût du miel que lui destinait la postérité. Boileau, le plus intransigeant des critiques, prononça le mot de chef-d'œuvre moins prodigué que de nos jours. Racine, qu'un léger dissentiment avait éloigné de Molière, l'embrassa en assurant : « Mes *Plaideurs* ne sont qu'un enfantillage auprès de ce que vous venez de nous lire. » Et le Grand Condé, qui ne jetait pas plus facilement son estime à la tête des écrivains qu'à celle des dames, se répandit en éloges.

Comme il s'étonnait de ce que *Tartuffe* eût été interdit, alors qu'une certaine pièce appelée *Scaramouche*, que souillaient d'incontestables impiétés, n'eût point quitté l'affiche, Molière lui fit cette réponse :

— C'est, Monseigneur, que les faux dévôts ne se soucient nullement de la religion, mais d'eux-mêmes, et que, sur ma comédie, ils se sont vengés de la leçon qu'elle leur infligeait.

Dans un coin écarté, cependant, un groupe murmurait à voix basse. Des robes sombres, des pourpoints de forme démodée accusaient l'âge de ces mécontents, dont Mlle de Scudéry était le centre. Comment ceux qui, vingt ans plus tôt, imposaient *le fin du fin* et dessinaient la *Carte du Tendre*, ceux qui avaient poussé l'affectation jusqu'à supprimer du langage des syllabes « tri-

viales » et voulu qu'on dit trois livres plutôt qu'un écu, auraient-ils goûté l'art robuste du nouveau triomphateur? Non, jamais ces survivants de la *Chambre Bleue* n'admettraient son style direct et disant clairement ce qu'il veut dire.

— Que tout cela est peu galant! prétendait l'un.

— Quelle absence de belle flamme! soupirait l'autre.

Et sans se prononcer elle-même, de peur que ses propos revinssent aux oreilles de Ninon dont elle était bien aise d'orner ses languissants *samedis*, l'auteur du *Grand Cyrus* approuvait, car, sans qu'elle ni son frère y eussent été spécialement visés, la représentation des *Précieuses Ridicules* leur avait mis au cœur une grosse rancune.

CHAPITRE XII

*Je vois le temps qui accourt et
m'apporte l'affreuse vieillesse.*

M^{me} DE SÉVIGNÉ.

Les dernières années

Vivre longtemps, c'est perdre chaque jour un des éléments du bonheur. Les choses auxquelles on était attaché nous quittent; des places vides autour de nous font une impression de désastre; on finit par se sentir au fond d'une nécropole. Après des Yveteaux, après Scarron, après le cher Charleval, Ninon vit s'en aller le maréchal d'Albret, un amoureux, lui aussi, de la première heure, celui dont les escapades faisaient dire, lorsqu'il n'était encore que le comte de Miossens :

*Miossens à l'amour si sensible,
Miossens aux maris si terrible,
Mais si léger en ses amours
Qu'il change et changera toujours*

Cette humeur instable ne l'avait pas empêché d'être le plus fidèle des amis. Après chacune de

ses aventures, il revenait à Ninon et lui en faisait le récit. Celle même du mariage ne l'avait pas détourné de l'aimer. Lorsqu'il fut nommé Gouverneur de Guyenne, elle lui écrivit : « A côté des harangues officielles, permettez, Monseigneur, à votre humble servante, les libertés qui ne se perdent point avec un homme comme vous, au-dessus de ses emplois, et conservez-moi une part dans vos bonnes grâces. C'est tout ce que je vous demanderai jamais. » Et elle fut tendrement exaucée. Dès que le maréchal arrivait à Paris, une de ses premières visites était pour Ninon. Que de soirs passés ensemble à évoquer leur jeunesse!

Puis ce fut à Molière de disparaître. Nulle perte ne pouvait être plus sensible à celle qui, retirée de l'amour, avait mis dans l'intelligence toutes les joies de sa vie. Non seulement Molière était la gloire de son salon, l'astre autour duquel gravitaient les vieilles renommées autant que les talents en herbe, mais l'ami de toutes les heures. La mélancolie qui résulte d'une vue clairvoyante appariait leurs esprits. Ni l'un ni l'autre n'avaient d'illusions sur les hommes : avec une redoutable perspicacité, ils en découvraient, sous le masque, les vilénies et les ridicules. Se communiquer les observations qu'ils avaient faites leur était un divertissement, et le moyen qu'ils avaient trouvé de n'en point garder d'amertume. Mais le meil-

leur de leur intimité avait sa source dans le cœur. Celui de Ninon s'ouvrait large aux peines du génie persécuté, et plus encore à celles de l'époux malheureux. La connaissance qu'elle avait des passions faisait d'elle une incomparable confidente, apte en même temps à plaindre le mari de la Béjart et à lui inspirer l'indulgence pour des faiblesses dont, mieux qu'une autre, elle savait le peu, souvent, qu'elles méritent le chagrin que l'on s'en fait.

Bientôt après Molière, mourut l'autre grand satiriste du siècle. Quelle que fût l'âpreté de son esprit, La Rochefoucauld était le charme même. Son prestige de grand seigneur tempéré par une physionomie douce, des manières simples et courtoises le faisaient adorer de ceux qui l'approchaient. Sa conversation sans égale passait tour à tour du léger à la profondeur. Engagé dans des liaisons successives avec la belle duchesse de Longueville, avec Mme de Sablé et avec la délicieuse La Fayette qui lui ferma les yeux, il n'eut pas le loisir d'être amoureux de Ninon; mais il goûtait fort son esprit. Elle, l'admirait affectueusement. Il était de ceux dont elle disait : « Certains de mes amis font bien du tort à mes amants ! » Tous deux avaient soif de vérité. Sans craindre ses révélations, ils n'hésitaient pas à l'aller chercher au fond du puits qu'est l'âme humaine. L'amour en particulier sollicitait leur analyse. N'étant pas

de ceux qui se laissent bander les yeux par lui, l'opinion qu'ils en avaient n'avait rien de romanesque. Les pensées qu'à son sujet l'un et l'autre ont exprimées sont parfois si conformes qu'on se demande lequel a écrit ceci ou cela. Quand nous lisons cette *maxime* : « Comme nous ne sommes jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut, avec justice, se plaindre de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant », nous croyons entendre Ninon; et quand elle écrit : « Il faut choisir d'aimer les hommes ou de les connaître », ne dirait-on pas qu'elle a emprunté la plume acerbe du duc?

Si vivement que l'affectât la mort de cet éminent ami, c'est surtout à travers Mme de La Fayette qu'elle y fut sensible. La lettre bouleversée qu'adresse Mme de Sévigné à sa fille exprime l'émotion qu'il était impossible de ne pas ressentir devant le tendre cœur déchiré, devant la frêle existence privée du sentiment qui la soutenait : « J'ai la tête si pleine du malheur de notre pauvre amie, écrit-elle, qu'il faut que je vous en parle. » Et après avoir exposé le désarroi des uns et des autres, elle ajoute : « ... cependant, ma fille, M. de Marcillac retrouvera le Roi et la Cour; la famille reprendra sa place; mais où Mme de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami? une telle société? un agrément, une douceur, une considération pareilles pour elle et pour

son fils? Elle est infirme, elle ne quitte point sa chambre, elle ne court pas les rues; M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi; leur état les rendait nécessaires l'un à l'autre, et rien ne peut être comparé à la confiance et au charme de leur amitié. Il est impossible de faire une perte plus considérable et dont le temps puisse moins consoler. » Et dans chacune des lettres suivantes, elle revient sur le même sujet : « La pauvre Mme de La Fayette ne sait plus que faire d'elle-même... Tout se consolera, hormis elle. »

Mme de La Fayette survécut quelques années au coup qui, s'il y avait une pitié, l'aurait achevée. Elle n'était que ruine et que larmes. Ses amies, néanmoins, lui restèrent fidèles. Mmes de Sévigné et de Coulanges s'efforcent de remplir son désert; Mme de Schomberg éveille même leur jalousie à force, elle aussi, d'assiduité. Tant que ses forces le lui permettent, Ninon franchit la distance qui la sépare du vaste hôtel où, sur « le lit galonné d'or » dont parle Mme de Maintenon, emmitouflée de châles et de dentelles, languit la dolente comtesse. Par une nécessité de remplir les heures d'une existence où manque l'essentiel, Mme de La Fayette écrit des romans encore : c'est le moyen qu'elle a trouvé de retourner, en imagination, au pays du bonheur perdu. Triste voyage qu'on fait avec un voile noir devant les yeux! Dès qu'elle aperçoit les visiteurs, son pâle

visage s'éclaire; elle repousse l'écritoire. Quel travail, quelle évocation muette vaudrait une heure de causerie avec ceux qui ont connu la chère figure en allée?

Et maintenant, ce sont les années dernières; celles que tout l'optimisme du monde n'empêcherait pas d'être ce que Chateaubriand appelle « la pire des afflictions, le survivre ». Après avoir vu Ninon éblouir Paris de sa brillante jeunesse, après avoir assisté à la transformation qui fit d'elle Mlle de Lenclos et attira dans son salon toute une élite subjuguée, regardons-la vieillir. Cette épreuve difficile donne la mesure d'un caractère. La sagesse en est le guide indispensable. Comment, sans elle, accepter les jours qui nous lèsent et nous dépouillent? Si maussades soient-ils, Ninon leur montre bon visage. Le sang qui coule dans ses veines n'est plus assez vif pour assurer, comme jadis, une gaité permanente; mais elle a d'aimables moments. « Personne plus que moi, dit-elle, n'a fait cas de la jeunesse; puisque le souvenir seul m'y rattache, je m'accommode du présent le mieux que je puis. » Quand sa vue affaiblie exige les lunettes, au lieu de se lamenter, elle les plante bravement sur son nez et déclare : « Après tout, cela ne me va pas si mal. » La grande affaire, la seule qui importe, est de conserver autour d'elle ceux qui lui sont

chers, de ne les point attrister. Elle assure : « J'ai tout oublié, sauf mes amis. » Et nous ne pouvons douter de sa parole, car la sollicitude qu'elle leur a, de tout temps, témoignée, redouble. N'ayant plus à compter, pour les retenir, sur ses agréments personnels, elle met à leur disposition ce qui lui reste d'activité, de crédit, et ils savent que sa bourse leur est grande ouverte.

Un excès de modestie, d'ailleurs, lui fait exagérer la défiance qu'une femme âgée doit avoir d'elle-même. Ses grands yeux où se sont allumées tant de flammes ont assurément pâli, mais une lueur y persiste, noble, épurée, qui, par instants, les fait resplendir encore. Sa conversation, surtout, a conservé de l'attrait, car l'originalité n'a pas cessé de s'y mêler à une culture étendue, et les interlocuteurs ne lui manquent pas.

Chaque saison en amène de nouveaux, qui ne sont pas moins enchantés que ceux de jadis. « Que de charmes en Mlle de Lenclos ! s'écrie l'un d'eux, que d'esprit ! que de bienséance ! Je ne puis me consoler du temps de ma vie que j'ai passé sans la connaître. » A quoi répond un des admirateurs anciens : « Vos regrets sont mieux fondés encore que vous ne le croyez, car, du temps où ses yeux brillaient de tous leurs feux, où elle avait le teint vif et la taille délurée, vous l'auriez jugée pour l'esprit telle que vous la voyez aujour-

d'hui, avec cette même solidité qui semble le fruit de l'expérience. »

Le plaisir qu'on trouve chez Ninon ne s'adresse plus qu'à elle-même, — à cet inépuisable agrément dont la légende fera une beauté miraculeuse, car l'ère des grandes réceptions est close. Le cercle maintenant rétréci ne se compose plus que de quelques intimes. Vers cinq heures, chaque soir, les mêmes presque toujours se présentent et sont introduits par Lapierre, ce valet modèle qui, avec sa femme Mariette, dirige la maison depuis trente ans. Il connaît toutes les figures, les jauge à leur juste valeur, et ne laisserait jamais un importun pénétrer dans le temple dont il a la garde. C'est lui encore qui, à neuf heures exactement, apporte un plateau de rafraîchissements, signal du départ, car la santé de sa chère maîtresse est devenue fragile, et il veille à ce qu'elle soit ménagée. Avant la demie, visiteurs et visiteuses ont repassé la balustrade qui isole le lit où, selon l'usage, sur une courtine de brocatelle, étendue et parée comme pour une cérémonie, Ninon donne ses audiences.

Dans cette *ruelle*, le défilé des visites est incessant. Gourville y est des plus assidus. Jusqu'à la fin fidèle à celle qu'il continue d'appeler sa « belle gardeuse de cassette », il paye en amicales causeries le tribut de sa reconnaissance. Riche maintenant, joyeux, honoré, il n'entre jamais

chez elle sans y apporter quelque anecdote amusante. Nul, à la Cour ni à la ville, ne se souvient des aventures qui l'ont fait pendre en effigie, et aux fêtes qu'il donne en son magnifique château de Saint-Maur, la foule aristocratique se presse. Cette comédie du monde qui, à propos de rien, accorde ou retire ses suffrages, est un perpétuel sujet de philosopher entre l'ancien vagabond et sa vieille amie. N'a-t-elle pas, sans en être éblouie ni troublée, connu, elle aussi, les revirements du sort?

Comme Gourville, le chevalier de Méré avait connu Ninon jeune, puis lui était revenu après une longue absence. C'était un aimable homme bien fait, élégant de manière et de langage, un fin causeur dont Pascal disait : « C'est un bon esprit, mais il n'est pas géomètre. » Plus explicitement, Taine l'a défini *l'honnête homme*, donnant à entendre par là qu'il était bien né et qu'il savait vivre, que son goût était sûr quoiqu'il ne se piquât de rien, qu'il avait l'esprit rompu aux rites de la société, et qu'il s'exprimait sur toutes choses avec mesure et en termes excellents. Un tel homme ne pouvait manquer d'être accueilli avec empressement. On le vit partout, à la Cour et chez Ninon. La lettre qu'il lui adresse après l'avoir retrouvée en 1680, l'ayant quittée en 1650, nous paraît digne d'être reproduite comme un témoignage des sentiments que la charmante fille

inspirait à cette époque. « Je vous jure, mademoiselle, que je n'ai senti de ma vie une joie plus pure que celle que j'eus dernièrement quand je vous rencontrai chez Mme la duchesse de la Feuillade. Ce fut une après-dîner, s'il vous souvient; vous étiez toutes deux en particulier; je n'avais nulle part à cette visite, et même vous eûtes quelque chagrin d'être interrompues dans un entretien agréable. Je ne laissai pourtant pas de vous savoir gré du plaisir que j'eus à vous entendre et à vous regarder, et je croirais que ce serait une espèce d'ingratitude de ne vous en pas témoigner ma reconnaissance. En effet, mademoiselle, à bien prendre la chose et sans trop subtiliser, ce n'est pas pour vous seule que vous avez acquis tant de rares qualités et que vous êtes si aimable; c'est aussi pour plaire aux honnêtes gens et les rendre heureux, en sorte qu'ils vous en sont tous obligés. J'ose vous assurer qu'aucun ne juge mieux que moi les merveilles qui sont en vous, et que si j'avais autant d'esprit à les publier qu'à les connaître, je pourrais ajouter quelque chose à votre réputation si exquise déjà et de si bonne odeur. Parmi tant d'agréments dont je fus charmé, je n'ai pas oublié qu'après une si longue absence vous me parûtes tout aussi douce que si je vous eusse toujours vue, et que vous me fîtes l'honneur de me permettre d'aller chez vous comme si je ne l'eusse point discontinué, etc. »

Contrairement à la maxime de Caton : « Il est difficile d'avoir raison devant les hommes d'un autre âge », beaucoup de jeunes se plaisaient autour de Ninon. Son esprit « de tous les temps », comme l'avait écrit Saint-Evremond, l'apparente aussi bien à un Chaulieu, à un La Fare, aux abbés de Châteauneuf et de Fraguier, à Fontenelle, cette avant-garde du dix-huitième siècle, qu'à ses contemporains. Ne pourrait-on même pas prétendre que, par le ton délié de son esprit et par certaines de ses doctrines en avance sur l'époque, elle se rapproche davantage des premiers, et prépare l'entrée en scène de Mmes de Tencin, du Deffand, de la Popelinière, du Châtelet et autres annonciatrices de l'émancipation des femmes.

Quoique n'y participant plus d'une manière active, elle n'a pas cessé de s'intéresser au déroulement de la vie. Rien de ce qui se fait à Paris, ni à Versailles où s'est transporté le cœur du royaume, ne la laisse indifférente. Les splendeurs qu'on lui dépeint, qui dépassent ce que sa jeunesse a vu de plus riche à Rueil, à Vaux ou à Chantilly, avivent le regret qu'elle a d'être née trop tôt, quand la vie n'avait pas atteint ses cimes voluptueuses. Les histoires où l'on s'aime surtout retiennent son attention. Depuis que le Roi en donne l'exemple, l'amour semble avoir redoublé de valeur. On ne voit que

Ici au théâtre, d'où la vertu cornélienne s'es-
relirée devant les belles pécheresses de Racine,
dans les arts qu'un frémissement sensuel anime,
dans la société, où les *liaisons* se multiplient
qu'on ne prend même plus la peine de dissimu-
ler.

Corbinelli est là, toujours, pour tenir Ninon
au courant des exploits et des scandales; mais
à cette chronique, pour ainsi dire officielle, elle
préfère les confidences qui font vibrer son vieux
cœur. C'est ainsi qu'avec une patience inlassable
elle écoute celles que lui fait le marquis de Lar-
say qui, marié à une jeune femme jolie et légère,
endure les tourments d'une jalousie obsédée.
C'est ainsi encore qu'elle s'émeut aux doléances
de Mme de la Sablière, cette insatiable à qui un
magistrat de sa famille reprochant : « Quoi,
Madame, toujours l'amour, des amants encore!
Les bêtes, du moins, n'ont qu'une saison »,
répondait : « C'est qu'elles sont des bêtes. »
Follement éprise, pour lors, de La Fare, et aban-
donnée par lui, elle conjurait Ninon de le lui
ramener. Une femme qui a elle-même aimé se
dérobe rarement à ce genre de mission. Ninon
accepte, et elle écrit : « Je les vois tous deux
chaque jour, et me trouve entre eux dans la
situation des Messieurs du Parlement qui enten-
dent le pour et le contre. » Et elle ajoute, à demi
sincère, avec cette sagesse dont on dispose aisé-

ment pour juger les passions des autres : « Ils me font grande pitié, car l'excès d'amour est un don cruel qui fait souffrir plus qu'il ne procure de joie. »

Ces entretiens, ces causeries, ces confidences sont les plaisirs préférés de l'aimable vieille; ils ne sont pas les seuls. Nous savons que, toute jeune, elle avait été, par son père, formée à la musique et, qu'aux accents qu'elle tirait du luth et du théorbe, à son chant qu'on disait plus expressif qu'un visage, elle avait dû de vifs succès. Si elle a cessé depuis longtemps de se faire entendre, jamais elle ne s'est désintéressée d'un art dont les transformations ont été constantes. Venu d'Italie et adapté au goût français, l'opéra pour le moment avait la vogue. Sur des nerfs accoutumés à l'austère monotonie du plain-chant, ou à l'ingénuité des romances, qu'on s'imagine le bouleversement, tout à coup, de ces rythmes passionnés plus éloquents mille fois que la parole. En même temps qu'ils créent un trouble nouveau, un langage qu'avant eux le public n'avait jamais entendu, la fugue et le contre-point engendrent l'orchestre qui amplifie l'harmonie, le fait pénétrer plus avant au fond des âmes. Partie de Versailles où, par tous les moyens, Louis XIV voulait enchanter sa Cour, la mode s'est répandue des concerts. Au violon récemment perfectionné par

Stradivarius, s'ajoutent l'alto, la viole de Gambe et, de leur union, jaillissent les grandes vagues symphoniques qui ne cesseront plus de frapper le rivage ému des cœurs.

Ninon fut la première à faire entendre des artistes chez elle. Un certain Allemand, du nom d'Elbeinsten, inventeur d'un tympanon renouvelé des Grecs, était alors en grande renommée. Curieuse toujours de ce qui est nouveau, elle le fait venir. « Son ravissement fut tel, raconte un des auditeurs, que le dernier morceau exécuté, elle croyait l'entendre encore. »

Le plateau de rafraichissements était apporté depuis longtemps lorsque le musicien vint prendre congé de son hôtesse. Comme il exprimait la crainte de l'avoir fatiguée :

— Fatiguée! se récrie-t-elle, comment le serais-je d'un plaisir qui a été jusqu'à me faire oublier l'heure?

Dans un savoureux petit livre, intitulé *Dialogue sur la musique des anciens*, l'abbé de Châteauneuf raconte cette soirée. Par la bouche de personnages, qu'il nomme Callimaque et Théagène, s'expriment les diverses opinions de l'assistance. Contre un des interlocuteurs qu'enthousiasment outre mesure les œuvres récentes de Quinault et de Lulli, Ninon, sous le pseudonyme de *Léontium*, soutient la supériorité de la musique instrumentale, et déclare que l'opéra est un genre faux qui

gâte le goût du public. Conçoit-on qu'une tragédie soit, d'un bout à l'autre, prétexte à chanter? « Passe encore, dit-elle, que les scènes d'amour et de douleur, que les mouvements pathétiques, que la prière et la joie inspirent des modulations, mais que les récits, les discours, ce que le prince dit à son confident, ou la princesse à sa servante se déroulent au son des accords, voilà qui est absurde, et ne peut que lasser le spectateur. » Et tout le long de la discussion, l'auteur nous la montre belle parleuse comme autrefois, soutenant sa thèse avec vivacité, et surprenant tout le monde par la justesse de ses vues.

A mesure que le temps passe, ces retours d'énergie se font plus rares cependant. Quoique l'abbé Fraguier prétende que sa séduction apparaîsse jusque dans les rides de son front, Ninon n'est plus que son propre fantôme. Ses forces diminuent et elle assiste, lucide, à l'extinction de ses feux. C'est dans sa correspondance qu'en brillent les dernières lueurs. Avec le cher exilé qui est son contemporain et qui lui écrit : « A nous deux nous ferons l'épithaphe du monde », elle est en parfait accord d'idées, de sentiments. Chacun sent l'horreur de vieillir, mais ils sont résolus à ne faire entre eux que l'échange de pensées aimables, et d'une douce philosophie. « Ce que je trouve de plus fâcheux, écrit Saint-Evremond, c'est que l'espérance est perdue, l'espérance de nous revoir.

Être séparé de vous est ce qui me fait le plus de peine. Il faut se contenter de vous écrire pour entretenir une affection qui a résisté à quarante ans d'éloignement et à la froideur ordinaire de l'âge. »

Elle me répondit : « Vous disiez autrefois que je m'arrêtais de réflexions; je m'enforce aujourd'hui à n'en plus faire aucune et à oublier le lendemain du jour où je vis. Mais je suis lasse d'accomplir tous les jours les mêmes gestes, et je loue le Suisse qui, pour échapper à pareille monotonie, vient de se jeter dans la Seine. »

Cet accès mélancolique lui vint de son vieux ami une des plus belles lettres qu'elle en ait reçues, où il fait valoir tout ce dont le sort l'a favorisée : « N'avez-vous pas été la plus heureuse créature qui fût jamais? Les plus honnêtes gens du monde vous ont adorée, vous avez eu autant de plaisirs qu'il en faut pour les goûter, et juste ce qu'il en est besoin pour prévenir le dégoût. Jamais on n'a porté si loin le bonheur de votre sexe. Il y a peu de princesses qui n'aient senti la dureté de leur condition comparée à la vôtre, et peu de saintes dans les couvents qui n'eussent changé la tranquillité de leur âme contre les troubles de la vôtre. » Elle en convient : « Oui, j'ai moins qu'une autre à me plaindre, et cependant, lorsque j'étais jeune, si on m'avait prédit l'existence que je mène aujourd'hui, je me serais pendue. »

A défaut de croyances plus élevées, le matérial-

lisme les aide à goûter quelques douceurs encore. Elle essaye de se persuader qu'on tient à une vilaine carcasse autant qu'on tenait à un corps agréable, et que, dans la fatigue des ans, l'aise et le repos ne sont pas à dédaigner. Lui cultive la gourmandise : « A quatre-vingt-huit ans, écrit-il, je mange des huîtres chaque matin, je dîne bien, je soupe mieux encore; on fait des héros pour des mérites moindres que ceux-là. » Comme Ninon lui reproche d'être attaché à des biens si médiocres, il s'explique : « Ayant joui moins que je ne l'aurais dû autrefois des choses matérielles dont Horace faisait si grand cas, je répare aujourd'hui, le mieux que je puis, mon tort. »

Ninon semble avoir fait l'opération inverse. Le corps dont elle a tiré de si ardents plaisirs ne lui est plus rien; depuis qu'il a perdu la beauté qui le rendait digne d'attention, elle lui préfère l'âme que traversent encore quelques éclairs. Au souhait que Saint-Evremond lui exprime d'un bon dîner que, si elle venait en Angleterre, ils feraient ensemble, elle répond, désenchantée : « Nous avons jadis d'autres plaisirs! » Celui de lire est un des meilleurs qui lui restent. Saint-Evremond recommande à son amie les écrits de Pétrone, de Lucien, et particulièrement *Don Quichotte* dont la fine ironie le met en joie. Plutôt que les philosophes sévères, il conseille Epicure qui nous enseigne à nous accommoder de nos maux, et à apprécier

quantités de petits bonheurs qui nous entourent et que, trop souvent, nous dédaignons.

Cette correspondance ne fait pas seulement la joie des deux spirituels vieillards; ils en communiquent les feuilles à leur entourage. On se les repasse de mains en mains et elles sont commentées d'une manière flatteuse : « C'est un chef-d'œuvre que votre dernière lettre, écrit Ninon; elle fait depuis un mois l'objet de toutes les conversations qui se tiennent dans ma chambre. » Et celle que Saint-Evremond lui adresse à quelques jours de là, une semaine avant de mourir, la félicite encore une fois sur l'agrément qu'on a de la lire : « Vous plairez tant que vous vous exprimerez comme vous faites. » Ainsi, jusqu'à la fin, ces épistoliers modèles se seront réciproquement procuré le plaisir délicat des louanges et, l'un par l'autre, auront échappé à l'isolement du cœur qui est une mort anticipée.

Ninon touche à sa quatre-vingt-
Les visiteurs se font rares; le plaisir
recevoir est altéré par la fatigue qu'
Rien ne fleurit plus dans l'air
jours. Un épisode cependant ne
l'être rapporté. Son importance
time au moment où il se prod
nce, nous y apercevons l'an
ainte-Beuve, qui, dans la cha

tième année.
même de les
e en ressent.
morne des
emble digne
paraître mi-
mais à dis-
dont parle
temps, relie

entre elles les générations d'esprits. L'enfant qui devait être Voltaire fut présenté rue des Tournelles. Un regard profond, le goût passionné de l'étude, les vers qu'à tout propos il rimait, faisaient pressentir en lui le génie. L'auguste vieille se plut à le questionner, et les reparties du jeune garçon lui parurent si originales qu'elle eut l'intuition du grand avenir qui se préparait, et qu'elle promit d'y contribuer par un legs destiné à des acquisitions de livres.

Voltaire ne devait jamais oublier cette visite. En plusieurs endroits de sa correspondance on en retrouve le récit. Celui qui est adressé à un membre de l'académie de Berlin, à cause des réflexions amères qui s'y ajoutent, mérite d'être rappelé : « J'étais âgé de treize ans, j'avais fait quelques vers détestables, mais qui paraissaient bons pour mon âge. L'abbé de Châteauneuf, frère de l'ambassadeur à La Haye, trouva plaisant de me présenter à Mlle de Lenclos et, je ne sais comment, je lui plus. Elle m'exhorta à faire des vers; elle aurait mieux fait de m'en détourner. C'est un métier dangereux que celui des lettres : la misérable fumée de la réputation vous fait des ennemis qui empoisonnent l'existence. La carrière de Ninon qui ne fit pas de vers, où elle eut et donna beaucoup de plaisir, est assurément préférable à la mienne. »

Il faut croire que la vue de la courtisane avait

frappé l'adolescent car, dans le courant de sa longue vie, il revient souvent à parler d'elle. La première impression est toute renfrognée : « Son visage, dit-il, portait les marques de la plus hideuse vieillesse et elle avait dans l'esprit les maximes d'une philosophie austère. » Mais ce souvenir bientôt s'efface et Voltaire imagine ce que Ninon a été. « A seize ou dix-sept ans, cette célèbre fille eut une vie assez libertine, mais elle ne se donna jamais sans consulter son goût, et l'intérêt ne lui inspira jamais la moindre démarche. Les plus grands seigneurs du royaume furent amoureux d'elle, les plus beaux esprits tinrent à honneur de la fréquenter. Peu d'événements d'ailleurs composent son histoire : quelques amants, beaucoup d'amis, une vie sédentaire, de la lecture, des conversations agréables. »

Celle en qui Voltaire constate une si parfaite entente du bonheur avait l'âme trop sage pour désirer de vivre après que toutes les sources de joies étaient en elle taries. A ceux qui, selon l'usage charitable, cherchent à la leurrer, elle répond par ce quatrain qui témoigne de son inaltérable bon sens :

*Qu'un vain espoir ne vienne pas s'offrir
 Qui puisse ébranler mon courage,
 Je suis en âge de mourir;
 Que ferais-je ici davantage?*

Quoi, dira-t-on, tant de sérénité, aucun trouble

aucune frayeur à l'instant de rendre ses comptes? Si peu croyant que l'on soit, l'inconnu n'est-il pas là, plein de menaces pour ceux qui, suivant les voies du plaisir, ont transgressé la loi divine? Assurément un tel exemple est rare à une époque où la religion exerçait encore tout son empire. Il nous paraîtra logique, si nous nous souvenons que Ninon, en constant accord avec elle-même, ne s'est jamais crue coupable, que le libre usage de son corps lui a toujours semblé un droit de nature et que, sur les autres points de la morale, nul ne fut plus stricte qu'elle. L'affaiblissement cérébral aurait seul pu l'amener à un désaveu. Lucide jusqu'au dernier moment, elle n'a ni la bravade puérile des impies, ni l'abdication des âmes faibles. Le doute reste son refuge. Il en est de plus confortables, et elle-même déplore de n'avoir pas d'assurance. « Le malheur de notre vie, dit-elle, est d'ignorer s'il en existe une autre. » Et elle ajoute ce tendre regret : « Ah! si comme Mme de Chevreuse on pouvait être certain de retrouver ses amis, qu'il serait doux de le penser! »

On conçoit le désir qu'eut le clergé de ramener une si rare *brebis* au troupeau chrétien. L'abbé Testu fut des premiers à l'exhorter. « Il s'imagine que ma conversion lui ferait honneur, plaisante Ninon. Il pense que le roi l'en récompenserait par une abbaye; mais si le pauvre homme fait fond là-dessus, il risque fort de mourir sans bénéfice. »

D'autres prêtres bientôt s'en mêlent et, malicieuse toujours, elle s'amuse à l'idée de servir ainsi d'enjeu. « Vous savez, écrit-elle à Fontenelle, le parti que j'aurais pu jadis tirer de mon corps : il me serait facile aujourd'hui de vendre mon âme plus cher encore : Jansénistes et Jésuites se la disputent. »

Le Père Martin, en effet, y déploie un zèle d'apôtre. Trop subtil pour s'imaginer qu'une raisonneuse de l'espèce de *Léontium* sera sensible aux seules persuasions du cœur, il entreprend avec elle une savante dialectique. Ninon, qui a toujours aimé les jeux de l'esprit, se prête volontiers à la discussion, mais loin d'y apporter la pensée soumise que réclament les dogmes, elle chicane, elle ergote, et veut avoir le dernier mot. Ce n'est pas ainsi que la foi entre dans les âmes. Le Jésuite cependant ne lâche pas prise. A bout d'arguments il propose un jour ceci : « Eh bien, Mademoiselle, en attendant que vous soyez convaincue, offrez toujours à Dieu votre incrédulité. » Rapporté de salon en salon, le mot eut un succès fou.

Se souvenant de la parole de Montaigne : « La mort est un des actes de la vie », Ninon tint à accomplir cet acte avec la même bienséance qu'elle avait apportée à tous les autres : ce n'était pas le moment d'afficher un athéisme de mauvais goût, Et d'ailleurs à quelqu'un qui la pressait de

s'expliquer n'avait-elle pas, avec son habituelle modération, répondu : « Il est aussi difficile à un dévot de ne douter jamais, qu'à un impie de nier toujours? » La formule, *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, par où commence son testament témoigne, en tout cas, d'un respect des usages qu'il faut louer. Ce testament démontre encore l'exercice jusqu'au bout de sa volonté bienfaisante. Aucun de ceux qui lui ont été fidèles n'y est omis. La part de son fils d'abord : outre le capital que lui a assuré Villarceaux et dont elle a le viager, l'officier de marine héritera de l'argenterie, des meubles, des tableaux, chers objets auxquels s'attache le souvenir. Largement, elle assure le sort de ses bons serviteurs Pierre et Mariette Poiron. Au neveu de Gourville, — celui-ci étant mort — elle laisse sa maison, le nid des Tournelles dont il était l'un des oiseaux chanteurs. Sa famille reçoit quelques menus legs, et le jeune Arouet, celui de deux mille francs qu'elle avait annoncé.

Ce devoir accompli, Ninon ferma les yeux aux choses qu'il fallait quitter. Tout était dit, tout était achevé, la Mort n'avait plus qu'à paraître. Comme si elle avait attendu d'y être autorisée, cette dernière visiteuse entra dans la chambre où s'était pressé tant de beau monde.

Si nous voulons maintenant résumer en quel-

ques mots la longue existence dont le récit nous a tenté, il faut convenir qu'à part le dramatique et navrant orage qui, un moment, la traversa, tout y fut charme, éclat, réussite. Loin de nous la pensée d'en méconnaître les côté d'ombre, et de nier que ce bonheur épicurien fut sans grandeur, parfois même un peu honteux. Mais, à cela, que d'excuses ! Avant de condamner notre héroïne, mesurons l'incapacité de sa brave femme de mère à diriger ses débuts ; songeons aux conseils d'un père imprudent, et surtout au fiancé déloyal dont l'abandon livrait à l'aventure un petit cœur de dix-huit ans fougueusement tendu vers l'amour. Reconnaissons aussi que, pour galante qu'elle fut, la conduite de Ninon n'eut jamais rien de bas ni d'intéressé, qu'on ne lui vit faire aucun mensonge, aucune intrigue, et qu'au dérèglement des mœurs, elle joignit tant d'intègres qualités, que personne ne pouvait lui refuser l'estime. C'est en pensant à elle que La Bruyère a dit : « Une femme qui a le mérite d'un honnête homme est ce qu'il y a de plus délicieux au monde. »

Sans nous préoccuper de savoir si la franchise dans le désordre n'est pas moralement supérieure à « l'hommage que l'hypocrisie rend à la vertu », jetons un voile sur la jeunesse licencieuse de Ninon, sur ses passions, ses caprices, sur le bruit parfois excessif de ses joies, et consi-

dérons sa seconde vie, celle de Mlle de Lenclos. Qu'y voyons-nous? Une amie généreuse qui, du fond de sa retraite, suit avec dévouement les intérêts et les travaux de ceux qu'elle aime; une maîtresse de maison sagace qui, sans l'avoir cherché, par le seul ascendant de son esprit, influence le mouvement intellectuel de son époque, le soustrait au maniérisme qui avait failli l'égarer, le ramène au simple, au vrai. Grâce à elle, à son naturel enjoué, la vie circule dans un temps où le grave, où le majestueux risquaient de l'étouffer; la conversation garde des ailes; la société se défend contre les miasmes moroses. Tandis que l'ancienne Mme Scarron règne à Versailles sur un peuple de courtisans guindés, elle reste gardienne du sourire, qui est la fleur de la politesse française, et prépare les grâces du siècle suivant.

Royauté facile! dira-t-on, clarté faite d'étincelles! Qu'on ne s'y trompe pas : si la bonne humeur est aisée au seuil de la vie, quand tout nous sourit, nous accueille, elle se rapproche, avec les années, du stoïcisme. Dissimuler ses peines, les obliger à se taire, discipliner ses infirmités, et, lorsqu'au fond de soi, tout n'est que tristesse, amertume, regrets, montrer un visage aimable, n'est-ce point égaler le jeune Spartiate qui, sans broncher, sentait sous sa robe les dents aiguës du renard?

Puisse l'éloge que nous avons fait d'une pécheresse n'offusquer personne. Afin de nous excuser et de lui être indulgents, que ceux qui se sentiront enclins au blâme essayent, à travers cette véridique histoire, de distinguer ce que Ninon de Lenclos eut vraiment d'exceptionnel, et qui explique le rang où ses contemporains l'ont située : le don d'une beauté fascinante, un esprit si prestigieux qu'il fit croire à cette beauté longtemps encore après qu'elle avait disparu, un cœur vaillant qui, de la vertu, ne voulait que la part choisie par les forts et, de l'amour, que ses paroxysmes ; beaucoup de bonheur, mais aussi beaucoup de sagesse, quelques larmes, et, sur tout cela, le parfum exquis que laissent aux doigts qui les ont cueillies, les roses de la volupté.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Le Père et la mère	7
Premières rencontres avec la vie	25
Amants et Amis	49
Ce qu'était Marion de lorme	71
Revers de médaille	97
Fugue champêtre	147
Coup d'œil sur Madame Scarron	141
Interludes	167
Maternité tragique	189
Saint-Evremond	213
L'apothéose	237
Les dernières années	259

IMPRIMERIE RAMLOT & C^o
52, Avenue du Maine, 52
— PARIS —

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 02611 8318

1

E

E

1

ARTHÈME FAYARD & C^{ie}, ÉDITEURS**COMTESSE DE NOAILLES**

Les Vivants et les Morts. 1 vol. | Les Forces éternelles. 1 vol.
 Les Innocentes. 1 vol. | Poème de l'Amour. . . 1 vol.

LOUIS BERTRAND

Saint Augustin . . . 1 volume. | Les Villes d'or. . . 1 volume.
 L'Infante 1 volume. | Sanguis Martyrum 1 volume.
 Les plus belles Pages de Saint Augustin. 1 volume.
 La Grèce du soleil et des paysages. 1 volume.
 Autour de Saint Augustin. 1 volume.

GERARD D'HOUILLE

Le Séducteur . . . 1 volume. | Jeune Fille 1 volume.
 Tant pis pour toi. 1 volume. | Esclave 1 volume.
 L'Inconstante . . . 1 volume. | Le Temps d'aimer. 1 volume.

COLETTE (COLETTE WILLY)

Chéri. 1 volume. | La Paix chez les Bêtes 1 vol.
 Mitsou, ou comment l'esprit vient aux filles . . . 1 volume.

ABEL BONNARD

En Chine 1 volume.

AUGUSTE BAILLY

La Carcasse et le Tord-Cou. . . 1 vol. — Naples au Baiser de Feu. . . . 1 vol.

PIERRE VILLETARD

Ma Cousine Edna 1 volume.

RENÉ BENJAMIN

Antoine déchainé . . . 1 vol. | La Farce de la Sorbonne. 1 vol.
 Mandgoujon 1 vol. | Amadou, bolcheviste. 1 vol.
 Le Palais et ses gens de Justice 1 volume.
 Valentine ou la Folie démocratique 1 volume.

MYRIAM HARRY

Petite fille de Jérusalem. . . 1 vol. | Le Tendre Cantique de Sion. . . 1 vol.
 Siona chez les Barbares 1 vol. | Tunis la Blanche . . . 1 vol.
 Siona à Paris. 1 vol. | Les Amants de Sion . 1 vol.
 La Vallée des Rois et des Reines 1 volume.

ELISSA RHAÏS

l'Andalouse. 1 volume.

FREDÉRIC BOUTET

l'Île de Noce 1 volume.

MERMEIX

La Mort de Syvéton 1 volume.

JEAN FAYARD

Oxford et Margaret 1 volume.

LOUIS LÉON-MARTIN

Le Jeune Homme au Cycle-car 1 vol.
 Le Trio en Sol Majeur. 1 vol. | Angèle, Dame de Coquetterie. 1 vol.

ANDRÉ REUZE

La Première Image . . 1 vol. | La Vénus d'Asnières. . 1 vol.

PIERRE VEBER

l'Amour, l'Amour 1 volume.